LES ARTS DESSINÉS

Octobre/décembre 2022

20

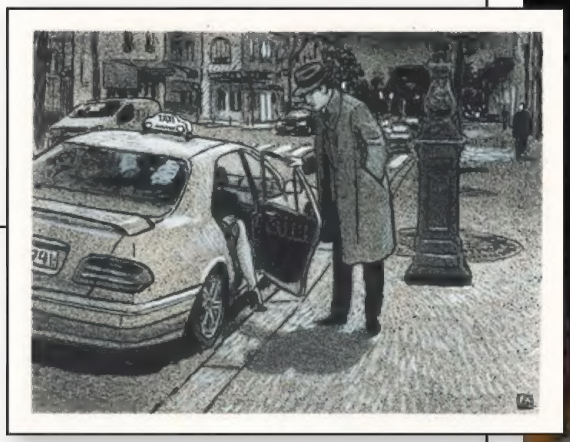
Gérard Garouste

Jean Jullien | Gabriella Giandelli | Miles Hyman | Jacques de Loustal | Joël Person | Yvan Pommaux

L 15306 - 20 - F: 14,95 € - RD

LES ARTS DESSINÉS
galerie

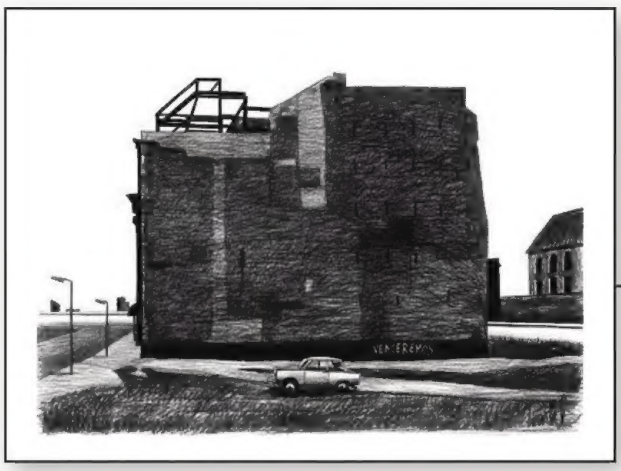
OCTOBRE >
DÉCEMBRE 2022



JEAN-CLAUDE GÖTTING
06>29 OCTOBRE

FRANÇOIS ROCA 06>29 OCTOBRE

ROXANE LUMERET
04 NOVEMBRE>03 DÉCEMBRE



JACQUES DE LOUSTAL
04 NOVEMBRE>03 DÉCEMBRE

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris

Ouverture du mardi au samedi de 12 h à 19 h ou sur rendez-vous (tél. : 01 71 32 51 91)
Mail : contact@galerielesartsdessines.com / **www.galerielesartsdessines.com**

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #20

© Jean Jullien

LE MONDE SELON MICAËL /p.01
Édito dessiné |

ÉDITORIAL /p.05
Par Frédéric Bosser |

ANOUK GRINBERG /p.06
La plénitude d'un dessin... |

SAM SZAFRAN /p.14
L'appropriation de nouveaux territoires |

MATHURIN MÉHEUT /p.16
Du chalutier au paquebot |

AURÉLIE NEYRET /p.18
Les mondes de l'enfance |

DANSLECIELTOUTVABIEN /p.20
La grande traversée |

ROBERT LOTIRON /p.22
Une trilogie sinon rien |

ALBIN MICHEL JEUNESSE /p.24
Belles histoires, belles images |

CABU /p.26
Le devoir mémoriel du dessin de presse |

GÉRARD GAROUSTE /p.28
Son monde est le mystère |

JEAN JULLIEN /p.36
Le dessin sans frontières |

MATHIEU DUFOIS /p.44
Arrêtez-moi si vous le pouvez ! |

PIERRE CLÉMENT /p.52
Arrêt sur histoire |

JACQUES DE LOUSTAL /p.54
Portfolio, fusains en noir et blanc |

GABRIELLA GIANDELLI /p.60
En pleine liberté |

© Miles Hyman

MILES HYMAN /p.66
Je n'ai jamais emprunté les lignes droites |

NINA LECHARTIER /p.78
L'explosion bien rangée |

JAOUEN SALAÜN /p.84
Héritier de *Métal hurlant* |

JEAN-CLAUDE GÖTTING /p.88
Portfolio, Célestins saison 2022-2023 |

YVAN POMMAUX /p.94
Éternelle jeunesse |

PETER SÍS /p.102
Rend hommage à un héros très discret |

JEAN CLAVERIE /p.108
De la Bourgogne au Tennessee |

© Gérard Garouste

28

ERNEST & CÉLESTINE/p.116
Retour gagnant au cinéma |

ART BRUT ET BD/p.122
Du brut dans les bulles |

JOËL PERSON/p.124
L'accro du dessin |

ÉCOLE ÉMILE COHL/p.132
Cohl au collet |

ALBERTO VÁZQUEZ/p.134
De la BD à l'animation |

INDIE GAMES/p.138
Qu'est-ce qu'un jeu vidéo « indé » ? |

CAHIER ACTUS/p.144
Illustration, BD, Jeunesse, Beaux-Arts & expositions... |

AU GÉNÉRIQUE/p.160
Collaborateurs, remerciements |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Isabelle Delorme, Janine Kotwica, Géant Vert, Pierre Clément, Maxime Gueugneau, Jean-Samuel Kriegk, Ronan Lancelot, Micaël, Philippe Peter, Nicolas Thys
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
• **Maquette :** Rémi Joffart, Clara Boisramé
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, Studio Jean Jullien, Nicolas Guérin, Bertrand Huet, Vincent Josse, Katharina Kolb, Carole Schilling, Géant Vert, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et BLDD (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tou.te.s les auteurs et autrices présent.e.s dans ce numéro, et à tous les attaché.e.s de presse concerné.e.s
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à ce numéro.

Couverture : GÉRARD GAROUSTE
Le Rabbin et le nid d'oiseaux, 2013,
Coll. particulière
© Gérard Garouste

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION, PARTENARIAT & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

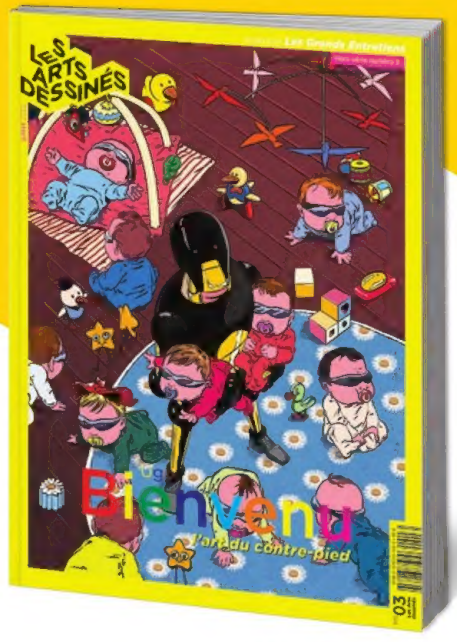
LES ARTS DESSINÉS

Collection
Les Grands Entretiens

LES GRANDS AUTEURS ONT LEUR GRANDE REVUE !

NOTRE DERNIER BÉBÉ : HORS-SÉRIE #03

UGO BIENVENU



Ugo Bienvenu
L'art du contre-pied
(Broché, 100 pages)

Illustration, bande dessinée, animation, science-fiction, publicité...
Ugo Bienvenu, un artiste plébiscité dans tous les domaines du dessin.

100 pages d'entretiens richement illustrées, et les interventions de Jean-Luc Fromental, Frédéric Poincelet, Louis Paillard...

« Regular » (150 ex.)
60 € (port 10 €)

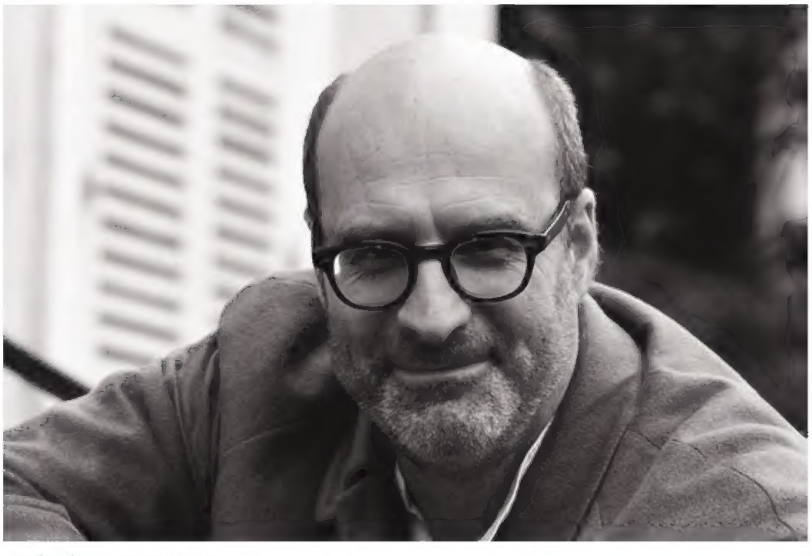
« Variante » (75 ex.)
70 € (port 10 €)

Exclusivité

Affiches Ugo Bienvenu

Signées et numérotées, format 50 x 65 cm, papier Decor Smooth Art 210 gr, texture légère, sans acide, ISO 9706 qualité archivage.

Disponible
EN **KIOSQUE**,
EN **LIBRAIRIE**
& SUR NOTRE SITE :
WWW.LESARTSDESSINES.FR



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Garouste, la consécration !

Nous sommes fiers d'accompagner par la pensée et le texte la rétrospective de Gérard Garouste au Centre Pompidou, via un long entretien annoncé par cette une et surtout une exposition à notre galerie située au 19, rue Chapon (Paris 3e). Ce peintre de renommée mondiale s'est prêté avec la gentillesse et la disponibilité qu'on lui connaît au jeu de nos questions.

Chef de file d'un retour à la peinture figurative dans les années 1980, à une époque où les dirigeants de notre pays (François Mitterrand et Jack Lang en tête) avaient placé l'art en haut de leurs priorités, il a entraîné dans son sillage bien des artistes. Même s'il est question d'autres domaines que la peinture, on peut penser que Jacques de Loustal, Jean-Claude Götting, Miles Hyman, Peter Sís, Yvan Pommaux, Mathieu Dufois, Gabriella Giandelli et Joël Person ont bénéficié de ce rayonnement. Qu'il en soit infiniment remercié...

La personnalité du mois n'est autre que l'actrice Anouk Grinberg, dont nous avons découvert les troublantes qualités de peintre dans son livre de peintures *Mon cœur*.

Bonne lecture et belles découvertes à vous.

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

Sans titre,
(extrait de *Mon cœur*, Actes Sud, 2022)
Anouk Grinberg © Adagp, Paris, 2022 / Photo Xavier Pruvot

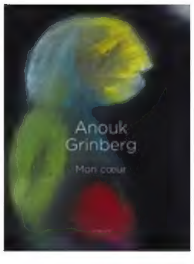
ANOUK **GRINBERG**
© Photo Vincent Josse

Comme beaucoup de gens de ma génération, géographiquement éloigné des salles de théâtre, c'est dans le film *Merci la vie* que j'ai découvert **Anouk Grinberg**. C'était en 1991 ! Même si elle a tourné deux autres films avec Bertrand Blier, c'est surtout sur les planches qu'elle s'exprime le plus, et ce, depuis ses treize ans. Ce que nous ignorions, c'est ce travail de plasticienne commencé là encore très tôt. Un livre édité chez Actes Sud nous permet d'accéder à ce monde très habité. Installée au frais dans son jardin de la banlieue parisienne, la peintre s'est confiée.

Par **Frédéric Bosser**

ANOUK GRINBERG

« LA **PLÉNITUDE D'UN DESSIN** NE PEUT PAS AVOIR LE VENTRE MOU »



MON CŒUR
PAR **ANOUK GRINBERG**
Éditions ACTES SUD
Livre cartonné, 256 pages couleurs, disponible

L'INNOCENT
UN FILM DE **LOUIS GARREL**
Avec Louis Garrel, Rochdy Zem, Anouk Grinberg...
En salle le 12 octobre

Anouk, à quand remonte votre première rencontre avec le dessin ?
Enfant, je dessinais tout le temps de manière autodidacte et instinctive, mais très peu de personnes voyaient mes dessins. Jusqu'au jour où Robert Delpire, à qui je les montrais régulièrement, a pensé que je devais rencontrer un de ses amis proches, Louis Deledicq (lui-même proche de Nicolas de Staël, Giacometti, Dubuffet, Michaux...), qui travaillait alors pour la Fondation Dubuffet, et qui était réputé pour être un « œil » extrême. Il les a regardés au pas de course pour finir par me dire que sur la centaine de dessins, il y en avait deux ou trois d'intéressants. Et que je pouvais jeter le reste. Ça ne m'a pas vexée car, au fond de moi, je savais qu'il avait raison. Les dessins qui l'avaient séduit étaient ceux que je n'avais pas trafiqués... Les autres, je les avais « toilettés » pour les rendre moins violents, je croyais qu'on devait les neutraliser pour qu'ils soient comestibles pour les autres et qu'ils trouvent leur place.

Vous avez malgré tout échangé avec lui ?
Ce jour-là, il m'a demandé pourquoi je dessinais, je lui ai répondu que tant qu'il y aurait des gens autour de moi, je dessinerais ce qui se passe en eux et en moi. Il m'a répondu : « *Alors, lâchez les chiens !* » Ça a été comme une révélation, une libération... Je suis rentrée chez moi, j'ai jeté les autres dessins et dessiné pendant quatre mois sans m'arrêter. J'étais comme

un geyser. Puis j'ai proposé à Delpire et Deledick de leur montrer les nouveaux dessins, et à mon grand étonnement, ce dernier a décidé de faire ma première exposition à la galerie Berggruen. C'était en 2009. Pendant des années, il a continué à venir voir mes dessins, nous sommes devenus amis entre-temps.
Cet homme m'a appris la liberté, en m'incitant notamment à « déciviliser » mon regard, à dégoupiller mes dessins. Une autre personne a ensuite beaucoup compté pour moi : Germain Viatte (un conservateur de renommée mondiale).

Delpire, Deledicq, Viatte, vous êtes décidément bien entourée...
Sans oublier Sarah Moon, ma grande amie, immense photographe et épouse de Robert Delpire ! C'est à elle que je montre toujours mes dessins en premier. Elle a un œil imparable, exigeant et libérateur. Au bout de quelques années, j'ai eu peur de m'imiter, de me répéter. D'être assignée *ad vitam* à un même type de dessin. Je crois important,

Il ne faut pas se gêner d'être irresponsable, et on devrait toujours s'interdire d'imaginer ce qu'on pensera de nous.

dans les domaines artistiques, de défricher des territoires inconnus de soi, de faire un casse à sa propre banque et de continuer de se réinventer. Le hasard a fait que je suis allée plusieurs fois en Chine à ce moment-là, et j'ai appris d'un maître calligraphe des élémentaires pour faire vivre une image. Je me suis lancée dans des gueules à l'encre de Chine, que j'ai ensuite montrées à Deledicq. Il a trouvé ça moyen, « *efficace comme des gammes* ». Très vexée, je lui ai répondu que j'avais aussi le droit de chercher à faire d'autres choses que mes visages au pastel ! En fait, il craignait que je perde mon instinct... Encore une fois, il avait raison. Il fallait que je fasse la jonction entre ce que j'avais appris là-bas et mon instinct naturel.
Mes dessins devaient continuer à être propulsés par la vie et non par la seule envie de dessiner, ou par la technique. Il y aura toujours de meilleurs techniciens que moi.

Est-ce là que vous commencez à être plus précise dans vos visages ?
À force de regarder les gens, j'ai commencé à savoir dessiner les yeux, les nez, les bouches... Mais je veux croire que mon « non-savoir-faire » est plus un moteur à propulsion qu'un empêchement. Je me débrouille avec ce que je sais, et je ruse avec ce qui me manque. Dessiner, c'est revenir à une source qui a à voir avec l'enfance, la liberté, l'irresponsabilité...
La plénitude d'un dessin ne peut pas avoir le ventre mou.

Enfant, vous dessiniez quoi ? Les œuvres d'art vues dans des livres ou des musées ? Des bandes dessinées ? Des images sur les boîtes de chocolat ?
Je dessinais déjà ce que j'avais dans la tête ! Pas ce qui existait. Je ne copiais pas la réalité.

Sans titre,
(extrait de *Mon cœur*, Actes Sud, 2022)
Anouk Grinberg © Adagp, Paris, 2022 / Photo Xavier Pruvot

Sans titre, (extrait de *Mon Cœur*, pages 28-29, Actes Sud 2022)
Anouk Ginnberg © Adagp, Paris, 2022 / Photo Xavier Pruvot

Vous avez une technique de prédilection ?
J'utilise des encres de Chine, des pastels, des acryliques, de l'aquarelle et je fais des broderies. J'ai tout appris toute seule. Quand vous avez des encres de qualité, des pinceaux stylés, des couleurs excitantes et des papiers de caractère, il ne vous reste plus qu'à chevaucher votre liberté. Pour en revenir à votre question, cela dépend des envies du moment. Un peu comme les femmes enceintes qui ont urgemment besoin de manger des framboises en hiver... Faut pas plaisanter avec ça ! *(Rires.)* C'est un domaine merveilleux où on ne choisit pas ce qu'on fait, on travaille sous le commandement de forces secrètes. En fait, l'émotion appelle les formes, les formes appellent des couleurs ou le noir.

Votre livre n'est pas chronologique.
Volontairement ! Nous voulions brouiller les pistes et mélanger les époques comme les styles. Je ne voulais pas d'un livre trop pédagogique. Je voulais que les associations soient comme des éclairs. Tous ces styles sont en moi et jaillissent en fonction des émotions du moment. Il y a une logique, mais elle m'échappe en partie. J'ai plutôt confiance en ce qui m'échappe.

Vous avez refusé de montrer certaines de vos créations dans ce livre ?
Oui ! Je ne voulais pas d'un journal intime, et je voulais que l'ensemble reste marrant.

Ce n'est pas le terme qui nous vient à l'esprit en voyant vos travaux !
Si, c'est marrant de pouvoir transposer, et c'est marrant ce que la vie fait sur nous. J'ai remarqué que pendant mes expositions, les visiteurs sont plutôt joyeux, ou très calmes. Ils restent longtemps. Peut-être que je porte des plats chauds pour les autres, qu'ils voient sur les murs des émotions indicibles qu'ils portaient en eux.
Une personne m'a dit un jour : « *Il vaut mieux que ce soit dehors que dedans.* » Peut-être que ça les délivre, comme moi quand je les fais. Quand je dessine, c'est toujours joyeux, ludique.

Quelle est la réaction la plus étonnante que vous ayez reçue ?
Devant un de mes dessins représentant un homme portant une femme dans ses bras (*page 29 du livre*), des intimes ont vu un criminel portant la femme qu'il venait de tuer. Moi, j'avais dessiné de la douceur et un acte d'amour. Ce dessin est un des rares à être accroché au mur de mon atelier ; j'ai fini par voir ce qu'ils voyaient, même si je continue à voir une image de l'amour. Cela montre bien que l'âme d'un dessin peut vous échapper, et que chaque personne y projette son univers psychique. *A contrario*, certains de mes dessins que je trouve violents ou terribles font rigoler les gens. C'est pourquoi il ne faut pas se gêner d'être irresponsable, et pourquoi on devrait toujours s'interdire d'imaginer ce qu'on pensera de nous. C'est comme ça qu'on offre de la place aux autres, et qu'on se fait de la place à soi, et à l'inconscient qui est comme un pégase...

Sans titre.
(extrait de *Mon cœur*, page 84, Actes Sud, 2022)
Anouk Grinberg © Adagp, Paris, 2022 / Photo Xavier Pruvot

Page 154 de votre livre, vous dites : « *Je cherche de plus en plus la compagnie de mes craies, de moins en moins celles d'hommes.* »
Par « hommes », je veux dire « humains ». Les arrière-pensées des hommes peuvent me blesser, ou m'ennuyer à mourir. Je suis souvent embarrassée par ce que je ressens. J'aimerais ne pas ressentir ces choses…

Vous ne peignez que dans votre atelier ?
Non, je dessine dans les trains, en tournée, dans les cafés. Il m'arrive de peindre dans ma tête quand je suis sur scène ; voire lors d'un dîner… C'est irrésistible !

Vous êtes attirée par l'abstraction ?
Je ne suis pas sûre d'avoir quelque chose à raconter via l'abstraction. Mais j'aime la regarder chez d'autres, certains étant capables de me déglinguer de joie !

Vous partez d'une recherche, un crayonné ?
Pas du tout ! Je traduis ces émotions qui viennent de ma vie ou de la vie des autres. Cet oiseau (*en page 84 du livre*), c'est un portrait de Robert Delpire, un jour où je le sentais fragile. Ce face-à-face, c'est ma première rencontre avec Germain Viatte. Cet ours, je le dessine après que Deledicq me parle de ce dernier ours des Cévennes qu'on venait de tuer la veille. Son émotion m'a touchée, et j'aime infiniment les bêtes…

Beaucoup de vos personnages ont des antennes !
Sans doute parce que je pense en avoir !

Peindre agit-il comme une psychanalyse chez vous ?
Si c'est un moyen pour me libérer de mes propres liens, oui, sans doute. Si c'est pour créer des passerelles de vie, oui. Si c'est se souvenir, oui. Si c'est pour trouver la meilleure distance avec les choses de la vie, oui. Après, ce n'est pas de la psychanalyse en ce sens que je ne cherche pas à connaître le ou les secret(s) des gueules que je dessine. Je n'en suis pas la confidente, je suis seulement la passeuse d'un monde silencieux à un autre plus visible.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas inscrite dans une école d'art après le bac ?
Parce que très tôt, à treize ans, je suis devenue actrice, et puis j'allais à l'École normale et je n'avais pas le temps. Je dessinais, mais je n'avais pas encore cette confiance en mes dessins. Louis Deledicq m'a confortée dans ce sentiment. Il est souvent au-dessus de mon épaule quand je dessine. Il m'accompagne discrètement, avec ses yeux de lynx, son humour que j'adore, son amour du vrai.

Anouk, merci pour cette rencontre. ■

Je dessine dans les trains, en tournée, dans les cafés. Il m'arrive de peindre dans ma tête quand je suis sur scène ; voire lors d'un dîner… **C'est irrésistible !**

VOUS FAITE EXPRAIENT POUR L'AMOURE DU CIEL

JE VOUS DIS QUE LA BARBE A RIBOM

Image : Denis Boudouard, sans titre, sans date. Collection Matthieu Morin, Lille

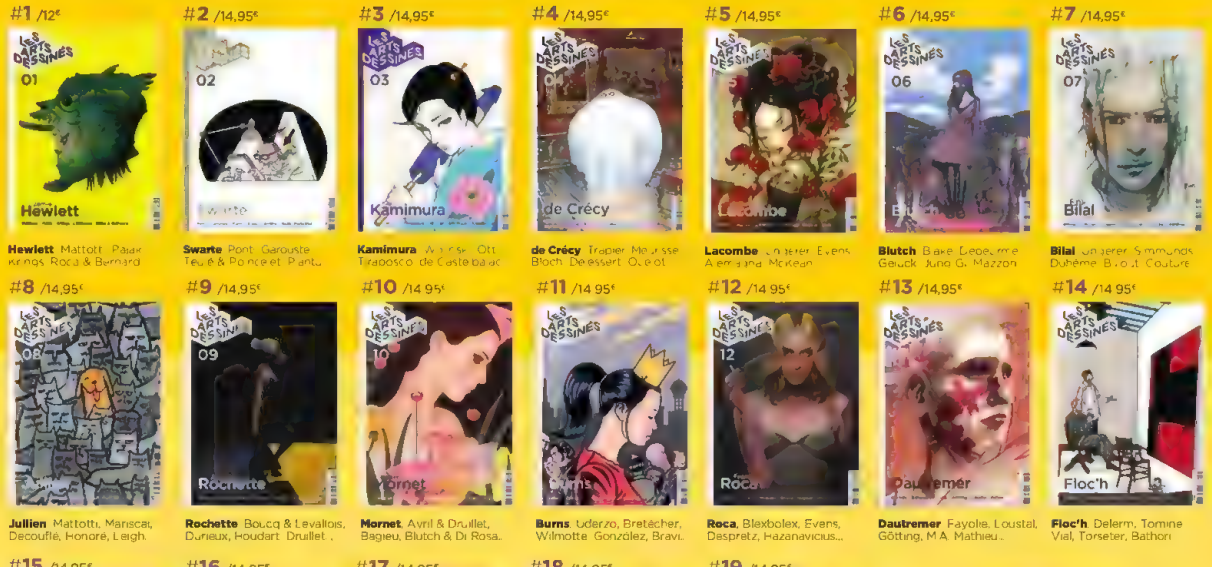
ART BRUT ET BANDE DESSINÉE

16.09.2022 – 26.02.2023

COLLECTION DE L'ART BRUT LAUSANNE

Anciens numéros

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE : www.lesartsdessines.fr



#1 /12€ — **Hewlett** Mattotti, Paiar, Kerascoët, Roca & Bernard
#2 /14,95€ — **Swarte** Pont, Garouste, Teulé & Ponce et Piantanida
#3 /14,95€ — **Kamimura** Wilsher, Ott, Tirapicos, de Castelbajac
#4 /14,95€ — **de Crécy** Trapier, Meurisse, Bloch, Deressert, Oubrerie
#5 /14,95€ — **Lacombe** Vanderveken, Evans, Aleksandra, McKean
#6 /14,95€ — **Blutch** Baker, Legeleux, Gauvrit, Juno G. Mazzoni
#7 /14,95€ — **Bilal** Vanderveken, Simmonds, Duhême, Bilal, Couture
#8 /14,95€ — **Jullien** Mattotti, Mariscal, Decouflé, Honoré, Leigh...
#9 /14,95€ — **Rochette** Boucq & Levallois, Durieux, Houdart, Druillet...
#10 /14,95€ — **Mornet** Avril & Druillet, Bagieu, Blutch & Di Rosa...
#11 /14,95€ — **Burns** Loderzo, Bretécher, Wilmotte, Gonzalez, Bravi...
#12 /14,95€ — **Roca** Blexbolex, Evens, Despretz, Hazanavicius...
#13 /14,95€ — **Dautremer** Fayolle, Loustal, Götting, M.A. Mathieu...
#14 /14,95€ — **Floc'h** Delerm, Tomine, Viel, Torseter, Bathori
#15 /14,95€ — **Voutch** Guibert, Dupuy, DuBois, Modan, Nine...
#16 /14,95€ — **Pétrovitch** Simmonds, Alfred, Meulen, Baudoin...
#17 /14,95€ — **DuBois** Cruschiform, Mary, Appleby, Lamazou...
#18 /14,95€ — **Mattotti** Gobiet, Nadja, Rébéna, Guarnaccia
#19 /14,95€ — **Druillet** La Polca, Mayen, Corbasson, Mekie...

Hors-séries :

HS#01 /10€

Laurent Durieux
L'art de l'affiche
(broché, 100 pages)

Laurent Durieux
L'art de l'affiche
(Livre cartonné, 132 pages)

Ugo Bienvenu
L'art du contre-pied
(broché, 100 pages)

Exclusivité

L'affiche « DOUBLE CAMEO » de Laurent Durieux !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PianoPlus® blanc de 350 gr.

"Regular (250 ex.)
65 € (port 10 €)

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Réglement à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___

(Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)
(Frais de port **DURIEUX cartonné** : 5€ France / 7€ Europe / 7€ Monde)

☐ Affiche **DURIEUX regular**, 250 ex., 65 € (port 10 €)

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES :

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 janvier 2023.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Faites le plein de belles images !

Abonnez-vous aux *Arts dessinés*

ABONNEMENT

1 AN
4 NUMÉROS
60 €

2 ANS
8 NUMÉROS
110 €

☐ **OUI,** je m'abonne pour **4 numéros**

À partir du numéro _____

J'habite :

- ☐ En France : 60 €
- ☐ En Europe : 70 €
- ☐ Hors Europe* : 80 €

Mon cadeau au choix :

- ☐ Offset **Gérard DuBois**
- ☐ Offset **Lorenzo Mattotti**
- ☐ HS#01 **Catherine Meurisse**
- ☐ HS#02a **Laurent Durieux**

☐ **OUI,** je m'abonne pour **8 numéros**

J'habite :

- ☐ En France : 110 €
- ☐ En Europe : 120 €
- ☐ Hors Europe* : 130 €

☐ Je choisis de régler en une seule fois par chèque joint à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

MON CADEAU :
Un tirage numéroté et signé par **DuBois**, ou **Mattotti** (au choix)
OU : le hors-série **Catherine Meurisse**, ou **Laurent Durieux** (au choix)

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE : **www.lesartsdessines.fr**

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES :

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 janvier 2023
***Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.**

Par **Frédéric Bosser**

VISITE GUIDÉE

SAM SZAFRAN

L'APPROPRIATION DE **NOUVEAUX TERRITOIRES**

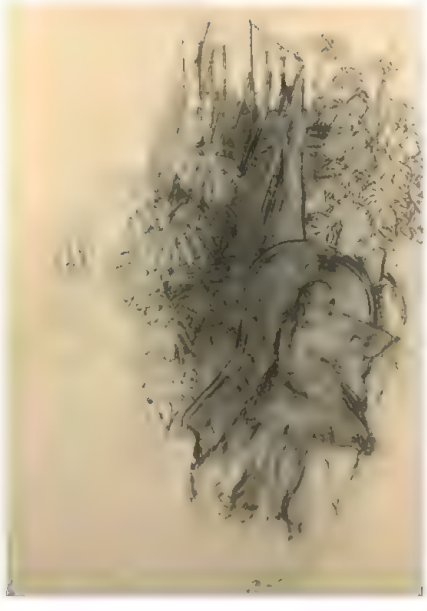
JULIA **DROST**
© Photo Katharina Kolb

SOPHIE **ELOY**
© Photo Sylvie Bonnot

Pour mener à bien la première grande rétrospective de **Sam Szafran** (1934-2019) sur le sol français, il faut compter sur ce duo de femmes composé de **Julia Drost**, directrice de recherche au Centre allemand d'histoire de l'art à Paris, et **Sophie Eloy**, responsable de la documentation, de la bibliothèque, des archives et de la recherche au musée de l'Orangerie. Toutes deux évoquent avec nous les préparatifs de cette exposition que les institutions auraient pu et dû organiser de son vivant.

Comment avez-vous fait la connaissance de l'œuvre de Sam Szafran ?
Julia Drost : À l'occasion de la mise en place d'une exposition rétrospective au musée Max Ernst de Brühl, en Allemagne, en 2010, dont j'étais co-commissaire. J'ai alors véritablement découvert son œuvre en travaillant avec lui. Par la suite, il m'a demandé de m'occuper de son catalogue raisonné. Ce que j'ai accepté... J'ai répertorié mille neuf cents œuvres à ce jour, 50 % étant des pastels et des aquarelles. Flammarion est pressenti pour l'éditer.
Sophie Eloy : Ma découverte de son travail date d'une exposition chez Claude Bernard. Puis quand j'ai travaillé au musée de la Vie romantique, son directeur m'a beaucoup parlé de lui. C'était peu de temps après une exposition en ce lieu en 2000. Une fois nommée au musée de l'Orangerie, j'ai évoqué son nom à sa directrice d'alors, Cécile Debray. L'idée a fait son chemin et Cécile a su convaincre Sam Szafran. Malheureusement, il est décédé avant que je ne fasse sa connaissance.

Julia, quel type d'homme était-il ?
J.D. : C'était une personne qui aimait parler et partager. Un grand conteur de son travail et de son époque, à savoir le Paris des artistes de la fin des années 1950 aux années 1980. Il sortait alors beaucoup, allait régulièrement dans les musées, fréquentait d'autres artistes... S'il bougeait moins quand j'ai fait sa connaissance, sa porte était toujours ouverte à tous à partir de 11 heures. Cela finissait souvent au bistro du coin pour un déjeuner collégial.



Il travaillait toujours ?
J.D. : Très tôt le matin ! Sachez qu'il travaillait toujours sur plusieurs œuvres en même temps. Durant ses dernières années, il travaillait sur une série autour du feu.
S.E. : Je suis fascinée par l'intense beauté de ses œuvres et par leur originalité. Son travail interroge le XIXe siècle, et son côté répétitif et obsessionnel fait écho à certaines œuvres que nous possédons à l'Orangerie, notamment celles de Monet.
J.D. : Je rejoins Sophie sur la notion de beauté de ses travaux. J'ajouterais leur grande sensualité... J'ai plaisir à les regarder et à m'y perdre. Sinon son œuvre interroge par son approche figurative et sa technicité qui se devine en la regardant.

Ci-dessus : ***Lilette et philodendrons***, 1967
103 x 73,5 cm
© Sam Szafran / Courtesy Galerie Dil

SAM SZAFRAN
– OBSESSION D'UN PEINTRE
du 28 septembre au 16 janvier 2023
MUSÉE DE L'ORANGERIE
Espace d'exposition temporaire
www.musee-orangerie.fr

HOMMAGE À
SAM SZAFRAN
du 7 septembre au 30 octobre
Vingt-quatre œuvres et un ensemble de photographies retracent de façon intime la carrière de Sam Szafran.
GALERIE DIL
86, rue du Faubourg-Saint-Honoré – 75008 Paris
Du lundi au vendredi de 10 h à 19 h et le samedi de 12 h 30 à 19 h

Escalier avec rampe et fenêtre, 1990/92
Aquarelle sur soie, 90 x 118 cm
Collection Irène et Jacques Elbaz
© Sam Szafran, ADAGP Paris, 2022

Sa technique favorite semble être le pastel…
J.D. : Il y vient notamment par sa passion du travail de Degas. Le fait que ce dernier revienne régulièrement sur un même sujet, l'importance qu'il portait aux fixatifs l'ont passionné. Sam s'est aussi formé en allant voir dans les musées les œuvres d'Odilon Redon, Vuillard, Bonnard, etc.

Comment vous êtes-vous organisées pour monter cette exposition ?
J.D. : Nous nous sommes appuyées sur les thèmes de prédilection de Sam Szafran : atelier de la rue Crussol (1969-1972), serres et feuillages (1968-2014/16), l'imprimerie Bellini (1972-1976), les escaliers (1974-2005) et les paysages urbains (1997-2014). Cette exposition présentera un important travail de documentation et des cartels très complets.
S.E. : Les choses se sont faites tout naturellement, sachant que Julia était la spécialiste de l'œuvre.

Que l'une soit spécialiste et l'autre pas doit avoir ses avantages pour mélanger les opinions et les approches… et rendre une copie plus complète.
J.D. : Nous nous sommes magnifiquement complétées. Nos échanges ont été fructueux. J'ai souvenir de ce moment où Sophie a su refréner ma boulimie d'œuvres à récupérer et à exposer qui se trouvaient principalement en France, aux États-Unis, en Suisse et en Angleterre, et 95 % dans des collections particulières…
S.E. : Et toi, tu as su m'apporter tes connaissances qui m'ont évité égarements et contresens. Nous étions en quelque sorte le relais l'une de l'autre.

On découvre aussi que l'artiste travaillait ses perspectives via l'assemblage de polaroïds…
J.D. : À sa mort, grâce à la générosité de sa veuve, nous avons eu accès à ses travaux préparatoires souvent très simples et, en effet, ses albums de polaroïds.
S.E. : Quelques polaroïds avaient été montrés lors d'expositions précédentes, mais jamais en aussi grande quantité. C'est évidemment indispensable pour comprendre sa manière de travailler et son cheminement artistique.
J.D. : L'escalier du 54, rue de Seine était celui de son ami et poète Fouad El-Etr, directeur de la revue et maison d'édition *La Délirante*. Revue à laquelle Szafran a beaucoup collaboré, signant notamment trois couvertures, dont la toute première.

Le cinéma semble avoir beaucoup influencé Sam Szafran !
J.D. : Tout à fait ! Il disait que c'était son premier contact avec l'art. Son travail en séquentiel avec ses polaroïds vient de là. Il rejoint cette idée de travelling. Ses perspectives et angles de vue sont aussi très cinématographiques.

C'est étonnant d'exposer à l'Orangerie un artiste décédé il y a peu !
S.E. : Telle était la volonté de Cécile Debray au moment de prendre son poste. Elle a inauguré son programme avec une exposition de Paula Rego. La seconde étant Sam Szafran. J'ignore si Claire Bernardi, arrivée en janvier 2022, va continuer cette politique. ■

Par **Géant Vert**

EXPOSITION

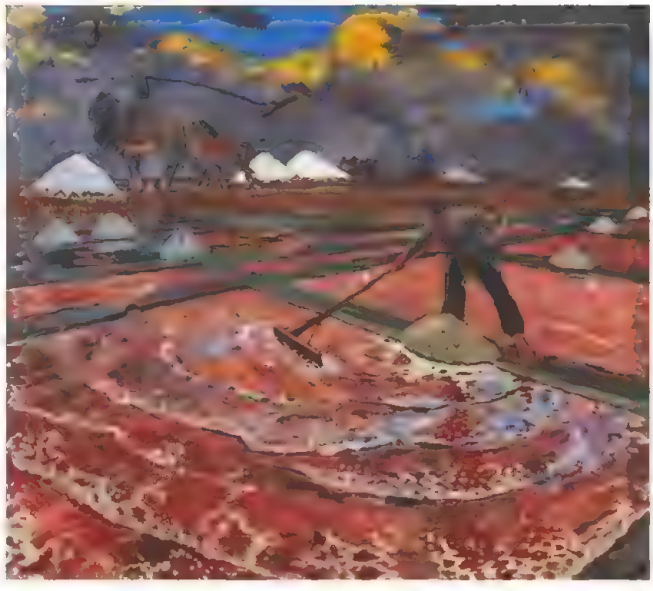
MATHURIN MÉHEUT

DU CHALUTIER AU **PAQUEBOT**

Mathurin Méheut (1882-1958) n'est pas un artiste breton comme un autre, puisqu'il est le plus populaire. À la faveur de l'inauguration de la nouvelle exposition qui lui est consacrée à Pont-Aven, dans le Finistère, les Côtes-d'Armor répondent avec l'ouverture d'un nouveau musée à Lamballe, la ville natale du peintre, en remplacement de la fort biscornue Maison du bourreau.

Si l'agitation des rues de Pont-Aven n'a rien à voir avec les rues de New York aux heures de pointe, la vision des toiles exposées dans les vitrines des galeries d'art locales est un bon baromètre pour indiquer les goûts des touristes en cette année 2022. En gros, n'importe quoi à base de chalutier ou de calvaire en granit, du moment qu'une demi-douzaine de couleurs fluo auront été nécessaires pour barbouiller tout ça. Niché dans l'ancienne annexe de l'hôtel Julia, l'endroit faisait partie du périmètre dans lequel s'est développé ce qui allait devenir l'École de Pont-Aven avec Émile Bernard, Paul Gauguin, Paul Sérusier ou Émile de Chamaillard, tous unis pour faire entrer l'image de la Bigouden nourrissant son cochon dans l'imaginaire collectif.

Par le titre *Arpenteur de la Bretagne*, les organisateurs de l'exposition ont voulu souligner le travail d'ethnologue réalisé par Méheut. Ses tableaux comme *Fendeur d'ardoise dans la Montagne noire* ou *Paludiers un soir d'orage* sont une documentation importante sur les métiers d'autrefois. Idem pour ses tableaux de Pardons où il lui arrive de plaisanter en peignant des peintres en train de peindre la procession. À côté de ses toiles, celles de son amie, élève et amante Yvonne Jean-Haffen. Les deux se rencontrent en 1925 et ne se lâcheront qu'à la mort de Méheut. Ensemble, comme le rappelle l'exposition, ils s'en iront décorer et le paquebot *Île-de-France* et l'immeuble du fabriquant de ketchup Heinz à Pittsburgh. De vraies rock stars avant l'heure.



Mathurin Méheut (1882-1958) : *Paludiers un soir d'orage*
© Bernard Gauéron - ADAGP PAris 2022

La visite se conclut par une invitation à découvrir les réserves du musée. À l'intérieur de ce lieu où il faut montrer patte blanche, plusieurs pièces nouvellement acquises sont exposées à la curiosité ambiante. Parmi les raretés, une lettre (et son enveloppe) de Paul Gauguin adressée à Émile Schuffenecker. Le style est fleuri, le peintre en a après quelques critiques d'art, cette plongée dans cet échange privé est la cerise sur le gâteau qui ponctue la visite. À moins que ce ne soit la vision de cette zincographie de Gauguin dans un état exceptionnel soudainement sortie d'un tiroir. Dirigé par une équipe qui n'a pas peur de prendre des initiatives intéressantes, le musée de Pont-Aven est un lieu surprenant à suivre de près.

MATHURIN MÉHEUT
ARPENTEUR DE LA BRETAGNE
Jusqu'au 31 décembre
MUSÉE DE PONT-AVEN
Place Julia – 29930 Pont-Aven

MATHURIN MÉHEUT
ARPENTEUR DE LA BRETAGNE
Ouvrage collectif
Éditions FATON
Couverture souple à rabats, 208 pages couleurs, 100 illustrations, 29 €, disponible

NOUVEAU MUSÉE MATHURIN MÉHEUT
15, place du Champ-de-Foire – Lamballe-Armor

PIERRE-HENRY GOMONT

SLAVA

Après *Malaterre* et *La Fuite du cerveau*, la 1ère trilogie de Pierre-Henry Gomont.

Entre usines désaffectées et montagnes sauvages, un road-movie tragi-comique qui dresse le portrait d'une Russie libérée du communisme et livrée en pâture au capitalisme sauvage.

DARGAUD

EN LIBRAIRIE

Par **Frédéric Bosser**

EXPOSITION

AURÉLIE NEYRET

LES MONDES DE L'ENFANCE

Aurélie Neyret
© Photo DR

Coraline
© Gaiman & Neyret / Albin Michel

Connue et reconnue pour *Les Carnets de Cerise*, Aurélie Neyret a depuis poursuivi son chemin et continué à développer une œuvre très personnelle, dont l'une des dernières est le livre illustré *Coraline*.

Si l'exposition que lui consacre le Centre belge de la bande dessinée offre une large place à cette série qui fait le bonheur de leurs auteurs (elle y est associée avec Joris Chamblain), de leur éditeur (Soleil-Métamorphoses) et des libraires, le visiteur y trouvera aussi ses travaux sur *Lulu et Nelson*, un récit écrit par Charlotte Girard et Jean-Marie Omont. Cette trilogie, dont deux tomes ont déjà paru, permet d'observer un autre aspect de son travail et d'insister sur la grande sincérité de son regard sur l'enfance. Le trait sensible d'Aurélie Neyret est profondément touchant. L'exposition jeunesse de la rentrée !

Lulu et Nelson
© Girard, Omont & Neyret / Soleil Métamorphose

Les Carnets de Cerise
© Chamblain & Neyret / Soleil-Métamorphose

CERISE, LULU ET NELSON, LES MONDES DE L'ENFANCE D'AURÉLIE NEYRET
Jusqu'au 15 août 2023
CENTRE BELGE DE LA BANDE DESSINÉE
rue des Sables, 20 – 1000 Bruxelles
visit@cbcbd.be

NARUTO

SYMPHONIC EXPERIENCE

+ DE 50 MUSICIENS

CINÉ CONCERT

LE DÔME DE PARIS

14 • 15 • 16 octobre 2022

En tournée dans toute la France à partir du 5 novembre 2022

Toutes les infos sur www.unpourtousproductions.com

TF1 Vidéo kana Télérama SOCIETE GENERALE

Par **Maxime Gueugneau**

BEL ALBUM JEUNESSE

DANSLECIELTOUTVABIEN

LA **GRANDE TRAVERSÉE**

Après de nombreuses années dans l'autoédition, le dessinateur **Danslecieltoutvabien** sort enfin son premier livre jeunesse, ***Un long voyage***, l'histoire d'une migration préhistorique. L'occasion pour son dessin délicat d'émouvoir un large public.

© Danslecieltoutvabien / Les Grandes Personnes

Pourquoi vous êtes-vous intéressé à la Préhistoire pour ce premier livre ?
À l'origine, il y a une couverture commandée par la revue *303*. Après cela, j'ai eu envie de continuer en réalisant un livre qui se déroulerait à cette période. C'est une époque qui m'a toujours passionné. Je voulais montrer que, même à vingt mille ans de distance, nous pouvons avoir beaucoup de choses en commun avec les femmes et les hommes préhistoriques. Ils ont souvent été représentés comme des « primitifs » alors qu'en réalité ils avaient une organisation sociale élaborée, entretenaient une culture très riche et une relation symbiotique avec leur environnement.

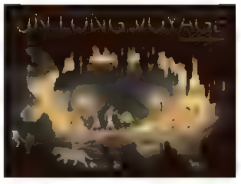
Que vous a apporté le choix de la ligne claire ?
J'ai toujours beaucoup apprécié la simplicité apparente de la ligne claire, cela m'apporte la possibilité d'aborder la couleur dans une optique de peinture, ce qui n'aurait pas tellement de sens si mon dessin racontait déjà les contrastes et valeurs avec le trait.

Il y a un vrai travail de lumière dans ce livre. Comment l'avez-vous abordé ?
La lumière, c'est toujours quelque chose que je place au premier plan dans la construction d'une image. Après de nombreux essais dans différentes directions, cela a abouti pour ce livre à un traitement de la lumière assez réaliste. Ce qui m'a permis de l'utiliser comme un élément signifiant, prenant part à la narration.

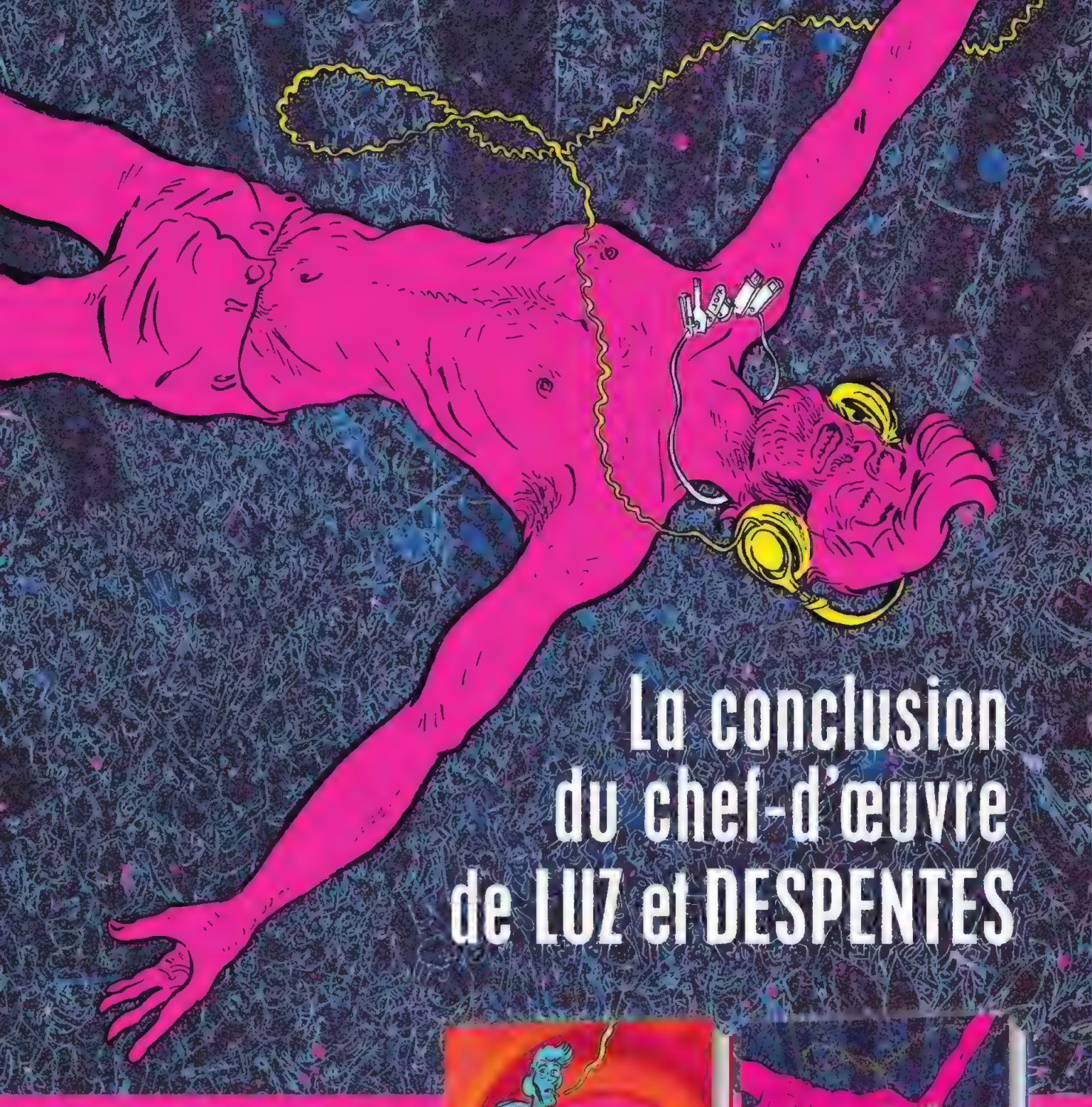
La construction de ce récit muet est, elle aussi, bien particulière...
J'ai eu envie d'un livre qui fonctionne sans ellipse dans le défilement du paysage, comme un long travelling. C'était un gros chantier narratif : les personnages ne pouvaient pas s'arrêter plus d'une page au même endroit, puisque le paysage continue de défiler sur la page suivante. Ils devaient être à chaque fois dans une action que l'on peut comprendre sur l'espace unique de la double page.

Dans votre travail formel et ici encore dans *Un long voyage*, il y a une certaine fascination pour les phénomènes naturels. Et loin de les rendre effrayants, vous leur offrez une certaine douceur...
C'est comme cela que je les vois. Je suis très attaché à décrire l'aspect vivant de notre atmosphère, et évidemment, par extension, de notre planète. Les phénomènes naturels que je décris dans mes images n'arrivent pas pour déranger ou tuer les humains : quand la foudre frappe le sol, elle ne le fait pas contre nous. Cette idée que la nature est de toute façon hostile, erratique, et qu'il faut la « dominer » est bien ancrée. Cela justifie le fait de ne pas écouter ce qu'elle a à nous dire et de continuer à fonctionner comme si l'on ne faisait pas partie de notre écosystème.

Une double page de l'album
© Danslecieltoutvabien / Les Grandes Personnes



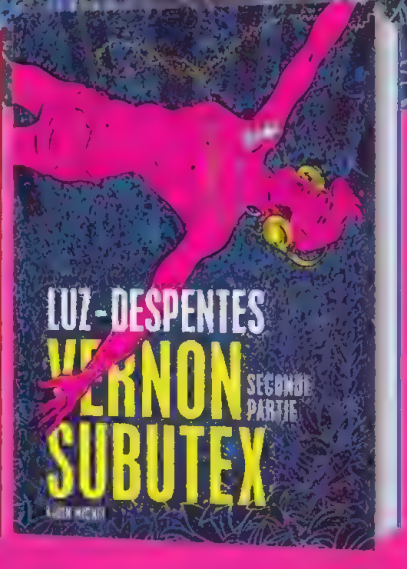
UN LONG VOYAGE
PAR **DANSLECIELTOUTVABIEN**
Éditions LES GRANDES PERSONNES
Album cartonné, 64 pages couleurs, le 6 octobre



La conclusion du chef-d'œuvre de LUZ et DESPENTES

VERNON SUBUTEX

Une bande dessinée Albin Michel



Par **Géant Vert**

ROBERT LOTIRON

UNE **TRILOGIE** SINON RIEN

À la faveur d'une donation, trois musées du département du Nord se sont associés pour organiser une série de trois expositions complémentaires sur l'œuvre du peintre et graveur **Robert Lotiron** (1886-1966). Né au bon moment et à la bonne place, le peintre aura cultivé l'art de la discrétion toute sa vie au point d'en devenir inconnu. Croisons les doigts pour que ce triptyque popularise ce digne représentant de l'art figuratif.

Passé rapidement par l'impressionnisme et le cubisme, le peintre parisien aurait très bien pu aussi devenir violoniste s'il n'avait pas croisé Robert Delaunay pendant son service militaire. Pendant toutes ses années d'apprentissage, Lotiron se cherche dans différentes palettes. Comme pour beaucoup, c'est sa participation à la Grande Guerre qui va le modeler pour plus tard. Entouré par la violence, il dessine la banalité du quotidien du soldat. Tous ces petits gestes sans importance mais qui rendent n'importe quel porteur de casque humain. L'apaisement, c'est le sentiment qui se dégage des tableaux accrochés à La Piscine avec, toutefois, un nuancier de gris qui va aller en s'élargissant après les années 1940. Même si ces teintes un brin blafardes sont rehaussées de touches de couleurs vives, la tonalité des tableaux exposés s'incline plus vers la mélancolie que la joie de vivre dans ces scènes de quai parisien comme *Les Fardiers* (1920) et *Le Pont Louis-Philippe* (1920) et autres vues portuaires. Pour autant, ce n'est pas non plus de la tristesse qui s'en dégage. Lotiron peint des instantanés d'où il ne retient que l'essentiel à montrer. Il n'y a pas d'esbroufe dans sa façon de peindre. Elle est aussi naturelle que les sujets choisis. Si la majorité des toiles exposées datent de la période paysagiste de Lotiron, d'autres, comme *Nice, carnaval de nuit*, montrent des scènes joyeuses avec des personnages dynamiques inspirés par la commedia dell'arte entourés de gendarmes à grosse tête.

Après une heure de route, le musée des Beaux-Arts de Cambrai montre une seconde facette de l'art de Robert Lotiron. Si La Piscine offrait une vue sur l'huile, l'exposition de Cambrai s'ouvre sur son œuvre gravé et lithographié. Ce qui frappe en premier les yeux du visiteur, c'est la vivacité des gravures exposées. Même si les sujets sont les mêmes que pour les vues des quais de Paris, l'impression qui en ressort est complètement différente. Tout est très dynamique au contraire des huiles qui donnent une légère impression de figé, voire d'empattement dans le trait. Ici, les lithographies et les eaux-fortes exposées sont aériennes. Parmi les autres surprises, deux grandes affiches publicitaires (Le Salon d'Automne 1935 au Grand Palais et celui de 1959 au même endroit) montrent à ving-quatre ans de distance une maîtrise de l'art de l'affiche digne de Leonetto Cappiello tout en étant nettement moins chargée que celles d'Alfons Mucha. Enfin, ce n'est qu'une question de goût. L'impression Roubaix/Cambrai qui se dégage à ce moment de la journée penche vers un artiste qui a trouvé sa voie dans la gravure. Le temps étant compté, le compte-rendu de l'expo de Bergues sera fait directement par l'avis des lecteurs curieux de connaître la conclusion de ce petit papier.

Robert Lotiron (1886-1966) : *Esquisse du Carnaval*, 1921
Huile sur toile, 24x33 cm, Don Anne Roux et Karine Salomé au musée de Roubaix en 2022
© Photo A Leprince

ROBERT LOTIRON (1886-1966)
LA POÉSIE DU QUOTIDIEN
Terminée depuis le 4 septembre
LA PISCINE
23, rue de l'Espérance – 59100 Roubaix

ROBERT LOTIRON (1886-1966)
LA POÉSIE DU QUOTIDIEN. L'ŒUVRE GRAVÉ ET LITHOGRAPHIÉ
Jusqu'au 16 octobre
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
15, rue de l'Épée – 59400 Cambrai

LA POÉSIE DU QUOTIDIEN
L'ŒUVRE DESSINÉE
Jusqu'au 30 octobre
MUSÉE DU MONT-DE-PIÉTÉ
1, rue du Mont-de-Piété – 59380 Bergues

Une exposition itinérante dans sept des aéroports VINCI Airports en France de juin 2022 à mars 2023.

LA BD S'ENVOLE !

Pour plus d'informations

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

VINCI AIRPORTS

Par **Frédéric Bosser**

ALBIN MICHEL JEUNESSE

BELLES HISTOIRES, **BELLES IMAGES**

Parmi les belles nouveautés de la fin de l'année chez **Albin Michel Jeunesse**, certaines ont retenu notre attention.

Marine Schneider : ***Hekla et Laki*** (extrait)
© Marine Schneider / Albin Michel Jeunesse

La plus inattendue nous vient du Nord, de Belgique plus précisément. Après *Le Chant des loups* d'Alice Liénard, paru en 2021 chez ce même éditeur, **Marine Schneider** signe comme autrice complète un album poétique qui nous emmène sur les terres volcaniques d'Islande et nous parle d'amour, d'enfance et de parentalité via l'arrivée inattendue d'Hekla dans la vie de Laki. Nul doute que cet album poétique et sublime lui a été inspiré par la naissance de son enfant.

Chez ce même éditeur, les deux traditionnels albums de **Benjamin Lacombe**, *Les Sorcières* (textes Cécile Roumiguière, disponible) et *La Petite Sirène* (parution le 9 novembre), le toujours très attendu album de **Fred Bernard** et **François Roca** (*Solveig*), et cet achat de droits venu de Pologne, *Eau*, et *Vent* d'**Anna Skowronska**, **Agata Dudek** et **Malgorzata Nowak** (disponibles).

HEKLA ET LAKI
PAR **MARINE SCHNEIDER**
Éditions ALBIN MICHEL JEUNESSE
Album cartonné, 64 pages couleurs
Le 2 novembre

Fred Bernard & François Roca : ***Solveig*** (le 2 novembre)
© Fred Bernard, François Roca / Albin Michel Jeunesse

EN BREF

> YANN KEBBI MÉMOIRE D'IMAGES

La galerie **Martel** consacre une exposition à **Yann Kebbi** avec ses dessins réalisés sur le tournage du film de Mike Mills, *C'mon C'mon*. Ces dessins sont ceux publiés aux éditions A24 sous le nom de *C'mon C'mon – Drawings from the Set*. L'exposition aura lieu **du 16 septembre au 15 octobre.**

> NOUVELLE GALERIE

Joanna Journo, connue pour son site ***Un jour, une illustration***, ouvre son propre espace au 3, rue Augereau, dans le 7e.
Le lancement officiel de sa galerie dédiée à l'illustration et au dessin d'hier et d'aujourd'hui est prévu mi-septembre avec une exposition consacrée à **Inbar Algazi**. Pour plus d'informations : **joanna@unjouruneillustration.com**

Benjamin Lacombe :
Les Sorcières (extrait)
et ***La Petite Sirène***
© Benjamin Lacombe, Cécile Roumiguière / Albin Michel Jeunesse

mémorial
du camp de rivesaltes

EXPOSITION

GAÉTAN NOCQ

Récits des camps

21 OCT. 22
→ 29 JANV. 23

Avenue Christian Bourquin • 66600 Salses-le-Château
www.memorialcamprivesaltes.eu

Par **Géant Vert**

EXPOSITION

CABU

LE **DEVOIR MÉMORIEL** DU DESSIN DE PRESSE

En 1967, **Cabu** réalise seize dessins pour le journal *Le Nouveau Candide*. Ils doivent servir à illustrer la prépublication des bonnes feuilles d'un livre sur la rafle du Vel'd'Hiv. Quatre-vingts ans après ces deux journées marquées par l'infamie, le Mémorial de la Shoah et Véronique Cabut ont décidé d'exposer à nouveau ces seize dessins aux yeux de tous.

Réunis dans une grande pièce du Mémorial, les dessins de Cabu sont fragiles. Réalisés sur du papier tout ce qu'il y a de plus banal, c'est même un miracle qu'ils soient arrivés en aussi bon état jusqu'aux vitrines qui les accueillent. Sur certains, on devine des parties refaites. Cabu a découpé ce qui n'allait pas et mis une rustine. Sur l'un d'eux, il manque un angle artistiquement découpé comme une pièce de puzzle. La taille de la plupart ne dépasse pas le format A4. D'autres sont beaucoup plus grands. Difficile de sortir un double décimètre de sa poche pour vérifier tant l'attention des visiteurs est intégralement captée par les scènes et les personnages dessinés sur les feuilles. Il y a aussi de la tension, de la crispation devant ces seize dessins, ou plutôt les stations d'un chemin de croix voulu par les pouvoirs publics français. Si de nombreuses questions se bousculent dans la tête des visiteurs, on se demande quel était l'état d'esprit du dessinateur après lecture du livre dont il devait assurer la synthèse graphique.

La Petite Fille, 1967
Publié dans le n° 313 du *Nouveau Candide*
© Coll. Véronique Cabut

L'Autobus, 1967. Publié dans le n° 313 du *Nouveau Candide*
© Coll. Véronique Cabut

On l'imagine déconcerté, déboussolé devant l'injustice, en colère contre les flics... En 1967, Cabu est un jeune dessinateur de vingt-neuf ans qui peine un peu à nourrir sa famille recomposée de cinq personnes. Peut-être fait-il le rapprochement avec les familles arrêtées ? Le boulot se transforme en mission. À l'époque, aucune photo de la rafle n'a encore été retrouvée. La seule qui existe sera découverte par Serge Klarsfeld en 1990. Alors, il se documente en réunissant tout ce qu'il peut trouver. Il lit, pose des questions, dessine l'inimaginable avec deux bouts de ficelle. Ces scènes de l'intérieur du vélodrome sont bouleversantes : les femmes attachées sur les civières, l'absence de nourriture, de toilettes, les flics armés partout devant les sorties. Les angles choisis par Cabu sont exceptionnels tant ils laissent la place à la vedette incontestable de ces seize témoignages : l'horreur de familles sacrifiées sur l'autel de la collaboration. Ce qui est hallucinant dans ce travail, c'est que Cabu donne vie à la réalité. Il est le premier à dessiner un autobus, le moyen de transport officiel pour déporter les Juifs. Pour la première fois depuis juillet 1942, quelqu'un tente de donner un visage humain aux victimes. Pour la petite fille sous le porche, il utilise la photo de famille qu'un ancien combattant et mutilé de guerre a envoyée à Pétain pour lui rappeler le sacrifice qu'il a fait pour la France. Cabu a réalisé le travail demandé avec son cœur et sa conscience. Le 7 janvier 2015, il n'a pas changé d'avis. ■

***CABU**, DESSINS DE LA RAFLE DU VEL D'HIV*
Jusqu'au 7 novembre
MÉMORIAL DE LA SHOAH
17, rue Geoffroy-l'Asnier – 75004 Paris

***LA RAFLE DU VEL D'HIV** – PARIS, JUILLET 1942*
PAR **LAURENT JOLY**
Éditions GRASSET
Livre broché, 386 pages, disponible

29/09/2022 › 15/08/2023

Cerise, Lulu et Nelson

LES MONDES DE L'ENFANCE D'AURÉLIE NEYRET

› **MUSÉE DE LA BANDE DESSINÉE**
Rue des sables 20
1000 Bruxelles

Les Carnets de Cerise - J. Chamblain & A. Neyret © Editions Soleil, 2012-2017 • Lulu et Nelson - JM Ceroni, C. Girard & A. Neyret © Éditions Soleil / Hildegarde, 2019-2020

MUSÉE DE LA BD

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST
BRUSSELS CAPITAL REGION

soleil

Métamorphose

LES ARTS DESSINÉS

Pinocchio et la partie de dés, 2017
Huile sur toile 160 x 220 cm
coll. particulière
© Adagp, Paris, 2022 / Photo Bertrand Huet - Tutti

Difficile de trouver les bons mots pour décrire la relation que j'ai entretiens avec **Gérard Garouste**. Nous nous sommes apprivoisés au fil de nos rencontres pour parler de son art ou de son action pour l'association La Source, qu'il a créée en 1991 pour venir en aide aux enfants en difficulté. J'ai tout de suite été séduit par sa gentillesse, sa générosité tant sur le plan humain que professionnel, son humour, ses vêtements « à l'ancienne » que lui seul porte, son cartable en cuir, ses différents chapeaux, sa canne... Avec l'exposition que nous organisons à la galerie Les Arts dessinés en parallèle à sa rétrospective au Centre Pompidou autour de *La Méguila d'Esther*, c'est un formidable cadeau qu'il m'offre et une très belle preuve de confiance comme d'amitié. En fait, je l'aimais avant même de le rencontrer et « notre » rencontre n'a gâché en rien l'amour que je lui portais, bien au contraire. L'art rapproche les êtres.

Par **Frédéric Bosser**

ROUSTE

« SON MONDE EST LE MYSTÈRE » (1)

(1) Jean-Jacques Stanek sur LCP (*Les Grands Entretiens* de Daphné Roulier, mardi 19 janvier 2021)

Balaam, 2005
Huile sur toile 270 x 320 cm,
Musée national d'art moderne,
Centre Pompidou, Paris
Photo : © Centre Pompidou, MNAM-CCI / Philippe Migeat / Dist. RMN-GP

GÉRARD **GAROUSTE**
© Photo Bertrand Huet / Tutti Images

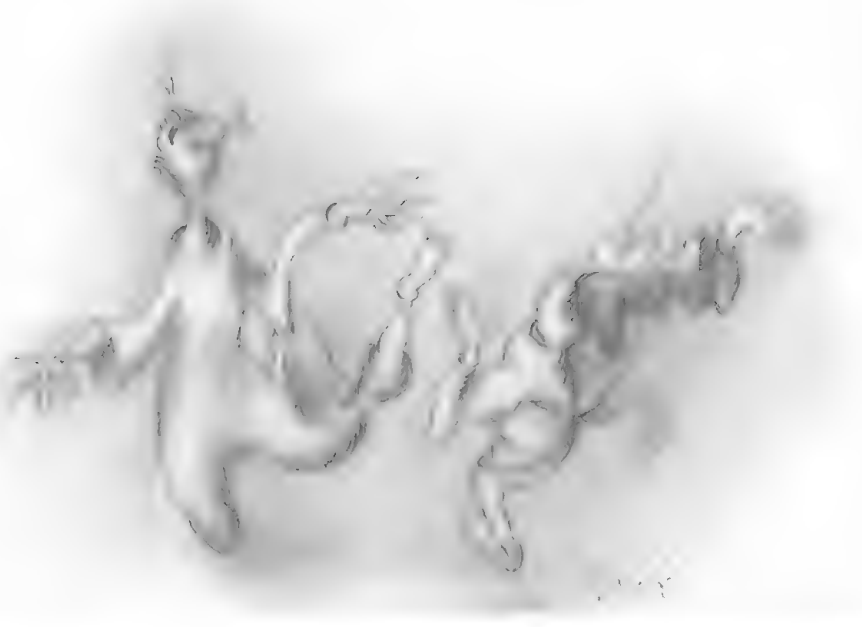
Gérard, il se dit que vous n'avez pas été un élève heureux aux Beaux-Arts de Paris !
J'y suis allé pour deux raisons : le sursis militaire et le restaurant universitaire. J'aurais adoré apprendre à peindre, mais en 1968, ce n'était pas (ou plus) au programme ! *(Rires.)* Conclusion, je n'ai pas reçu la formation classique que j'attendais à ce moment-là. J'ai plus appris en consultant les livres disponibles à la bibliothèque que pendant les cours. J'ai complété mes connaissances grâce à des rencontres avec des restaurateurs d'art et à mes visites dans les musées. J'avais tendance à m'approcher si près des toiles de Tintoret, Manet ou De Chirico que les gardiens étaient obligés d'intervenir ! *(Rires.)*

Vous vous dites héritier de Manet, Le Greco, De Chirico, mais aussi de Poussin, Rembrandt, Cézanne, Vélasquez… bref, que des peintres dits « classiques ».
Pour autant, mon premier choc visuel, je le dois au dessinateur Saul Steinberg. Il allait très loin dans le dessin d'humour. Puis il y a eu la rencontre avec Fautrier et les peintres que vous citez.

Et s'il ne devait rester qu'un tableau ?
Ce serait celui du Tintoret, *L'Enlèvement du corps de Saint Marc*, peint entre 1562 et 1566. Ce tableau se trouve à Venise. Quand vous le regardez, vous ne comprenez rien. Il faudrait un mode d'emploi ! *(Rires.)* Quant à la technique, elle est parfaite. Tintoret maîtrise entièrement les possibilités de la peinture à l'huile, à savoir le jeu des ombres et des lumières, la qualité des empâtements, les glacis, etc. Bref, si vous savez observer ce tableau, vous êtes capable de peindre ou presque ! Tintoret m'a transmis son savoir-faire, même si j'ai mis beaucoup de temps avant de parvenir à m'en approcher. La transmission est une chose essentielle…

Qu'aimeriez-vous transmettre, vous ?
Je donne aux enfants de La Source tout ce qu'il m'est possible de donner. Cette association est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie. J'ai aussi eu la chance d'être très bien entouré et de rencontrer une femme admirable, Élisabeth, qui a su m'accompagner dès la sortie des Beaux-Arts.

Le partage est l'un des fondements de la religion juive : est-ce pour cela que vous vous êtes converti ?
Le partage n'est pas spécifique à la religion juive. Toutes les religions appellent, d'une manière ou d'une autre, à la générosité. La raison pour laquelle je me suis converti est bien différente. Pour moi, cette démarche représente une étape au sein d'une réflexion sur l'étude des signes, née de ma lecture des textes bibliques. Dans un premier temps, c'est le côté anecdotique d'un récit qui a retenu mon attention, comme dans les mythes grecs, mais les mythes bibliques ont une structure particulière qui permet d'accéder à d'autres niveaux de lecture et de compréhension par l'étude des mots et des lettres qui les composent. Dans la tradition juive en effet, l'histoire n'a d'intérêt que par le jeu de lettres qu'elle met en scène. C'est de cette aventure que témoigne ma



Les Lamentations, 2022
Dessin, 42 x 55 cm
© Gérard Garouste

rétrospective à Beaubourg, depuis les premières salles dédiées à la mythologie grecque jusqu'à la dernière qui fait allusion à la fête de Pourim.

Qu'est-ce qui vous a amené à l'art ?
Ce n'est pas un choix. La vraie raison est instinctive : c'était une question de survie, le réflexe d'un homme qui agite les mains pour ne pas se noyer. Je me suis tourné vers la peinture parce que c'était la seule chose dans laquelle je me sentais à l'aise. C'est lié à un profond plaisir éprouvé dès l'enfance. À l'école, j'étais incapable de me concentrer, mais quand il s'agissait de dessiner, j'étais bien meilleur et plus observateur que les autres. Dès mon plus jeune âge, je me suis forgé une identité grâce au dessin. Plus tard, j'ai réalisé que je n'avais d'autre issue que d'entrer aux Beaux-Arts.

Tintoret m'a transmis son savoir-faire, même si j'ai mis beaucoup de temps avant de parvenir à m'en approcher. **La transmission est une chose essentielle…**

Dans *L'Intranquille*, vous dites qu'en peinture, c'est le sujet qui vous intéresse en premier lieu…
Depuis le XXe siècle, en peinture tout a été fait : nous avons été classiques, impressionnistes, expressionnistes, cubistes, abstraits, nous avons brûlé et tailladé des toiles, nous avons tenté toutes sortes d'expériences plastiques. Aujourd'hui la boucle est bouclée, la peinture a clos son histoire. Cela me permet d'oublier les questions formelles et de me confronter au sujet. La finalité de ma peinture n'est plus dans un quelconque renouvellement stylistique, mais dans la pensée et les questionnements qu'elle met en scène.

Par quelle méthode y arrivez-vous ?
Je ne sors pas des contraintes de la toile et de ce que ce métier implique. Je m'y crée un espace de liberté à travers les sujets que j'aborde et qui sont d'ordre mythique. Pour parler de la vérité que je ne peux pas atteindre, je préfère me servir de

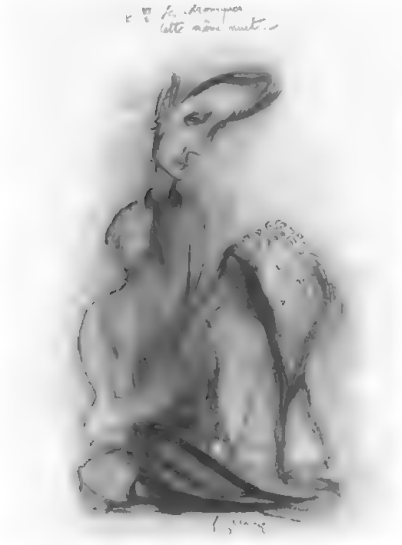
Le Sopher, 2022
Dessin, techniques mixtes, 47 x 33 cm
© Gérard Garouste

La finalité de ma peinture n'est plus dans un quelconque renouvellement stylistique, mais **dans la pensée et les questionnements qu'elle met en scène.**

l'illusion. Le mythe est mensonger puisque fictif, mais s'il est nourri par l'interprétation, il atteint la justesse. Cela passe par un questionnement. C'est le sujet de ma peinture, que j'approfondis dans mes carnets et de tableau en tableau. J'ai commencé par les mythes grecs, puis les textes de Dante, Rabelais, Cervantes, Goethe m'ont accompagné. Depuis quelques années, mon intérêt se resserre autour des mythes bibliques dont j'admire la dimension philosophique et poétique.
Pour moi, les religions sont des mythes et la Torah – l'Ancien Testament – en fait partie. L'étude du mythe biblique très particulier de *La Méguila d'Esther* est au cœur de ma rétrospective.

Vaste programme...
La Méguila d'Esther est un livre éminemment mystérieux. C'est une histoire d'hommes et de femmes dont le titre même renvoie à l'idée de dévoilement d'un secret. C'est ce secret et cette ambiance de mystère qui sont au cœur de l'exposition. Le rouleau est présenté à dessein à proximité de *La Dive Bacbuc*, puis dans la dernière salle aux côtés du triptyque *Le Banquet*, en référence au festin d'Esther. Pas une fois dans cette révélation, le nom de Dieu n'est mentionné. Le texte demande à être lu dans sa version originelle car ses différentes traductions, dans la Septante et la Vulgate, ont ajouté des versets pour y introduire l'intervention de Dieu.

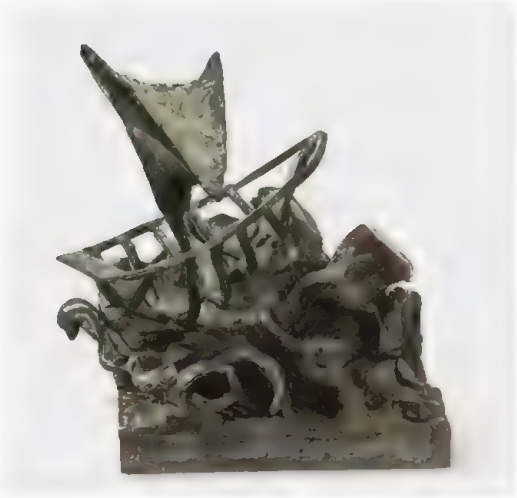
Cette entorse aux textes initiaux selon les époques doit être passionnante à déceler et étudier...
C'est la raison pour laquelle j'ai appris l'hébreu. C'est un moyen d'entrer en rapport direct avec le texte biblique. Cela m'a fait comprendre qu'une mauvaise traduction, ou une traduction orientée, pouvait avoir des conséquences néfastes incalculables. Je peux dire que, dans un premier temps, l'apprentissage de l'hébreu m'a ouvert les yeux et permis de



Cette même nuit, 2022
Dessin 57,5 x 32 cm
© Gérard Garouste

Esther et le roi Arachvroch, 2022
Dessin 48 x 37 cm
© Gérard Garouste

Jonas, 2011-2013 (avec Marc Alain Ouaknin)
Bronze, papier 31 x 24 x 18 cm
© Courtesy de l'artiste et Galerie Templon, Paris – Brussels – New York / Photo Bertrand Huet - Tutt



remettre en question mon éducation et ma culture chrétiennes.
La peinture occidentale est issue de cette culture, et j'ai réalisé à quel point certains de ses codes pouvaient être mensongers.

Vous avez choisi de vous convertir. Est-ce que cela a changé votre manière de peindre ?
Non ! En revanche, l'étude des textes a fait évoluer ma manière de construire mes tableaux et de faire fonctionner mon imagination. Mes œuvres en effet tournent de plus en plus autour de légendes talmudiques dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Une partie du Talmud consiste en des contes et légendes dont l'objet initial est de permettre l'interprétation de la Loi telle qu'elle est exposée dans la Bible hébraïque. Pour se faire comprendre, ses maîtres et commentateurs successifs s'exprimaient par métaphores, jeux de mots et traits d'esprit. À la première lecture, les anecdotes contenues dans ces contes paraissent totalement absconses. Mais, sous une forme impénétrable, elles cachent des trésors de réflexion, pourvu qu'on sache les interpréter et les commenter. Le sens n'est jamais univoque mais se révèle à travers des recoupements infinis d'occurrences et d'associations. Toutes proportions gardées, je peins dans le même esprit. À partir d'une fable, je me nourris de correspondances entre les mots, les symboles, les couleurs et de tout ce qui peut enrichir l'interprétation.

Chartres, 2007
Huile sur toile 270 x 320 cm
Collection particulière, France
© Adagp, Paris, 2022 / Photo Bertrand Huet - Tutti

Vous vous considérez alors comme un illustrateur ou un peintre ?
Je pense que la question est devenue obsolète. Bande dessinée, film, vidéo, peinture... Aujourd'hui, tous les moyens sont bons, il n'y a plus de catégories. Des vitraux du XIIIe siècle sont-ils une bande dessinée ou une œuvre d'art ?

Quelle a été la réaction du public à la suite de cette évolution ?
J'ai conscience que ces histoires issues des textes bibliques n'intéressent plus grand monde ; je pense même que cela en agace plus d'un, peut-être parce que les religions sont liées dans l'esprit des gens, parfois à juste titre, à une forme de traditionalisme. Pour moi bien au contraire, la Bible a cet extraordinaire pouvoir de donner accès, par le biais de la poésie, à une pensée philosophique absolument originale.

Ce que j'aime chez vous, c'est ce petit pas de côté qui se trouve dans vos tableaux... et très souvent leur humour.
L'humour est une manière détournée de parler de choses sérieuses, c'est ce que m'ont appris la lecture du *Quart Livre* de Rabelais, puis celle de *Don Quichotte* de Cervantès. On retrouve la même tournure d'esprit dans *La Méguila d'Esther*. Il y a dans l'humour, comme dans toute histoire drôle, un raccourci de pensée : l'essentiel n'est pas donné. Ce qui provoque le rire ne peut être expliqué, sans quoi l'humour s'efface ou la drôlerie disparaît. Il en est de même pour la révélation, qui est le thème de mon exposition. De même également pour les écritures d'Edouard Cohen qui répondent à une logique qui échappe, pour peu qu'on cherche à l'expliquer.

À partir d'une fable, **je me nourris de correspondances entre les mots, les symboles, les couleurs** et de tout ce qui peut enrichir l'interprétation.

Chacune de vos œuvres semble commencer par un croquis réalisé dans un de vos carnets.
Exactement ! Je note toutes mes idées dans mes carnets. Je les consulte régulièrement et les annote au besoin. J'ai déjà édité des extraits de mes carnets, mais jamais la totalité car ils sont trop intimes. Et puis, je n'ai pas envie de dévoiler toutes mes préoccupations. La deuxième étape se fait souvent par un dessin sur une feuille libre, ce qui me permet de décider s'il est possible d'aller au-delà du croquis et d'en faire un tableau.

Huile sur toile 200 x 260 cm
Collection Hervé Lancelin, Luxembourg
© Photo Bertrand Huet - tutti

Sopher (c), Sopher (b), 2022
Dessins, techniques mixtes, 46,5 x 78,7 cm
© Gérard Garouste

D'où vient cette attirance pour ces corps et ces têtes déformés ?
Il faut croire que je vois le monde de cette manière ! C'est assez inconscient… Est-ce dû à mon attirance pour le Moyen Âge ?

Êtes-vous parfois déçu du résultat une fois un crayonné devenu tableau ?
Il m'arrive de ne pas obtenir le tableau que je souhaite. Idem pour un dessin. De fait, mes recherches sont faites pour préparer des tableaux et non pour être des œuvres finies.

Jamais d'essais de couleurs dans vos carnets ?
Non, j'aurais tendance à vouloir absolument retrouver la même couleur et cela me bloquerait, car c'est impossible, surtout quand vous travaillez à l'huile ensuite. Longtemps j'ai pris une assistante chimiste de formation pour fabriquer mes couleurs. Le rideau de scène du Châtelet est notre première et plus belle réussite. Pendant des années, j'ai fabriqué mes propres couleurs avec des pigments et un liant, avant d'acheter celles que l'on trouve dans le commerce. On peut en trouver de très bonne qualité actuellement.

Comment vivez-vous le départ de vos tableaux chez vos galeristes ?
Je citerai Roland Barthes et son très bel essai intitulé *La Mort de l'auteur* : une fois son texte fini, l'écrivain en est dépossédé car il appartient désormais à celui que va le lire. Il en est de même pour mes tableaux. Une fois sortis de l'atelier, ils sont soumis au regard des autres et vivent leur vie…

Gérard, je tenais à vous remercier de m'avoir fait confiance en acceptant de proposer à la vente des œuvres originales extraites de *La Méguila d'Esther*, en solo ou avec Edouard Cohen, à la jeune galerie Les Arts dessinés…
Je vous l'ai dit, la transmission est une chose extraordinaire ! Je suis ravi d'avoir pu participer au projet d'un galeriste et éditeur comme à celui d'un jeune artiste, Edouard Cohen.

Rendez-vous à Pompidou et chez nous !

Sans titre, 2022
Dessin, techniques mixtes, 62 x 76 cm
© Gérard Garouste

RÉTROSPECTIVE
GÉRARD GAROUSTE
du 7 septembre au 2 janvier 2023
CENTRE **POMPIDOU**
Place Georges-Pompidou – 75004 Paris
Tous les jours de 11 h à 22 h, sauf les mardis
www.centrepompidou.fr

EXPOSITION
GÉRARD GAROUSTE & ÉDOUARD COHEN
du 9 au 25 septembre
GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris
Tel.: +33 (0)1 71 32 51 98
frederic@galerielesartsdessines.com
Du mardi au samedi de 12 h à 19 h
www.galerielesartsdessines.com

Jean Jullien
Sur Instagram, il publie une image par jour. Ces images directes et drôles évoquent la vie quotidienne et l'actualité ont attiré de plus en plus de monde, jusqu'à dépasser le million de *followers*. Son art s'est aujourd'hui déplacé vers la mode, dont la peinture, l'habillement, les objets 3D, les affiches, le livre jeunesse... Une superbe monographie lui est consacrée chez Rizzoli. Retour sur un parcours.

Par **Frédéric Bonnet**

JULL

JEAN JULLIEN
son atelier

EN
LE DESSIN SANS FRONTIÈRES

Page de droite : ***The Aromatics***, 2019, gouache acrylique sur toile, 101,6 x 73,6 cm
Extrait de *Jean Jullien* (Ed. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Autoportrait
© Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Je ne vois pas la peinture comme un travail de la maturité. **Il n'y a pas un art plus noble qu'un autre à mes yeux.**

Après un premier livre référence comprenant une suite de dessins du quotidien, *Modern Life*, la plupart postés sur Instagram, sans réel sommaire établi, les éditions Phaidon publient cette très belle monographie sur votre travail. Comment l'avez-vous composée ?
Les trois chapitres (Personnel, Collaboration et Public) ont été coordonnés avec un ami rencontré au Royal College de Londres, Erwan Lhuissier, qui me connaît très bien tant sur le plan personnel que professionnel. Comme il est habitué à réaliser des monographies, j'y suis allé tête baissée.

C'est étonnant de commencer un tel livre par les créations intimes…
Je trouvais intéressante cette entrée avec mes carnets de croquis, mes peintures et mes dessins personnels. Cela fait sens de les partager aujourd'hui, car c'est ce vers quoi je tends de plus en plus. D'ailleurs, récemment, j'ai représenté des jouets d'enfance et d'aujourd'hui que je collectionne ou que mes enfants possèdent.

Il faut donc lire vos tableaux comme vos œuvres les plus personnelles ?
Tout à fait ! Je peins mon environnement proche : mes amis, ma famille, mes lieux de vacances, mes voyages, des scènes de vie vécues… Mon exposition au Japon montrait principalement des paysages de Bretagne. Cela dit, je ne vois pas la peinture comme un travail de la maturité. Il n'y a pas un art plus noble qu'un autre à mes yeux. Mon travail est un tout et j'aime continuer à mixer des travaux de commande et des choses plus personnelles, encore que je réponds de moins à moins à des commandes commerciales.

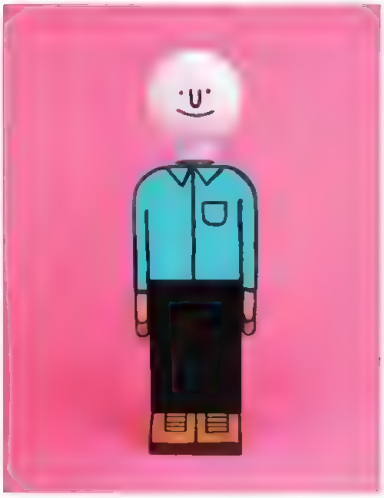
Vous partez de photographies ?
Parfois ! En général, quand un endroit ou une scène de vie me plaisent, je les dessine dans mon carnet de croquis ou je les photographie. Puis je m'en sers plus tard. Il m'arrive aussi de peindre sur chevalet, notamment quand je suis en vacances dans le Kent, dans la famille de ma femme, mais ça n'est pas aussi souvent que j'aimerais.

Vous alternez les petits et les grands formats…
Cela dépend de la taille de mon atelier ! *(Rires.)* Au début, je peignais sur mon bureau, d'où les petits formats. Les dernières sont assez grandes, car j'ai la chance de partager un lieu avec d'autres artistes où j'ai de l'espace. Cela me permet d'être plus dans le gestuel. Sinon, sur les scènes de vie, je veux raconter plus que décrire…

Quel a été le déclencheur de vos premières peintures ?
L'envie vient de loin. Cela restait dans mes carnets où le droit à l'erreur est total. En fait, j'ai pris du temps avant de me décomplexer. En peinture, je pense raconter plus de choses. Après, il m'est arrivé de vouloir reproduire en grand certains de mes croquis, sans succès. C'était trop scolaire… Je n'arrivais pas à retrouver la spontanéité et la sincérité de mon croquis d'origine.

Extrait des carnets de Jean Jullien, 2017
Extrait de *Jean Jullien* (Ed. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Bright Idea, lampe en édition limitée réalisée avec Case Studyo, 2018
Extrait de *Jean Jullien* (Ed. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

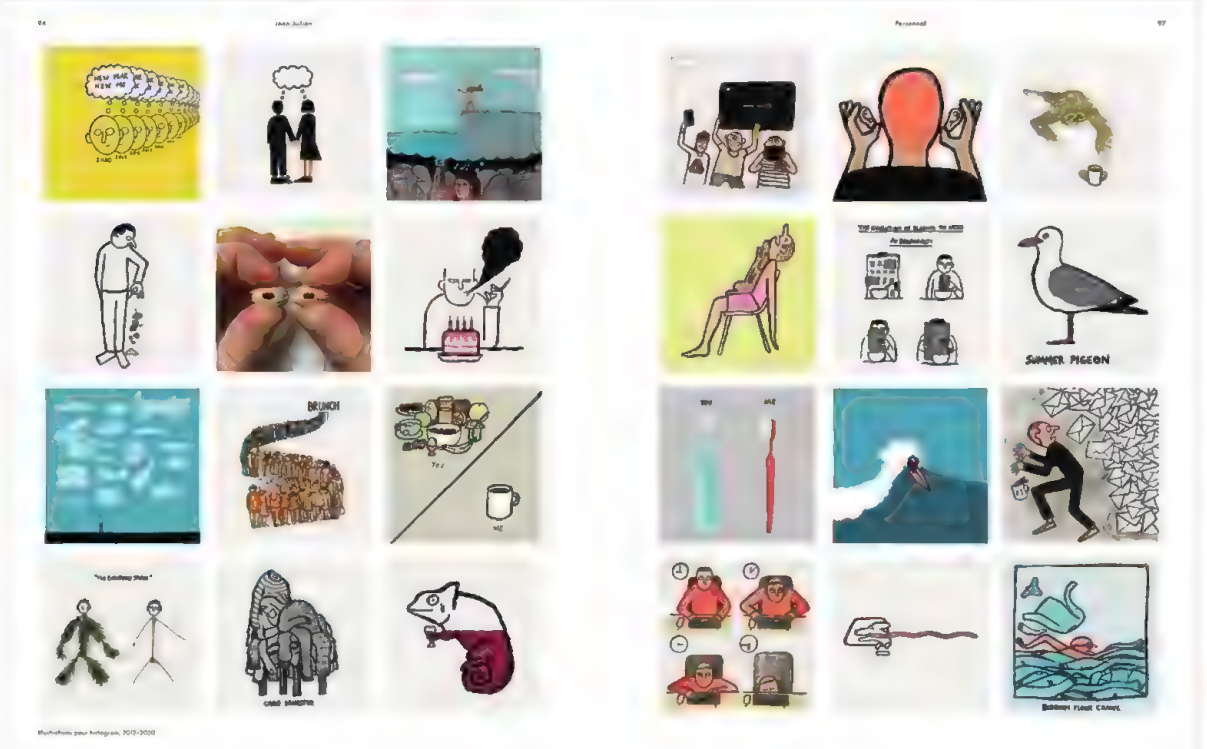


Vous êtes tenté par la bande dessinée ?
Pour les mêmes raisons, je n'y arrive pas. Pourtant Dieu sait combien j'aimerais en faire, car cet art a bercé mon enfance comme mon adolescence et continue de me passionner. Mais écrire un scénario et raconter une histoire au long cours, ce n'est *a priori* pas mon fort. Mes copains Yann et Gwendal Le Bec travaillent sur des bandes dessinées et je les envie. Je me console en réalisant une série animée avec des scénaristes. Je donne le meilleur de ce que je peux donner, à savoir du dessin et des idées ! *(Rires.)* Cela dit, je m'étais essayé avec Yann Le Bec à une forme de BD en ligne pour l'exposition *L'Art et la Machine*.

Vous aimez travailler en équipe ?
J'y suis venu avec la commande d'un bar à Nantes, Le Nid, en 2012. Ce projet était trop important pour moi seul. Les personnes avec qui j'ai collaboré (Métalobil pour les sculptures et urbanmakers, les architectes) m'ont montré qu'il était possible de prendre ma matière première pour aller vers quelque chose d'intéressant, où on retrouvait quand même mon trait et mon imaginaire. Cela m'a libéré, et m'a surtout permis de comprendre que je pouvais m'attaquer à plein d'autres domaines, dont la 3D, dont le volume.

Votre progression nous apparaît comme constante…
J'espère évoluer. En regardant un de mes premiers livres parus aux éditions Michel Lagarde, j'ai constaté que beaucoup d'éléments étaient déjà là, ils ont juste muté. Le papier, les couleurs, la ligne noire, etc. Faire de la peinture m'a aussi fait beaucoup évoluer.

Au regard de vos innombrables carnets de croquis, vos commandes, vos projets personnels, nous avons l'impression que vous ne vous arrêtez jamais. Êtes-vous du type asocial ?
C'est ce que disaient mes parents ! *(Rires.)* Je dessinais tout ce qui m'entourait, et ce, sur tous les supports que j'avais sous la main. Mes cadeaux, c'étaient des dessins. Puis mon père m'a offert mon premier carnet. Maintenant que j'ai une famille, des enfants, j'apprends à être plus social. Mais c'est vrai que j'ai encore tendance à me réfugier dans le dessin pour raconter ce qui m'arrive, ce que je vis, ce que je vois ou pour noter mes idées pour des commandes, etc. J'espère pouvoir dessiner jusqu'à ma mort !



Dessins pour Instagram, 2012-2020
Extrait de *Jean Jullien* (Ed. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Suitcase Dog, poster pour la galerie Slika (Lyon), 2019
© Jean Julien / Studio Jean Julien

découpés. Chez Miche Lagarde et L'Attrape-rêve, c'étaient des peintures dessinées. Mais je compte bien le faire un jour...

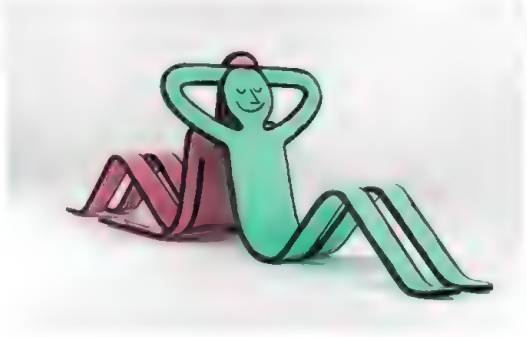
Dans cette monographie, vous proposez des échanges avec des proches ou des collaborateurs. Plus surprenant, la présence de vos parents...
Ils ont joué un rôle important dans ma formation artistique en me faisant découvrir des peintres comme Vuillard, Picasso, Matisse, l'architecture moderne, la sculpture, le design... Ma mère était architecte et *curator* pour plusieurs musées, dont celui des Beaux-Arts de Nantes. Elle se passionne depuis toujours pour le design et la peinture. Mon père est plutôt musique, BD et cinéma. Ses goûts étaient plus « populaires ». C'est lui et mon oncle Patrick, qui travaillait à Graffiti, une librairie spécialisée à Cholet, qui m'ont fait découvrir Bilal, Mœbius, Loisel et toute la clique. *L'Incal*, *Exterminator 17*, *La Croisière des oubliés*, *La Quête de l'oiseau du temps* sont des livres qui m'ont marqué à vie.

Vous faites du modèle vivant ?
J'aimerais bien ! Je dessine mes enfants, ma famille, des concerts auxquels je me rends, etc. J'aime bien tout dessiner. Cela dit, je ne dessine pas la réalité, je dessine « une » réalité.

Comment s'est passée votre première exposition de peintures à Bruxelles en 2018 ?
Elle a surpris beaucoup de monde ! Elle faisait suite à une exposition collective au Mima en 2017, *Art is Comic*, où je proposais des silhouettes découpées dans du métal. Je pense avoir perdu des gens en route. C'est logique au vu du changement radical que je proposais. Les responsables d'Alice Gallery m'avaient donné carte blanche, d'où ces sculptures sans bords noirs, ces peintures de bord de mer... C'est rare d'avoir une telle relation de confiance avec un galeriste.

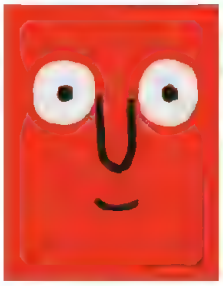
D'autres galeristes à New York (Arsham Fieg), San Francisco (Chandran), Tokyo (Nanzuka), Lyon (SLIKA)... ont emboîté le pas depuis. Comment la connexion s'est-elle faite ?
Très naturellement ! Tous me suivaient sur Instagram. Comme mes carnets regorgeaient d'autres idées de peintures, j'ai répondu favorablement à leur invitation.

Avez-vous déjà exposé vos dessins ?
Pas que je me souvienne. À la Galerie des Arts graphiques (*GAG*), je montrais beaucoup de papiers



Bob the Bookend Napper & ***Bill the Bookend Napper***, serre-livres en édition limitée réalisés avec Case Studyo, 2018
Extrait de *Jean Julien* (Ed. Phaidon). © Jean Julien / Studio Jean Julien

C'est vrai que j'ai encore tendance à me réfugier dans le dessin pour raconter ce qui m'arrive, ce que je vis, ce que je vois (...). **J'espère pouvoir dessiner jusqu'à ma mort !**



JEAN JULLIEN
Éditions PHAIDON
Livre cartonné, 256 pages,
340 illustrations couleurs,
disponible

Quid du manga ?
Les Chevaliers du Zodiaque, *Dragon Ball Z*, *City Hunter*, *Doraemon*, Tezuka... se situent dans ce même panthéon dans mon esprit. Le rose que j'utilise souvent dans mes dessins vient de *Doraemon*.
Je compte bien initier mes enfants au manga, mais ils sont encore trop jeunes. Sinon, n'oublions pas les comics qui me font découvrir *Spiderman*, les *Strange*, etc.

Maman, 2019,
gouache acrylique sur toile, 195 x 130 cm
Extrait de *Jean Jullien* (Éd. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Autre personne importante, votre frère, qui soit dit en passant signe souvent la bande-son de vos animations...
Tout à fait ! Nous avons forcément les mêmes références... Il a commencé par faire de la musique, puis à se former à l'animation sur ordinateur et, depuis peu, il sculpte sur bois. On se pousse l'un l'autre et il nous arrive d'exposer ensemble à Lyon comme à Bruxelles ou Tokyo. Nous travaillons de nouveau dans le même atelier depuis mon retour à Paris.

En parlant de sculptures, vous en produisez de plus en plus...
Dès mes études au Saint Martins College, j'ai travaillé le dessin par le volume. Je découpais mes personnages et les positionnais sur des fonds, ce qui me permettait notamment de jouer avec les ombres et de créer un contraste. Puis j'ai introduit un trait épais au noir autour des personnages et des couleurs vives, ce qui me permettait d'arriver au même résultat.

Vous disiez vouloir de moins en moins répondre à des commandes...
Il est vrai que je me montre de plus en plus sélectif, même si c'est un exercice que je continue d'apprécier. J'adore par exemple réaliser des couvertures pour *Télérama* ou *Philosophie Magazine*, où je dois réagir sur un thème précis. Pour m'éviter de stresser, je leur envoie trois ou quatre idées et si une leur plaît, je la développe. Sinon, je leur conseille de trouver quelqu'un d'autre. Personne ne perd son temps...

Votre dernier travail pour *Télérama* est avec Stromae, au moment de la sortie de son disque...
J'ai adoré travailler avec cet artiste. Comme il n'y avait pas d'enjeux, c'était très libre, très spontané. Et si Stromae m'a laissé dessiner sur lui, l'idée n'a pas été retenue. Ma seule crainte était que ce que je propose ait déjà été fait. Avec les réseaux sociaux, votre réputation peut être vite ternie...

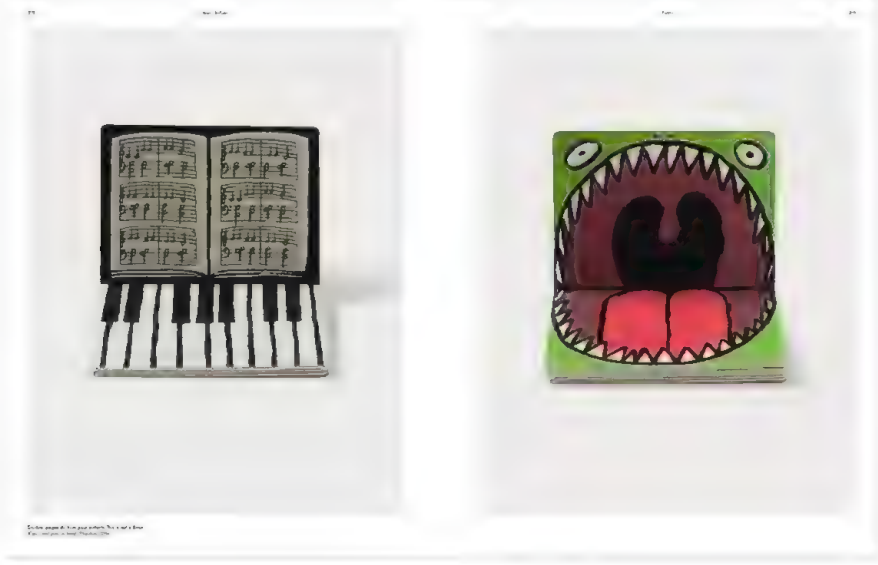
Livre jeunesse *I Want to Be in a Scary Story*, éditions Walker Books, 2017
Extrait de *Jean Jullien* (Ed. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Vous êtes l'auteur de beaucoup de livres jeunesse, notamment en Angleterre…
Les éditeurs jeunesse de Walter Books sont venus me chercher pour illustrer *Alceste-la-chouette, roi du camouflage*. J'ai accepté parce que les textes de Sean Taylor étaient très drôles et très fins. J'en ai réalisé beaucoup d'autres après, et des livres-jeux.

En jeunesse, votre dernier livre est sur un texte de Davide Cali, *Mon petit papa*…
Là encore, j'ai joui d'une totale liberté. Ils ont édité ce que je leur ai fourni sans demander de retouches ou nettoyer mon dessin, ce qui venait d'arriver avec le dernier livre de mon éditeur anglais. Mon dessin est là, le plus sincère possible… et je prends un maximum de plaisir.

Ce plaisir, nous le retrouvons dans vos objets…
Beaucoup de personnes pensent que cela fait suite au Nid ou aux sculptures du jardin des plantes de Nantes ! C'est faux, la couverture du livre de Michel Lagarde en est encore un bon exemple. Je faisais déjà de la 3D au Saint Martins College, pour compenser mes maladresses. Étudiant, je n'étais pas à l'aise avec mon dessin et dessinais encore des super-héros.

Autre corde à votre arc, les affiches !
Là encore, mon travail est de chercher à chaque fois le dessin le plus efficace et le plus lisible possible. Mon dessin simple colle parfaitement à ce type de commande, même si je doute encore de la présence publicitaire dans l'espace public. Cela dit, je suis un grand fan de Savignac, Ungerer, Villemot…



Vues intérieures du livre jeunesse
This Is Not a Book, éditions Phaidon, 2019
Extrait de *Jean Jullien* (Ed. Phaidon) © Jean Jullien / Studio Jean Jullien

Et les vêtements ?
La traduction d'un dessin sur un autre support est toujours intéressante à observer. Que ce soit pour une affiche, une couverture de livre ou une paire de chaussettes, c'est toujours un mariage entre le contenu et le contenant. J'essaie de communiquer des choses positives, de faire sourire les gens, de les faire réfléchir aussi parfois, je l'espère…

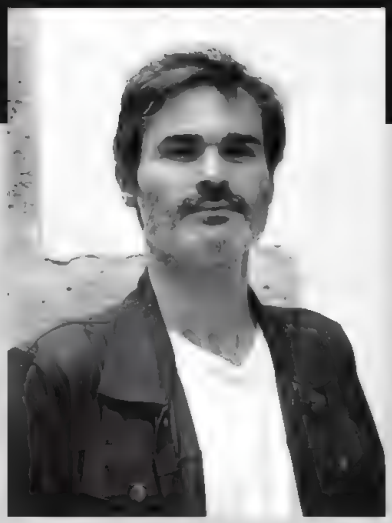
Dans quels domaines aimeriez-vous être plus sollicité ?
L'affiche de film et les pochettes de disques.

À bon entendeur…

Plus rien ne semble arrêter **Mathieu Dufois** et ses univers oniriques qui flirtent souvent avec le cinéma. Découvert à Paréidolie de Marseille, puis au Drawing Lab de Paris, le travail de cet artiste n'a de cesse de me fasciner et j'ai hâte de découvrir sa « prise de pouvoir » de la Drawing House.

Par **Frédéric Bosser**

Parade
Dessin à la pierre noire 53 × 108 cm (2021)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C



MATHIEU **DUFOIS**
© Photo Frédéric Bosser

MATHIEU DUFOIS

ARRÊTEZ-MOI SI VOUS LE POUVEZ !

L'Éclipse 12
Dessin à la pierre noire, 58 x 80 cm (2021)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

Mathieu, à quand remonte votre vocation ?
À l'école primaire, quand je dessinais, tout le monde s'approchait de ma table pour me féliciter ! J'avais la facilité de donner corps à mon imaginaire. Puis, au collège et au lycée, je n'ai plus eu aucun plaisir à dessiner, la faute à des cours d'arts plastiques ennuyeux. Pour autant, j'aimais recopier *Les Crados* que collectionnait mon frère, de six ans mon aîné, et dévorais *Fluide glacial* avec des auteurs comme Maëster, Foerster ou Larcenet. Jean-Claude Tergal, de Tronchet, est un personnage auquel je me suis beaucoup identifié, à cette époque. Parallèlement, je continuais à lire les classiques comme *Tintin*, *Lucky Luke*, *Astérix*..

Quid de la peinture ?
Je l'ai découverte à travers les toiles de Salvador Dalí et de Francis Bacon par le biais d'ouvrages que j'empruntais à la bibliothèque. Enfant, je piquais régulièrement un livre de gravure sur les suppliciés, qui appartenait à mon père, et sans son autorisation. Ma famille m'a transmis le goût du cinéma. Nous étions capables de regarder, sur de vieilles cassettes VHS, *Piège de cristal* un jour et un Hitchcock ou un

Bourvil le lendemain. Quand mon frère est parti faire ses études supérieures, il m'envoyait une liste de films que je devais enregistrer sur Canal+ dans la semaine. En m'exécutant, j'ai découvert les longs-métrages de Claire Denis, David Lynch, le cinéma hongkongais et japonais. Et, au même moment, l'émission *Cinéma de quartier* présentée par le scénariste Jean-Pierre Dionnet. Un véritable choc ! J'adorais ses choix et sa manière de présenter toute une panoplie de films de genre. Avec le giallo italien, les films de la Hammer ou la SF de série Z, c'était tout un monde qui s'ouvrait à moi.

L'émission *Cinéma de quartier* présentée par Jean-Pierre Dionnet fut un véritable choc !
J'adorais ses choix et sa manière de présenter toute une panoplie de films de genre.

Nuée 02
Dessin à la pierre noire, 54 x 87 cm (2022)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

Malgré l'abandon du dessin, vous vous rendez aux portes ouvertes de l'École des beaux-arts du Mans !
Mes parents m'y ont emmené. Là encore, ça a été un choc en découvrant les ateliers. Mon dossier a été retenu. Les premières années, j'ai beaucoup expérimenté la peinture et l'installation ; la pratique du dessin n'est venue que plus tard... Parmi les rencontres, mon professeur de perspective, féru de BD, m'a conseillé de lire Charles Burns, Chris Ware, etc. Une autre enseignante proposait des projections de films en anglais, certains de Fellini, Antonioni, Ferrara, les frères Coen, mais aussi des films noirs des années 1940 et 1950. C'est à cette époque que j'ai découvert l'acteur Robert Mitchum dans *Les Nerfs à vif*, puis son chef-d'œuvre, *La Nuit du chasseur*. C'est en pensant à une scène de trente secondes des *Nerfs à vif* – celle où Robert Mitchum rôde autour d'une femme allongée sur un lit – que j'ai commencé à mêler dessin et cinéma. Cette scène fascinante m'a inspiré soixante-treize petits dessins à la mine de plomb. Ce n'était pas du copier-coller, mais un désir de réinterprétation en me focalisant plus sur le cadrage, la texture et les ambiances. C'était l'autopsie d'une séquence et les prémices d'un cinéma d'animation qui allait se déployer davantage dans mon travail...

Vous renouvellerez l'expérience ?
Oui, en imaginant Marilyn Monroe et Rita Hayworth dansant toutes les deux ! J'aime me réapproprier le cinéma tout en évitant l'hommage qui peut vite se révéler futile. C'est pourquoi j'écarte, peu à peu, les icônes du 7e art pour m'intéresser aux figurants, ceux que l'on ne regarde pas. Malgré ma mauvaise mémoire, j'ai une capacité à

Archéocètes 03
Dessin à la pierre noire 71 x 48 cm (2019)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

reconnaître le visage de certains figurants dans différents films ! Je leur donne, en quelque sorte, une seconde vie en les plaçant dans de fausses scènes dont je serais le metteur en scène. Chaque œuvre est comme le dernier photogramme d'un film inexistant.

Comment composez-vous vos images ?
À partir de silhouettes prédécoupées que je rassemble sur Photoshop ! Quand je parviens à une composition qui me plaît, je la mets de côté quelque temps, afin de déterminer si l'impact est encore là ou non quand je la redécouvre. Si oui, je continue son exploration, puis la dessine.

Vous réalisez des crayonnés ?
Très rarement. Ce n'est pas mon truc. Mes crayonnés ne m'émeuvent pas. En revanche, il m'arrive de réaliser des dessins à l'aquarelle pour trouver des ambiances ou savoir comment placer les lumières. Je m'en inspire ensuite pour l'œuvre finale, mais sans jamais les réaliser à l'identique.

L'espace est important chez vous.
Primordial ! Je place toujours mes personnages dans des endroits chargés d'histoires. Souvent, ils apparaissent comme abandonnés dans un décor. J'ai longtemps observé les murs, les traces, les graffitis dans les villes. Mon expérience la plus importante dans ce domaine m'est arrivée avec un mur de la place des Vosges, à Paris.

Expliquez-nous !
Un jour, je suis tombé sur une trace noire, puis une seconde, une troisième... En fait, c'étaient des empreintes de ballon imprégnées à même la surface du mur et qui ont été produites dans les années 1960, selon un ami expert en foot qui a analysé leurs formes. J'ai alors pensé aux empreintes d'Hiroshima après l'explosion de la bombe atomique. À partir de là, je me suis demandé si ces traces noires possédaient également des ondes sonores... J'aime quand une image traverse le temps et qu'il n'en reste qu'un substitut, une cendre. Je vois cela comme un germe, un commencement.

La Harde 03
Dessin à la pierre noire, 108 x 144 cm (2017)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

Al-Fayoum 03
Dessin à la pierre noire, 47 x 77 cm (2019)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

Est-ce le cas pour votre travail sur Lascaux ou vos derniers travaux pour une exposition au CCC OD de Tours ?
Tout à fait ! Pour les grottes de Lascaux, je suis parti de mes propres photos prises autour du site. Je me suis beaucoup intéressé à l'auroch, l'ancêtre du bovin. C'est un animal disparu au XVII[e] siècle, en Pologne. En 1933, des scientifiques proches du régime nazi ont tenté de le recréer à partir d'un ADN fossile retrouvé. Ils ont réussi à le reconstituer, ou du moins une image lui ressemblant. Ces aurochs sont visibles aujourd'hui, en chair et en os, en Dordogne et dans la forêt de Rambouillet. L'image fantôme de cet ancêtre m'a passionné. Pour le CCC OD, je suis parti plusieurs mois en résidence en Égypte. J'ai réalisé plusieurs dessins témoignant de mes errances diurnes et nocturnes dans le désert du Fayoum. La découverte d'un site archéologique, la vallée des Baleines, a permis la réalisation d'une série de dessins à la pierre noire intitulée *Archéocètes*. Il s'agit d'un endroit en plein désert où se trouve un ensemble de baleines fossilisées. Un vestige qui rappelle les mutations d'un site qui fut, il y a 40 millions d'années, la mer de Téthys. Une immersion prodigieuse !

Vous auriez pu vous contenter de rester dans les scènes « customisées » de cinéma qui ont fait votre renommée.
Je trouve intéressant de pouvoir interpeller tout type de public. Mes collectionneurs apprécient des choses diverses dans mon travail. Et puis, j'aime bien varier les expériences… C'est pourquoi, quand on m'a proposé d'aller aux grottes de Lascaux ou de voyager en Égypte pour une résidence, j'ai tout de suite accepté ! Je voyais cela comme la continuité de mon travail. Aujourd'hui, je pense beaucoup au Japon et ses différents théâtres traditionnels, notamment ceux des ombres et marionnettes…

Quel est votre état d'esprit quand vous dessinez ?
Un esprit embrumé. Surtout après être resté enfermé des heures à l'atelier avec de la musique bruitiste comme fond sonore. *(Rires.)* Je supporte mal le silence. En dessinant, mon objectif est de faire ressortir la sensorialité des images, il faut donc que mes sens soient constamment en éveil, d'où le besoin d'être entouré d'éléments physiques.

Quand je parviens à une composition qui me plaît, **je la mets de côté quelque temps,** afin de déterminer si l'impact est encore là ou non quand je la redécouvre.

Comment garder cette tension ?
Il y a plusieurs manières d'évoquer la tension. Cela peut être la condition de travail que je m'impose, comme le choix de travailler de nuit, dans l'urgence et sur de courtes périodes. Une autre tension serait aussi ce qui émane des images lorsque l'on tente de les confronter entre elles. Provoquer d'autres lectures en faisant entrechoquer des temps, des contenus opposés.

Dès le seuil
Dessin à la pierre noire 108 x 148 cm (2019)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

Une image figée doit être terriblement vibrante. C'est alors la preuve qu'elle est vivante donc bonne ! C'est mon critère de sélection.

Comment choisissez-vous vos formats ?
Si je souhaite placer des éléments implicites dans l'image, alors il est préférable de travailler sur un grand format. Mais pour moi l'essentiel, c'est d'avoir toujours mon « image modèle » imprimée en petit format, afin de ne pas dépendre des détails trop visibles et laisser ainsi le dessin exprimer sa propre grammaire.

Comment expliquez-vous votre attrait pour le noir et blanc ?
Pour les textures et les densités que le noir offre ! Le noir m'a toujours attiré, la couleur, moins. Quand je prends conscience des possibilités de nuances que l'on peut réaliser avec cette unique couleur, le fait de penser à la palette d'un coloriste me donne le vertige. *(Rires.)*

Comment avez-vous découvert la pierre noire ?
Par mon professeur de gravure aux Beaux-Arts ! Comme il me savait sensible au noir, mais malheureusement désintéressé par la gravure, il m'a conseillé ce crayon. Une révélation ! Je m'en sers depuis 2004... Ce que j'aime dans cette technique, c'est la profondeur et le velouté du noir qui s'exprime sur la feuille. Rien n'égale cet outil malgré la difficulté à l'employer. Par exemple, elle est très dure à effacer. Vous pouvez gommer une fois, mais à la seconde, vous arrachez le papier.

Sur quoi butez-vous, à chaque fois ?
La première étape de travail, celle de la composition de l'image. C'est là où je passe le plus de temps. Il faut penser à l'impact visuel et à sa durée dans le temps. Une image fonctionne surtout lorsqu'elle laisse paraître un mouvement ou émettre du son. Une image figée doit être terriblement vibrante. C'est alors la preuve qu'elle est vivante donc bonne ! C'est mon critère de sélection.

Et ne reste que le décor
Maquette. Papiers, pierre noire, pastel sec, cartons, tasseaux
50,5 x 60 x 36 cm (2021)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C © Photo Stéphane Dabrowski

Aimez-vous montrer vos dessins lors d'expositions ?
Je montre tout sauf la première image composite. Je n'ai pas envie de dévoiler la source même de mes images. Elle doit rester un mystère. Sinon, c'est comme si on demandait à un réalisateur d'expliquer ses trucages ou à un magicien, le secret de ses tours de magie.

Parlez-nous de ce volume en hommage au décorateur de cinéma Alexandre Trauner, que vous avez exposé à Drawing Lab début 2021.
Je voulais travailler à partir d'un projet de film avorté. J'ai choisi celui de Marcel Carné, *La Fleur de l'âge*, dont le tournage a duré seulement trois jours. J'ai réalisé une maquette en volume influencée d'un dessin préparatoire de Trauner pour le décor de ce film.

Quelle mémoire détient cette maquette ?
Il m'intéressait de montrer cet espace scénique toujours en attente d'action, mais qui regorge d'images fantômes. Ces images invisibles qui flottent et que l'on ressent intensément.

Et au sujet de vos images superposées ?
Lors de la projection d'un film, je prélève avec mon appareil photo les transitions d'un plan à un autre. L'obturateur, moyennement ouvert, enregistre des images qui fusionnent entre elles. Sommes-nous avec le visage, en gros plan, du protagoniste, ou dans ce paysage en vue d'ensemble ? Nous perdons nos repères. Nous sommes dans l'ADN même du cinéma. Dans cette série, les personnages parlent et les mots rebondissent avec l'image. Ces fantômes transmettent un message. Nous sommes dans l'idée de la perte et de l'oubli. Cette superposition me plaît beaucoup, car elle entraîne des accidents inattendus.

De très loin et d'un autre temps
Dessin à la pierre noire, 15,5 x 25 cm (2018)
© Courtesy Mathieu Dufois et Galerie C

À quoi sera consacré votre avenir proche ?
J'ai récemment travaillé sur la scénographie d'un espace d'hôtellerie, la Drawing House, qui vient d'ouvrir ses portes près du quartier Montparnasse. Sa directrice, Carine Tissot, m'a donné carte blanche pour investir les lieux. Mes dessins sont répandus dans les chambres et couloirs, procurant pour le visiteur une totale immersion dans la matière noire de mes dessins. Sinon, je travaille sur un projet de court-métrage – qui j'espère verra le jour – où se mêlent dessin, chorégraphie et musique. En ce moment, j'élabore le scénario et le story-board, dans le but de trouver des financements. Et en fin d'année, je collaborerai avec la galerie Miyu sur un projet d'exposition. Nous présenterons une sélection de mes films d'animation et les éléments graphiques qui ont servi à leur fabrication, comme les décors en maquette, les figurines dessinées, etc. afin de leur donner un autre statut que celui de documents de travail. ■

MATHIEU DUFOIS
SOLO SHOW
Du 15 décembre 2022 au 4 février 2023
GALERIE MIYU
101, rue du Temple – 75003 Paris
www.miyu.fr/galerie/

ARRÊT SUR HISTOIRE

L'IMAGE TROUVE L'HISTOIRE • LE TEXTE LA TRADUIT • LA SUITE NE SERA JAMAIS DESSINÉE

COMMENT DOMPTER UN COQ À MOLETTE DANS UN MONDE QUI N'EXISTE PAS

Dans un troupeau de coqs à molette, les plus fougueux ne sont pas toujours les plus indomptables.
Comment s'y prendre ? C'est le travail des janissaires dont l'adresse dans le maniement des perches transforme celles-ci en gouvernails et ceux-là en piroguiers.
Ce n'est pas tout. Un bon dressage ne peut se passer de la connaissance de l'effet des vagues boréales sur le comportement des coqs. La grande sensibilité thermique des boussoles d'orientation nichées dans les molettes en accuse les sautes d'humeur mais peut aussi en révéler certaines qualités.
En bas, au ras des vagues horizontales, la température descend, les coqs se calment.
En haut, ils se cabrent, et la chaleur des vagues attise leur flair.
Comme des truffiers, ils creusent alors des sillons autour des motifs pariétaux et mettent à nu les gisements de dés que les physiciens n'auront plus qu'à venir extruder délicatement des murs.
S'il n'est plus nécessaire de louer la haute qualité calorique des dés, il convient toutefois de vérifier, lors du dégagement, qu'aucune punaise de lit n'y soit installée.
Une simple formalité, une grande précaution, une possible catastrophe.
Cependant, le dressage serait parfait si l'intrusion subite des soucoupes roulantes, dont les pôles magnétiques inversent ceux des coqs, n'entraînaient chez ceux-ci des comportements agressifs.
Les passagers desdites soucoupes seraient bien inspirés de se méfier des accidents de circonstance et du comportement imprévisible du seul coq à molette sans cavalier.
Les aimables touristes de la soucoupe qui vient vers nous ne seront pas déçus du voyage.
L'agilité des lièvres variables à se glisser entre deux vagues et à en saisir les couleurs reste sans égal.

PIERRE CLÉMENT

Est-ce le souvenir du coq Maurice que les claquements de talon des voisins énervaient au plus haut point, est-ce une lointaine histoire de cavalerie avinée, il n'en reste pas moins que la mutation des éperons en coqs à molette témoigne encore aujourd'hui de la grande vitalité de nos danses villageoises.
Qui sait même que les éperons étaient aussi des instruments de musique appartenant à la classe des sonnailles. Autrefois, en fer, en bronze ou en bois, garnies de grelots ou de clochettes, attachées aux chevilles, aux genoux ou au talon, brandies à bout de bras dans un défilé, les sonnailles se retrouvaient partout, sur tous les continents. Aujourd'hui, grégaires ou non, les sonnailles sont toujours là.
Quant au FARNESIUS VICECANCEL, il n'est rien à en dire, il est un pur hasard.

© 2022 Pierre Clément pour *Les Arts dessinés*

FARNESIVS
VICECANCEL

JACQUES DE **LOUSTAL**
© Photo Frédéric Bosser

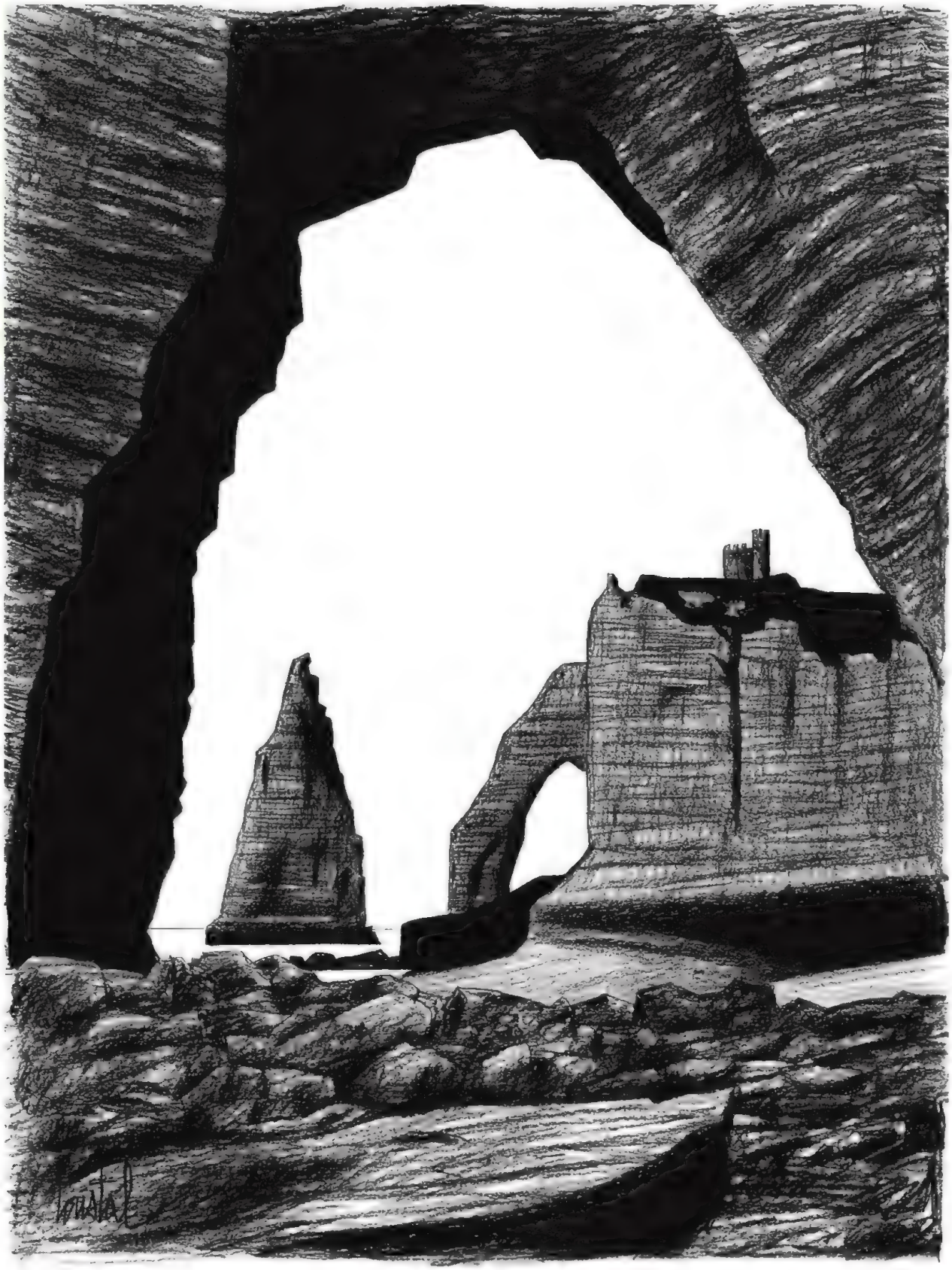
Jacques de Loustal est un des rares auteurs à savoir naviguer entre bande dessinée, illustration et peinture. À l'occasion de l'organisation d'une exposition à la galerie Les Arts dessinés autour de ses fusains, nous vous en proposons une sélection.

Frédéric Bosser

JACQUES DE LOUSTAL

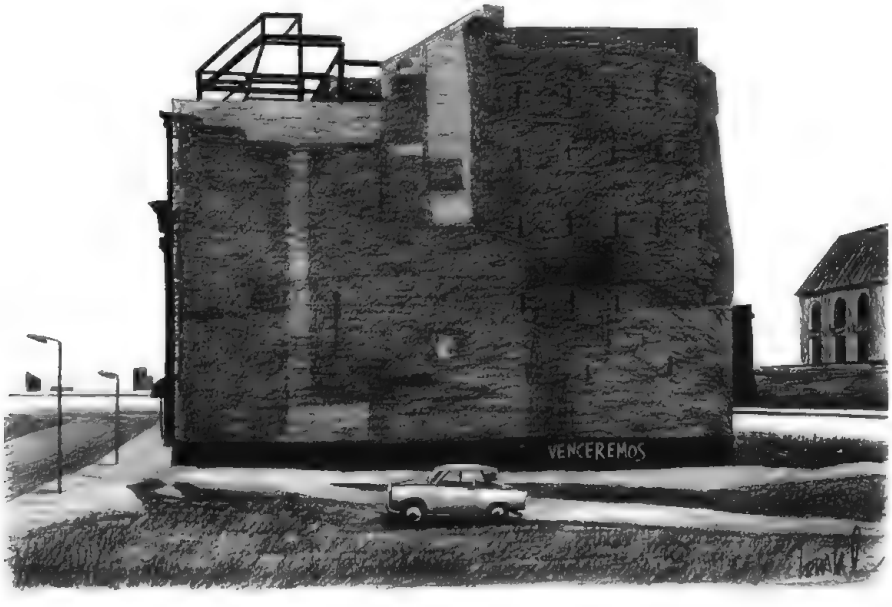
FUSAINS EN NOIR & BLANC

Small Town Factory
Fusain sur papier 50 x 65 cm
© Jacques de Loustal



L'Aiguille creuse
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal

Roadhouse
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal



Studio Hansa By The Wall
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal

Madame
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal

Monsieur
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal

Iquitos
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal

Black Dog
Fusain sur papier 60 x 80 cm
© Jacques de Loustal

JACQUES DE LOUSTAL
du 4 novembre au 3 décembre
GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris
Tel.: +33 (0)1 71 32 51 98 / contact@galerielesartsdessines.com
Ouvert du mardi au samedi de 12 h à 19 h
www.galerielesartsdessines.com

GABRIELLA **GIANDELLI**
© Photo F. Bosser

GABRIELLA GIANDELLI

EN PLEINE **LIBERTÉ**

Après un lycée artistique, **Gabriella Giandelli** s'inscrit dans une école de bande dessinée à Milan avant d'étudier dans une école de cinéma. Travailler en équipe se révélant vite peu compatible avec sa manière de fonctionner, elle décide, après deux courts-métrages, de raconter ses histoires non pas sur pellicule, mais sur des planches de BD. De passage à Paris pour une exposition à la galerie Martel autour de ses dessins sur l'Australie et juste avant une rétrospective au Cartoonmuseum, l'autrice a bien voulu revenir avec nous sur un parcours atypique...

Par **Frédéric Bosser**

Lontano (2019)
© Gabriella Giandelli - Actes Sud

Gabriella, quand paraissent vos premières bandes dessinées ?
En 1984, je publie mes deux premières histoires courtes dans *Alter Alter* sur des scénarios de Lilia Ambrosi, puis, au cours des années suivantes, j'ai continué à écrire mes propres textes et j'ai publié huit ou neuf histoires courtes dans *Frigidaire* et *Dolce Vita*. La bande dessinée moderne était à son apogée en Italie à ce moment-là avec les membres de Valvoline (Mattotti, Igort, Brolli, Carpinteri, Kramsky) et les auteurs de *Frigidaire* (Tamburini, Liberatore, Mattioli, Scozzari, Pazienza). J'étais heureuse d'être publiée parmi eux. J'aimerais bien que ces bandes dessinées soient éditées sous la forme d'un recueil aujourd'hui. Beaucoup sont déjà aux crayons de couleur et pastels. Je travaillais alors aussi beaucoup avec une lame de rasoir pour arriver à un résultat proche de l'expressionnisme. Il m'arrivait aussi d'utiliser des cartes à gratter.

Vous étiez amatrice de BD ?
Pas spécialement ! Mis à part *Mickey* et *Les Quatre Fantastiques*, j'en avais peu lu avant mes dix-sept ans et la découverte des auteurs que je viens de vous citer.

Lilia Ambrosi étant la première femme de Lorenzo Mattotti, vous le rencontrez par son biais ?
Pas du tout ! J'ai fait sa connaissance en apportant des illustrations commandées pour une encyclopédie par une maison d'édition d'Arabie saoudite. Autour d'un café, je lui ai dit vouloir faire de la bande dessinée. Cela l'a amusée et elle m'a invitée chez elle pour rencontrer son fiancé qui n'était autre que Lorenzo Mattotti ! *(Rires.)* C'est donc elle qui m'a permis de faire sa connaissance, lui puis tous les autres membres de Valvoline.

Rapidement, elle va vous écrire des scénarios…
D'entrée, nous décidons de raconter des histoires féminines et de donner la parole à celles et ceux qui ne l'ont pas souvent dans les récits. Notre première histoire, *Lisa*, parle par exemple d'une jeune femme commune et sans espoir, pas très jolie, dans le Paris des années 1930. Nous étions en complète opposition avec la BD des super-héros prédominante en l'Italie à cette époque… Dans les revues que je vous ai citées, il était possible de publier ce type d'histoires. Nous ne nous en sommes pas privées.

Attends-moi à la maison
© Gabriella Giandelli / Sigaretten

Attends-moi à la maison
© Gabriel la Gandelle / Sigaretten

Votre premier album édité en France est *Vies blanches*. Il est en noir en blanc et paraît au Seuil…
Il est réalisé au crayon à papier et non à l'encre de Chine. Je voulais obtenir une ambiance fluide et calme dans l'esprit des écrits de Raymond Carver. Ce livre paraît d'abord en Italie avant que je ne le propose à Jacques Binsztok et Brigitte Morel. Chez eux seront ensuite publiés deux autres BD, *Silent Blanket* et *Sous les feuilles*, mais aussi plusieurs livres que j'illustre (*Tobie et l'ange*, *Le Petit Frère tombé du ciel*, *L'Homme aux loups*, *La Femme qui a tué les poissons*…).

Pour vos BD, vous changez de technique ?
Les planches de *Sous les feuilles* sont à la plume et la couleur est à l'origine numérique. Comme le résultat ne me satisfait pas, j'ai choisi de le faire en bichromie.

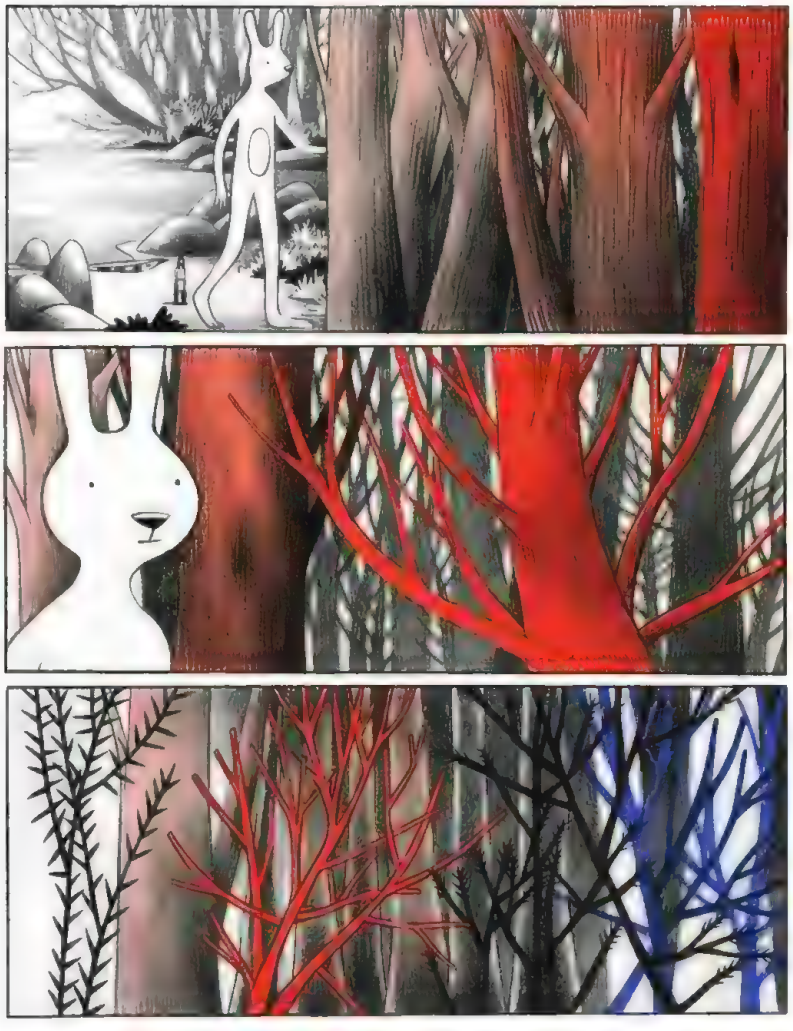
On y retrouve le même personnage énigmatique que dans *Vies blanches*.
C'est un peu moi ! Il m'accompagne pour raconter mon histoire. Je ne suis plus seule… *(Rires.)* L'idée vient des disques de contes sonores que mes parents m'offraient. À chaque fois, cela commençait par un narrateur qui me faisait très peur, car il se proposait de m'entraîner dans des mondes étranges et terrifiants. C'était très freudien…

Après *Silent Blanket* où votre style à venir se précise, il y a *Interieurs*, *Interiorae* en italien, qui paraît sous forme de magnifiques fascicules en France chez Coconino Press-Vertige Graphic puis en livre chez Actes Sud…
Ce titre est un jeu entre ce que vous avez de profond en vous et l'aspect extérieur, qui peut paraître tout beau. *Interiorae* signifie le design intérieur en italien. Je joue sur cette ambivalence…

Vous commencez à vivre de la bande dessinée à ce moment-là ?
Pas du tout ! Les éditeurs ne donnent pas suffisamment d'argent. Je vis déjà grâce à mes illustrations, mes collaborations pour le cinéma, des dessins pour la presse, la mode, la décoration, etc. On vient de me commander un dessin sur un mur pour un film.

Silent Blanket, illustration pour la couverture (2000)
© Gabriel la Gandelle / Seuil

Interiorae (205-2006), planche originale
© Gabriella Giandelli / Actes Sud BD



Vous aimez dessiner les immeubles !
Tout à fait ! J'aime les dessiner dans leur contexte. À chaque fois que je vais à Hambourg, la première chose que je fais, c'est d'aller voir un immeuble à l'architecture expressionniste commandité par un marchand du port d'Hambourg ayant fait fortune dans le salpêtre, le ChileHaus. Une partie de cet immeuble dessiné par l'architecte Fritz Höger entre 1922 et 1924 ressemble à un bateau. J'aimerais beaucoup imaginer une histoire qui s'y passe.

Vos immeubles sont souvent sur de pleines pages...
Dans l'idée de donner des respirations régulières à mes récits.

... et vos arbres n'ont souvent pas de feuilles !
Je les trouve plus beaux, plus mystérieux, sans ! *(Rires.)* Sans feuilles, on dirait des sculptures. Mais rassurez-vous, j'aime bien avoir du vert autour de moi...

Au milieu de ces arbres et de ces immeubles, de drôles de lapins blancs circulent...
Au moment de la réalisation d'*Interiorae*, je me rends dans un petit parc près de chez moi. Là, je vois sur un banc un costume géant de lapin abandonné. De quoi vous laisser imaginer une drôle de soirée. Cela m'a remémoré un vieux film américain, *Harvey*, où James Steward dialogue avec un ami lapin invisible. Peu de temps après, j'ai appris que dans les croyances des natifs nord-canadiens, Nanabozho, le lapin blanc, met en relation les hommes avec les dieux. Enfin, on peut y voir un hommage au film américain *Donnie Darko* et au livre de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*.

Melbourne Street, extrait d'***Australia*** (2021)
© Gabriella Giandelli / Louis Vuitton

***Alice* nous fait penser que vous êtes aussi à l'origine d'une série animée pour les enfants, *Milo*.**
Diffusée en Italie et en France sur Canal+, cette série se compose de cent cinquante épisodes de cinq minutes. J'en étais la directrice artistique. La réalisation et le scénario étaient faits en France, les dessins en Italie, les couleurs à l'île de la Réunion, l'animation en Chine et l'édition au Canada. L'aventure a duré six ans. Longtemps, je suis restée fâchée avec le résultat, loin de ce que je souhaitais au départ. Maintenant, j'arrive à les revoir et à admettre que ce n'est pas mal du tout...

Votre dernière publication, c'est ce *Travel Book* commandé par les éditions Vuitton, qui nous entraîne en Australie...
Comme j'adore voyager, j'ai tout de suite accepté. J'avais le choix entre Hong Kong et l'Australie. N'étant pas fascinée par la Chine, j'ai opté pour l'Australie. J'ai axé mon voyage là-bas sur les paysages et la nature plus que sur les villes. Le temps étant limité, je n'ai pas pu aller voir tous les endroits que je souhaitais. Pourtant, sur place, nous n'avons fait que bouger en jeep, en avion, à pied... Mon mari est revenu le dos en vrac ! *(Rires.)* D'où ces

Attends-moi à la maison
© Gabriella Giandelli / Sigaretten

GABRIELLA GIANDELLI
– KALÉIDOSCOPE

CARTOOMUSEUM DE BÂLE
Jusqu'au 30 octobre
www.cartoonmuseum.ch

Les originaux d'***Australia*** sont exposés jusqu'à fin septembre à la galerie Martel

GALERIE MARTEL
17, rue Martel – 75009 Paris
Tél. : 01 42 46 35 09
Mail : contact@galeriemartel.fr
www.galeriemartel.com

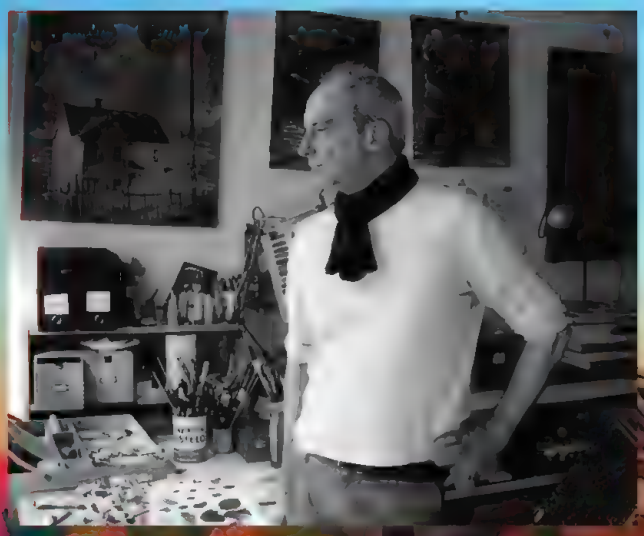
paysages, ces sites archéologiques, ces animaux, cette flore… et deux villes, Sydney et Melbourne. L'exposition à la galerie Martel me laisse à penser que le tout est cohérent, même si certains dessins ne sont pas là, car réservés pour le tirage de luxe de ce carnet. Certains seront montrés au Cartoonmuseum.

Qu'allons-nous voir d'autre à Bâle ?
Mes dessins pour les textiles avec Memphis, la presse, notamment pour *La Repubblica* et *Internazionale*, l'édition jeunesse, la bande dessinée. Un important bestiaire (un livre édité pour l'occasion) réunit tous ces travaux.

Une de vos images les plus connues est celle de la pochette du disque de Dominique A., *Vers les lueurs, comment certains vivent.*
J'ai appris qu'il aimait mon travail via une interview dans *Les Inrockuptibles*. Peu de temps après, il m'a contactée pour me faire cette commande. Nous avons ensuite vécu une très belle journée à La Ferme du Buisson, lui chantant et moi, faisant des dessins en direct.

Ce devait être un océan de couleurs…
Depuis toute petite, j'aime la couleur. Ma première boîte de crayons de couleur était celle de ma sœur. Je ne l'ai jamais quittée. Cette technique me permet un contrôle total… ■

Uluru Sunrise, extrait d'***Australia*** (2021)
© Gabriella Giandelli / Louis Vuitton



Miles et moi, c'est une longue histoire d'amour depuis près de trente ans. Je l'ai connu à son arrivée à Paris et j'ai un souvenir très précis de son atelier situé près de Bastille où j'ai eu la chance de compulser ses magnifiques originaux extraits de *Manhattan Transfer*. Cette longue amitié m'a permis d'être témoin de l'affirmation de son trait et de son envie de toucher à tous les domaines artistiques et, surtout, d'entendre ses progrès en français. C'est donc avec un plaisir non dissimulé que nous nous sommes retrouvés dans sa maison située en Île-de-France qu'il partage avec son épouse Carole, pour discuter dans un français parfait de son métier d'illustrateur, de peintre et d'auteur de BD, concrétisé par la sortie d'un nouvel album, ***Une romance anglaise***, imaginée avec son complice de toujours, Jean-Luc Fromental.

Par **Frédéric Bosser**

MILES

H

Courtesy Philippe Labaune Gallery, New York © Miles Hyman
YMAN
« JE N'AI JAMAIS EMPRUNTÉ LES LIGNES DROITES »

EXPOSITION

MILES HYMAN

du 10 décembre au 7 janvier 2023
GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris
Tel.: +33 (0)1 71 32 51 98
Du mardi au samedi de 12 h à 19 h
www.galerielesartsdessines.com

Miles, comment arrivez-vous au dessin ?
J'ai longtemps cru que vous vous destiniez à une carrière de chanteur en arrivant à Paris !
Ce n'est pas tout à fait cela ! En fait, le dessin et la peinture étaient, adolescent, les activités artistiques qui me tenaient le plus au cœur, bien plus que le chant. C'était tellement intense, tellement prenant, mes parents participant même au mouvement en n'hésitant pas à me fournir le matériel nécessaire, que j'ai fini par me dire qu'il me fallait pratiquer d'autres activités artistiques. J'ai alors choisi le chant, en participant à une chorale dans mon pensionnat du Massachusetts puis à l'université. J'ai ensuite traversé l'Atlantique pour découvrir la France et passer une audition pour le chœur de l'Orchestre de Paris, dirigé à l'époque par Daniel Barenboim.

Agenda du polar
(Eden éditions, 1990). Fusain sur papier
© Miles Hyman

Votre premier voyage en France, c'est pour étudier la peinture à Aix-en-Provence...
Pardon, j'avais oublié cet épisode ! Avec le recul, mon parcours peut sembler un peu confus, mais pendant plusieurs années j'ai pratiqué le dessin et la musique en parallèle. Jusqu'au jour où Etienne Robial m'a proposé d'illustrer *Manhattan Transfer* de Dos Passos. C'était soit cela, soit une tournée en Inde avec l'Orchestre de Paris pour chanter *La Damnation de Faust*. Il fallait trancher !

Choix cornélien...
Vite décidé quand j'ai compris qu'en dessin, j'allais pouvoir exprimer des choses plus personnelles. J'adorais le chant choral, mais il ne proposait pas les possibilités de création personnelle que je recherchais à travers le dessin.

Quelle est votre culture en termes d'images ?
Assez diverse, à vrai dire. En BD, j'étais un grand lecteur du magazine *Mad*. J'empruntais également les *Zap Comics* de mes parents. Ces derniers étaient très BD underground. Pour autant, je n'ai jamais exprimé un dessin alternatif. J'étais plus dans l'approche graphique d'un Edward Gorey pour ses densités, ses volumes, sa lumière, etc. Mon travail a toujours été hybride et je n'ai jamais emprunté les lignes droites.

Céleste, qui jouait à cache-cache au Crystal Palace (*Miles Hyman / ABC*, Futuropolis, Coll. 30/40, 1993)
© Miles Hyman

Et en art ?
Par chance, près de mon lycée se trouvait un important musée d'art, le Clark Art Museum, dans le Massachusetts. Leurs collections comprenaient des chefs-d'œuvre de la peinture du XIXe – des Singer Sargent, Homer, mais aussi des maîtres français tels Monet, Sisley, Renoir –, toiles que la famille Clark avait acquises dans les années 1920, à l'époque où le marché de l'art était tourné vers le cubisme. J'y passais tout mon temps libre ! J'étais particulièrement fasciné par Turner et mon style de l'époque s'en ressentait.

Pourquoi, après Aix-en-Provence, ne montez-vous pas tout de suite à Paris ?
Encore une fois, je ne me sentais pas prêt et j'avais envie de m'essayer à d'autres activités artistiques. Pendant quatre ans, j'ai suivi des études de littérature aux États-Unis. Pour autant, le dessin n'était jamais très loin : sur place, je me rendais souvent dans l'atelier de gravure attenant à l'université. Ces études littéraires m'ont énormément servi pour la suite, ne serait-ce qu'au moment d'illustrer des romans. J'ai appris à déchiffrer des textes sur plusieurs niveaux, ce qui m'a aidé à mettre en images des écrits littéraires dans les années qui ont suivi.

Cela va se voir avec vos illustrations pour Futuropolis.
Absolument. Cette grande collaboration avec Futuropolis et Étienne Robial va vite me permettre de « fusionner » deux de mes passions, dessin et littérature.

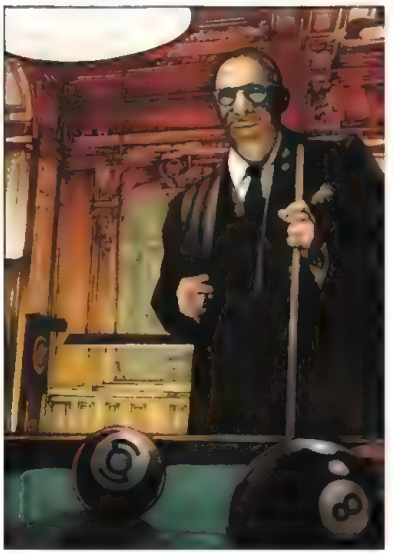
Festivals d'été, *Le Monde des livres*, 2009
Fusain et technique mixte sur papier
© Miles Hyman

Racontez-nous.
Il édite alors de très beaux livres en noir et blanc avec des artistes que j'admire. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai décroché un rendez-vous dans leurs bureaux dans le 15e. J'ai été reçu par Jean-Marc Thévenet. Ce dernier m'a commandé une histoire pour la Collection X qu'il dirigeait. Devant écrire mon premier scénario, je me suis rendu aux puces pour trouver des polars de la collection Série noire chez Gallimard. Je les ai potassés tout l'été, histoire d'apprendre le langage des malfrats des années 1930. Heureusement que se trouvait un lexique à la fin de chacun de ces ouvrages pour m'aider à comprendre l'argot ! *(Rires.)*

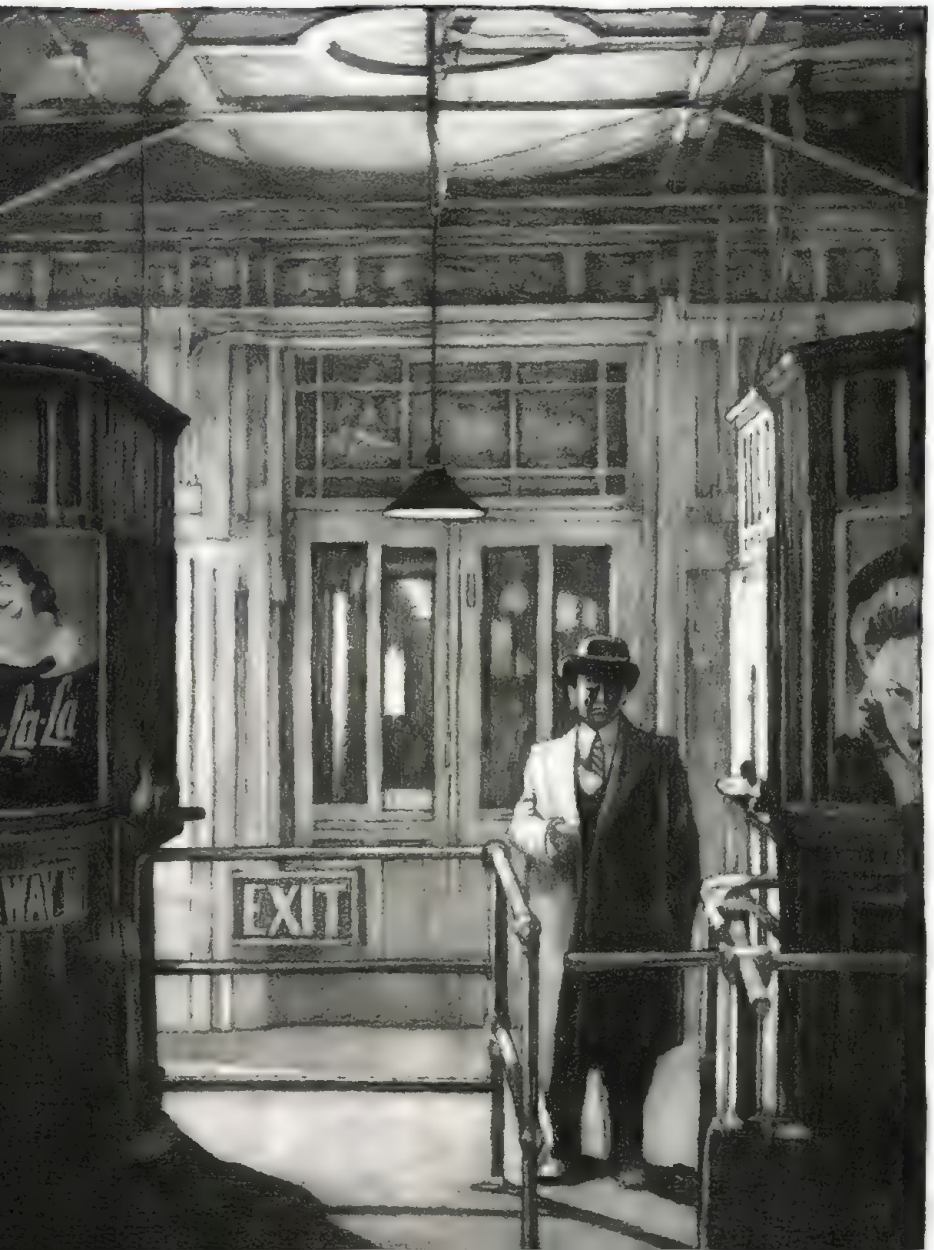
La collaboration avec Futuropolis et Étienne Robial va vite me permettre de « fusionner » **deux de mes passions, dessin et littérature.**

Vous signez ce livre sous le nom de Milo Daax…
En fait, j'ai pris un pseudo parce que j'étais persuadé que tous les autres auteurs l'avaient fait. Je l'ai vite abandonné quand j'ai compris que ce n'était pas le cas !

Extrait de ***Images interdites*** (avec Philippe Paringaux, Casterman, 2010)
Fusain et technique mixte sur papier
© Paringaux & Hyman / Casterman



Cette longue collaboration avec Futuropolis vous permet d'affirmer votre style et de vous faire connaître du public français…
On peut en effet, au fil des albums, voir mon évolution et mes influences. Celle des nabis, de Bonnard, Maurice Denis, Georges Seurat… se voit sur mes premiers pastels du livre avec Philippe Djian, *Lorsque Lou*. Celle des symbolistes – Alfred Kubin, Félicien Rops, Odilon Redon, James Ensor –, sur le *30x40*. Mes affinités littéraires se retrouvent autour de *Manhattan Transfer* et *L'Agent secret*. Tout converge dans cette collaboration. En fait, la seule chose que je n'explore pas à l'époque, c'est la bande dessinée, pour la simple et bonne raison que je cherche encore comment introduire efficacement la couleur dans mes dessins. Cette étape, je ne la franchirai qu'un peu plus tard.

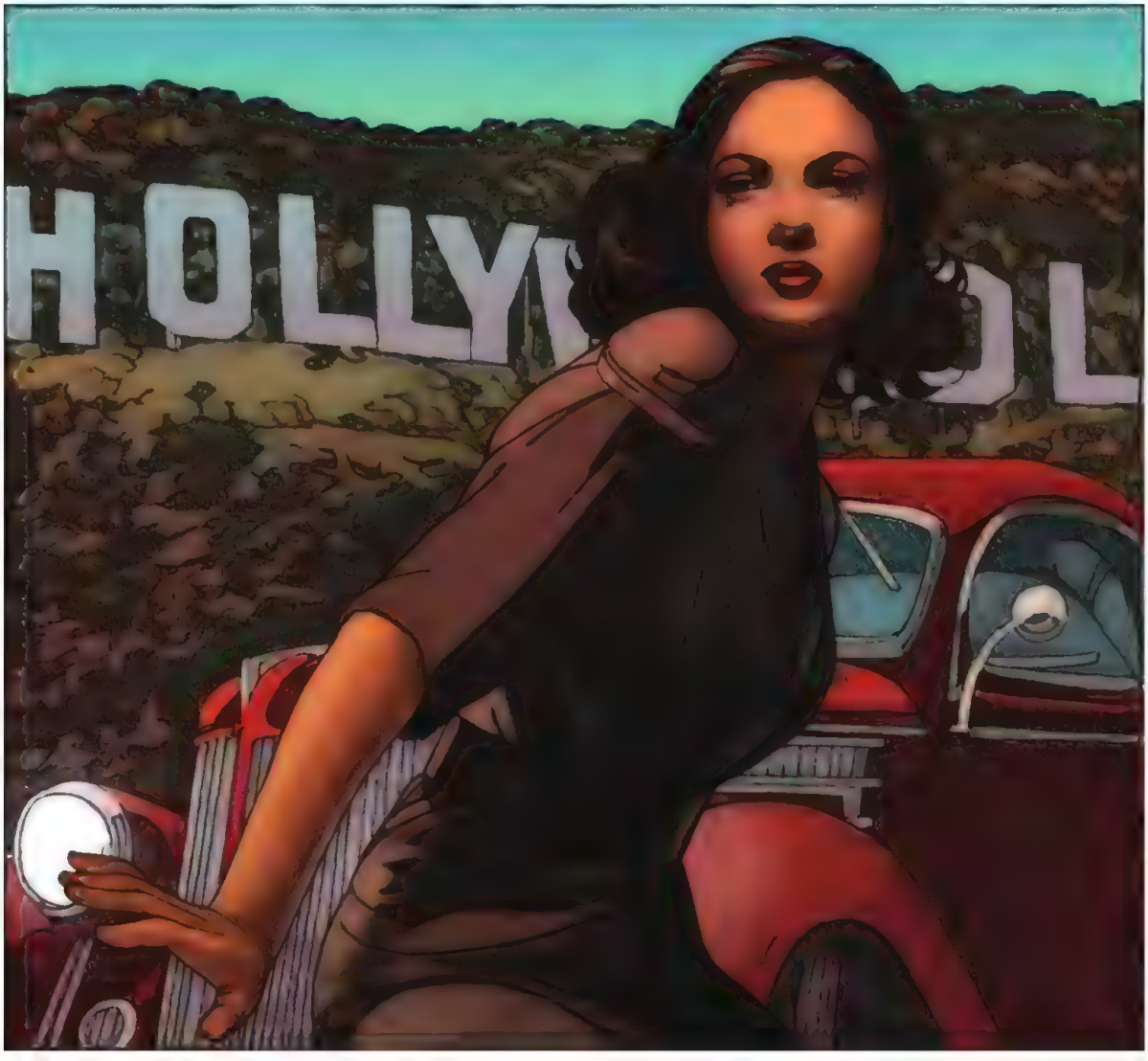


Mon oncle Arthur, amnésique (*Miles Hyman / ABC*, Futuropolis, Coll. 30/40, 1993)
© Miles Hyman

Je pensais que vous vous posiez plutôt la question de la « faiblesse » du mouvement dans vos dessins. Sans vouloir vous offenser, ils sont assez statiques, donc de prime abord pas vraiment adaptés à une narration BD…
Ce n'est pas une qualité que je recherchais non plus à l'époque. J'aimais beaucoup créer des images qui semblaient saisir un instant, « figer l'éternel » en quelque sorte. Je synthétisais une séquence d'événements en une seule image – la démarche inverse de la BD en quelque sorte. La bande dessinée a introduit une autre façon de traiter le temps et l'action. À partir du moment où la BD prend une place importante dans ma création, je découvre un réel plaisir à découper une histoire et être en proximité avec des personnages, ce qui est peut-être moins le cas en illustration.

Votre première bande dessinée est *Nuit de fureur* chez Casterman avec le scénariste Matz d'après l'écrivain américain Jim Thompson… Ce sont eux qui vous contactent ?
J'avais un lien particulier avec cette maison d'édition à l'époque où ils publiaient *(À suivre)*. Jean-Paul Mougin, son rédacteur en chef, me commandait régulièrement des illustrations. Lui parti, le magazine arrêté, le contact se fera par Nadia Gibert *(aujourd'hui chez Rue de Sèvres)* au moment de lancer une collection de polars en collaboration avec les éditions Rivages.

Vous avez hésité ?
Pas du tout, d'autant que je venais d'adopter, pour répondre à des commandes urgentes de la presse quotidienne, *Le Monde* et *Libération*, une technique de fusain en noir et blanc que je mettais en couleurs en numérique. C'était une évolution technique qui me permettait



Mes cadrages sont assez cinématographiques, **le cinéma étant pour moi une importante source d'inspiration.**

d'avancer plus vite sans dénaturer les qualités d'un dessin au fusain qui me tenait tant à cœur. J'étais donc prêt pour faire le grand saut...

C'est un vrai grand saut, car vous ne vous contentez pas d'un album à la pagination classique de 46 planches...
C'est vrai ! *(Rires.)* Mes albums demandent généralement un travail conséquent. Avant de me lancer, je fais toujours beaucoup de recherches. C'est encore plus le cas pour mes bandes dessinées avec Jean-Luc Fromental, qui sont souvent basées sur des événements réels et qui intègrent des personnages historiques. L'esquisse au format approuvé par l'éditeur, je l'agrandis et la reprends sur papier Fabriano à fort grammage pour réaliser la planche définitive au fusain. C'est une technique qui me permet de développer un style personnel qui sort un peu des codes de la BD classique. J'ai aussi profité d'être dans le sillage d'auteurs comme Loustal, Lorenzo Mattotti ou Nicolas de Crécy, qui proposaient une autre manière d'aborder la bande dessinée. Ils ont ouvert des champs nouveaux dans ce médium...

Vos planches sont des grands formats ?
Le rendu du fusain m'y amène. J'ai besoin d'espace pour que le flou du fusain devienne précis une fois réduit.

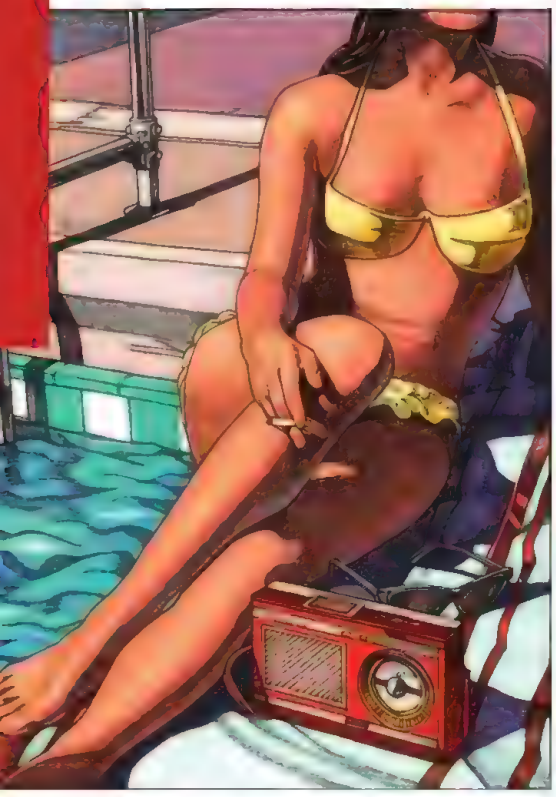
Faites-vous vos cases de BD comme si c'était une suite d'illustrations ?
Surtout pas ! Ce serait un empêchement à une lecture fluide de la narration, je crois. Mais je continue à me servir des outils graphiques que j'adore – la lumière et le cadrage, par exemple. Je travaille beaucoup sur la composition des cases, le regard des personnages, les plongées et les contre-plongées. Mes cadrages sont assez cinématographiques, le cinéma étant pour moi une importante source d'inspiration. Mais je fais attention à rester fidèle à mon écriture graphique – et je ne me vois

Runaway, image de couverture de l'édition américaine du *Dahlia noir* de James Ellroy (Archaia, 2016)
Fusain et technique mixte sur papier, 2016
© Miles Hyman

Une romance anglaise
La première planche de l'album
© Fromental & Hyman / Dupuis

OLD BAILEY, LONDRES.
30 JUILLET 1963.
MR WARD ! MR WARD ! CHRISTINE ET MANDY SONT-ELLES DES PROSTITUÉES ?
ÊTES-VOUS LEUR PROXÉNÈTE ?
OÙ SONT VOS "AMIS CÉLÈBRES" ?
QUI A PAYÉ VOTRE CAUTION ?
ÊTES-VOUS UN AGENT DE L'EST ?
QUEL VERDICT ESPÉREZ-VOUS ?
C'EST LE MOMENT DE VÉRITÉ. APRÈS CES MOIS DE HARCÈLEMENT, DE DÉBALLAGES DE CANIVEAU, DE MENSONGES PLANTÉS COMME DES BANDERILLES, LE MONSTRE QU'ILS ONT CRÉÉ ATTEND L'ESTOCADE. PLUS DE SANCTUAIRE. L'ARÈNE RÉCLAME LA MISE À MORT.

Une romance anglaise
(Dupuis, coll. Aire libre, 2022)
Image de couverture, édition de luxe
Fusain et technique mixte sur papier
© Fromental & Hyman / Dupuis



pas mettre des petits traits comme Hergé pour montrer le mouvement de mes personnages, par exemple. J'ajouterais que sur les conseils de Jean-Luc Fromental, je tâche de ne pas trop charger mes cases pour qu'elles restent lisibles dans une suite d'images.

Comment faites-vous quand vous devez reproduire à l'infini des personnages de papier ?
C'est un beau défi, surtout quand ce sont des personnages historiques comme pour mes albums chez Aire libre. La recherche de documentation est importante, mais pas suffisante. Je vais m'en inspirer et ne jamais chercher à reproduire. La documentation me sert aussi pour les décors, les habits, etc. Dans ce nouvel album, *Une romance anglaise*, j'ai adoré croiser les tenues vestimentaires du Londres du début des années 1960, à ce moment clé où la culture britannique conservatrice d'après-guerre bascule vers le *Swinging London* des années « *sex, drugs and rock'n'roll* ». J'ai opté pour une palette très affirmée pour cet album, avec des couleurs vives qui frôlent presque le Technicolor des films de l'époque.

Question à laquelle vous n'êtes pas obligé de répondre. Comment vous en sortez-vous financièrement, la BD n'étant malheureusement pas au même tarif que l'illustration ?
J'ai la chance d'avoir de bonnes conditions financières pour réaliser mes bandes dessinées, car mes éditeurs reconnaissent le lourd investissement nécessaire pour réaliser ce travail. J'aime diversifier mes activités, alternant entre la bande dessinée, l'illustration et l'exposition d'œuvres originales en galerie. Le fait de varier mes activités m'aide à retrouver l'inspiration. Cela m'aide à aborder de nouveaux projets avec un regard frais. J'ajouterais que la BD, grâce à ses festivals et son environnement, m'apporte un lien social qui est moins présent en illustration où l'activité a tendance à être plus solitaire. C'est très motivant... Finalement, le seul domaine que j'ai mis de côté, c'est l'illustration jeunesse.

Nombre de vos livres, notamment ceux écrits par Jean-Luc Fromental, ont connu un beau succès. Comment l'avez-vous rencontré ?
Par mon agent de l'époque, Valérie Schermann ! Il avait alors en tête une nouvelle intitulée *Carnet noir*. Le livre paraîtra chez Nathan. Si j'aime sa qualité d'écriture et son humanisme, j'apprécie sa culture et sa capacité à écrire des histoires à tiroirs où je me glisse avec plaisir. *Une romance anglaise* est notre cinquième collaboration et j'espère qu'il y en aura d'autres. J'ai également très envie d'aborder un album en solo, mais ce sera pour un peu plus tard.

Farine et châtiment, (collection Le Poulpe, 2002)
Illustration de couverture, pastel sur papier
© Miles Hyman / Eden éditions

Vous travaillez en collaboration intense avec vos scénaristes. C'est important pour vous ?
Le relationnel est en effet un élément essentiel dans ce travail. La complicité et l'échange sont indispensables pour créer un récit graphique de qualité. Ce qui nous lie, les points de repère que nous partageons – que ce soit en littérature, cinéma, bande dessinée, ou tout simplement dans la vie – nourrissent directement ou indirectement le livre que nous créons ensemble.

Vous est-il arrivé de refuser un projet parce que le courant ne passait pas ?
Pas que je me souvienne !
En revanche, j'ai déjà refusé une proposition quand aucune image ne me venait à la lecture d'un livre. Il se peut qu'un livre n'ait pas de point d'entrée, qu'il n'offre pas de place au dessin. Il faut que le texte contienne une part d'ombre ou de mystère pour qu'il me donne l'envie de m'y glisser et de raconter quelque chose d'intéressant. Mais la plupart du temps, ce sont de très beaux projets qui me sont proposés, et si je refuse, c'est uniquement parce que je n'ai tout simplement pas le temps de les réaliser.

Votre plus importante collaboration en illustration, ce sont ces couvertures du Poulpe. Plus de deux cents au compteur...
Le responsable des éditions Eden m'a introduit dans le monde du polar en me faisant rencontrer Marc Villard, Jean-Bernard Pouy, Didier Daeninckx, etc. Plus tard, alors que j'étais retourné aux États-Unis, Philippe Ghielmetti, que j'avais connu aux éditions Futuropolis, m'appelle pour me faire part du lancement de la collection du Poulpe qui devait publier environ huit livres par an. J'ai bien évidemment accepté. Succès aidant, après une année, c'est passé à six ou huit titres par mois par moments ! Et comme je faisais cela à distance, je ne me suis pas rendu compte tout de suite du phénomène...

Votre plus beau tour de force, c'est de n'avoir jamais dessiné son visage...
Et pour cause, le Poulpe était repris par de nombreux écrivains. Il fallait aussi qu'il reste indéfinissable pour que le lecteur puisse se l'approprier plus facilement.

NOUVEAUTÉ

UNE ROMANCE ANGLAISE
PAR **FROMENTAL** & **HYMAN**
Éditions DUPUIS, Coll. AIRE LIBRE
Livre cartonné, 104 pages couleurs,
e 7 octobre

Une romance anglaise
Frontispice pour l'édition de luxe
© Fromental & Hyman / Dupuis

Illustration de couverture
Collection Travel Books, Éd. Louis Vuitton (2018)
Fusain et technique mixte sur papier
© Miles Hyman / Louis Vuitton

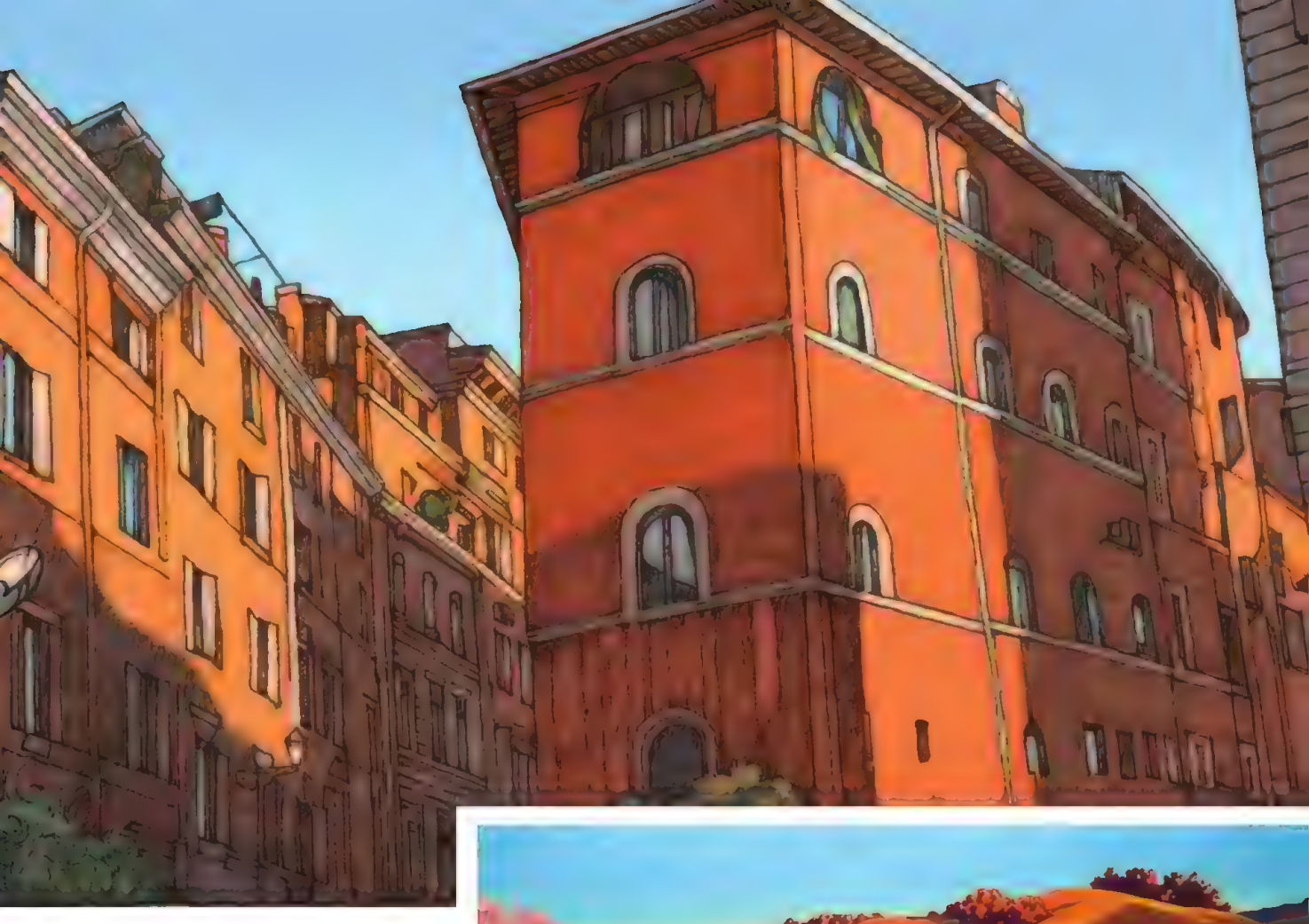
Ça a été facile de tenir la distance ?
À la fin, comme les couvertures devaient être communiquées aux libraires avant que les auteurs aient pu terminer leurs textes, je n'avais plus que des résumés d'histoires et non le livre entier. De ce fait, trouver l'image juste pour la couverture était un peu plus complexe. Sinon, les images me venaient assez facilement à la lecture des romans. Illustrer une collection entière présente des défis particuliers : je faisais attention à tenir compte des couvertures précédentes, de leur visibilité de près comme de loin, composer à chaque fois une image unique et énigmatique afin d'inviter le lecteur à découvrir le livre.

Vous ne teniez pas compte du style ?
Si, si ! C'est même un élément essentiel, le style. Le sujet et les événements majeurs du roman aident à cibler ce qu'il faut montrer sur la couverture, mais c'est le langage et le style de l'auteur qui vous aident à fixer l'ambiance, l'atmosphère du dessin. Très souvent, j'appelle l'auteur pour comprendre ses intentions, encore qu'un écrivain ne pense pas forcément en termes d'images. Leurs problématiques sont plutôt la ligne narrative et les arguments. Sur *Le Dahlia noir*, j'ai mis longtemps avant de trouver le langage qui collerait au mieux au langage presque « pugnace » de James Ellroy. Pour cet album, j'ai mis de côté mes outils habituels, le fusain, pour passer aux crayons gras, dont le trait plus « électrique » semblait mieux capter l'énergie du roman.

Est-ce que signer une aussi longue collaboration rebute des éditeurs qui auraient pu vous confier des couvertures, de crainte qu'on vous assimile trop au Poulpe ?
C'est toujours le risque, mais je n'ai pas cette expérience, heureusement ! Vous avez raison : quand un artiste devient très connu dans un domaine, le risque est de se répéter, d'avoir recours aux solutions graphiques qui ont si bien marché par le passé. On court un réel danger de devenir un « faiseur » de son propre travail… Je suis très attentif à cette question, c'est peut-être une des raisons pour lesquelles j'aime tant alterner les genres et les techniques.

Qu'est-ce qui vous plaisait dans l'utilisation du pastel ?
Le velouté et cette texture si caractéristiques qui donnent des originaux riches et lumineux. Seul souci, c'est très fragile. C'est pour cela que j'ai dû changer de technique. Les originaux me revenaient souvent abîmés, il fallait faire très attention et les conserver avec soin. Cela dit, je pense que le pastel m'a guidé vers la peinture et

Le Dahlia noir
Couverture édition de luxe 2013
© Miles Hyman - Casterman



le travail à l'huile. L'huile me permet d'élargir les formats, travailler sur un autre rythme. J'ai repris cette activité de peintre avec beaucoup de plaisir, et sans aucune prétention. Pour moi, c'est simplement la prolongation logique de toutes ces années de travail en dessin. La reprise de la peinture me permet de revenir à une activité qui me fascinait dès mes premières années de création.

C'est avec la galerie Champaka que vous reprenez la peinture…
Tout à fait ! Huberty & Breyne a ensuite pris le relais. Je mets en scène des images que j'aurais du mal à réaliser pleinement avec d'autres techniques. Initialement, ces compositions me venaient au moment où je dessinais mes bandes dessinées, prolongeant l'univers visuel des livres en question. Mais depuis un certain temps, mes peintures n'ont rien à voir avec les publications en cours. Je m'en détache de plus en plus. Cela dit, l'aspect narratif de mes images – plus implicite qu'explicite – est toujours très important. Je pense notamment à une série de toiles en cours, *Crash* – suite de compositions quasi allégoriques qui s'inspirent de scènes d'accident. C'est un moyen d'explorer, d'une façon métaphorique, ces moments dans la vie où tout bascule. Mon but est de suggérer des scènes où, si une narration semble cachée quelque part dans l'image, son sens reste énigmatique. Il doit rester ouvert à l'interprétation personnelle pour fonctionner pleinement. C'est une approche que j'ai toujours recherchée dans mes images, depuis mes tout débuts – *évoquer*, mais ne jamais *expliquer*.

Crash N°31 ***Ponderosa Basin***
Huile sur toile, 2021. Collection privée
Courtesy Philippe Labaune Gallery, New York © Miles Hyman

Cloud Formations, huile sur toile, 2021. Collection privée
Courtesy Philippe Labaune Gallery New York © Miles Hyman

Extrait d'***Images interdites*** (avec Philippe Paringaux, Casterman, 2010)
Fusain et technique mixte sur papier
© Paringaux & Hyman / Casterman

Je me suis juré de **ne plus jamais rendre un travail dont la qualité ne me convenait pas.**

Quand vous travaillez, vous partez de photos ?
Jamais directement… Je m'inspire toujours de choses observées, de photos trouvées ou de formes précises. De là, je fais des esquisses qui deviennent, elles, la base de l'œuvre que je crée par la suite.

Pour en revenir à vos couvertures, il vous est arrivé d'être déçu par votre proposition finale ?
Bien entendu, ça arrive inévitablement ! Les artistes peuvent être fiers de leurs réussites, mais ils n'oublient jamais leurs échecs ! *(Rires.)* Je préfère me dire que c'est comme ça qu'on évolue. En plus, j'ai tendance à être très exigeant envers mon propre travail. La question est parfois exacerbée par le fait que nos dessins peuvent être destinés à un large public et qu'on n'anticipe pas forcément comment il sera perçu. Pour l'anecdote, je me souviens d'un dessin en particulier, réalisé au tout début de mon parcours d'artiste, et dont je n'étais pas vraiment satisfait. Mais quoi qu'il en soit, je devais absolument le rendre au client dans les délais. À ma grande consternation, je l'ai retrouvé une semaine plus tard, affiché sur tous les abribus de Paris : le client l'avait apprécié et avait décidé de l'afficher partout ! Je me suis juré de ne plus jamais rendre un travail dont la qualité ne me convenait pas. Et j'ai aussi appris que, en illustration, quand un dessin est terminé et livré au client, il mène sa propre vie. Il devient impossible de contrôler son devenir, qu'on en soit content ou pas.

Vous avez plaisir à faire des portraits ?
Grâce à mes commandes en presse, notamment pour *Le Monde*, j'ai de plus en plus de plaisir à en réaliser. J'aime particulièrement les cas où le personnage se trouve dans un décor qui parle de son univers, de sa vie, des thèmes qu'on associe avec sa vie ou son œuvre. Comme si ce qui est représenté autour de lui devait raconter qui il est. Cela nécessite beaucoup de recherches en amont, c'est un travail passionnant.

Et comment intégrez-vous ces recherches dans votre dessin ?
J'essaie de réinventer ces éléments existants, partant souvent de plusieurs sources de documentation afin d'arriver à un regard frais et original sur la personne représentée. Un important travail de composition se fait chaque fois. À mes yeux, il faut toujours chercher à s'éloigner le plus possible de l'iconographie connue de la personne que je représente – elle ne doit être qu'un point de départ.

Votre travail est-il connu aux États-Unis ?
Oui, mais différemment. Aux États-Unis, mon travail est plus connu grâce à des campagnes de publicité auxquelles j'ai participé, et plus récemment grâce à la peinture. Et si je continue à travailler avec mon pays d'origine, et notamment en exposant à la galerie Philippe Labaune à New York, l'essentiel de mes projets éditoriaux sont pour la France, et ce, pour la simple et bonne raison que comme beaucoup de mes confrères, j'y jouis de beaucoup plus de liberté créative quand il s'agit de livres. Et comme j'aime m'exprimer par mon dessin, c'est un luxe dont je compte continuer à jouir pour mes projets à venir !

NINA **LECHARTIER**
© Photo DR

Elle ne nous a pas offert de répit. C'est les yeux encore exorbités par son *Un soir de fête*, sorti en 2021 aux éditions Magnani, que nous avons découvert ce printemps le deuxième album de **Nina Lechartier**. Avec ***L'Invité fantastique***, contrairement à son prédécesseur qui recueillait cinq histoires courtes, Nina Lechartier prend cette fois-ci le temps de déployer ses fulgurances narratives et graphiques sur un récit long. Et le résultat pèse lourd en termes de persistance cognitive : il s'agrippe, se débat et continue à électriser nos synapses de longues semaines après la lecture. Rencontre avec une autrice unique en son genre.

Par **Maxime Gueugneau**

NINA LECHARTIER

L'EXPLOSION BIEN RANGÉE

Il vous est peut-être arrivé, alors que votre samedi après-midi perdait peu à peu de son charme, d'apercevoir du coin de l'œil et au rayon BD un phénomène étrange qui allait lui redonner de l'intérêt. Pas exactement un phénomène, mais plutôt une outrance, une aberration visuelle. Ce n'était pas simplement une question de couleurs vives ou d'expériences graphiques, mais, parmi toutes les couvertures statiques qui trônaient sur l'étal, il en était une qui semblait vivre. Son dessin activait des forces étranges faisant se mouvoir ses éléments, marcher ses personnages et filer ses étoiles. Ce livre, que vous avez vu et que vous êtes sûr d'avoir vu bouger, était l'un de ceux réalisés par Nina Lechartier. Normal, leur autrice est un peu magicienne sur les bords. Qu'il s'agisse d'*Un soir de fête* ou de *L'Invité fantastique*, ses seuls albums à ce jour, tous deux provoquent la même réaction : la fascination.

Un soir de fête, illustration de couverture (2021)
© Nina Lechanter / Magnani

Extrait d'*Un soir de fête*
© Nina Lecharbier / Magnani

SOUDAIN UN CRAQUEMENT SINISTRE ME TIRE DE LA CONTEMPLATION DES ŒUVRES.
JE NE ME RETOURNE MÊME PAS POUR VOIR CE QUE C'EST
JE PRENDS MES JAMBES À MON COU.
DIRECTION, LA SORTIE !

De grands mouvements de pinceau, un goût bien appuyé pour le naïf et des couleurs en pleine baston générale : les principaux éléments sont identifiés. Mais le travail de la jeune autrice va plus loin que ça. Il vole au-dessus de nombreuses contrées, se nourrit des paysages observés et produit à l'aide de ce régime son propre miel. « *Si mon travail ne ressemble à aucun autre, c'est que j'ai emprunté beaucoup de choses à beaucoup de gens, et que j'ai ajouté ensuite ce que j'avais à dire.* » C'est peu dire que son style ne se rencontre pas à tous les coins de rue. Inspirée aussi bien par la littérature et le cinéma de genre, le gore, le visage du *Cri* de Munch et les BD de Lucas Méthé ou Margaux Meissonnier, elle parvient avec ce matériel mixte et pas mal d'huile de coude à monter un véhicule rutilant pour nous emmener loin. Très loin. « *Je n'aime pas trop, à titre personnel, les BD du quotidien, celles où on voit les personnages boire un café et fumer des clopes et être déprimés. Je trouve que ce n'est pas très intéressant. Moi, je suis là pour emmener les gens dans un ailleurs.* » Un ailleurs qui peut être une île peuplée de cannibales sympathiques et de sculpteurs de crottes de nez, des vernissages où l'on discute avec des gens coupés en deux ou encore des balades en barque au cours desquelles les prétendants sont si merveilleux qu'ils savent dire l'alphabet à l'envers. Ce goût de l'étrange étranger, nous l'avons immédiatement en bouche, dès les premières pages de ses albums. Et une fois le passage entrouvert, impossible de le refermer. La lumière est trop forte, le récit trop insolite et le chemin si doux.

Une double page d'*Un soir de fête*
© Nina Lecharbier / Magnani

Techniques mixtes sur carton (2021)
© Nina Lechartier

Pourtant, Nina Lechartier ne voit rien d'extraordinaire dans son travail. « *Oui, je suis libre et je me permets des choses. Après, je ne fais pas n'importe quoi non plus. Ça peut désarçonner parce qu'il y a des couleurs vives. Mais la bande dessinée a une histoire tellement longue d'expérimentations en tout genre que je ne trouve pas du tout ça déconnant, ce que je fais.* » Elle met même un point d'honneur à suivre les règles. Elle n'est pas là pour la provocation gratuite ou l'exubérance facile. Le gaufrier, la lecture de gauche à droite et la chronologie linéaire sont là, tout proprets. Le lecteur mis sur ses gardes par l'esthétique se retrouve contre toute attente dans un couffin moelleux. « *Moi, quand je fais une BD, j'ai envie d'être lue. Je fais des blagues parce que j'ai envie de faire rire les gens. Je fais des aventures parce que j'ai envie que les gens tournent les pages. Je suis vraiment dans l'idée de faire des histoires qui marchent. Je pense beaucoup aux lecteurs quand je travaille. Je pense à la BD que j'aimerais lire. Et je la fais.* »

Certes, Nina, mais il faut admettre que rares sont les bandes dessinées contemporaines qui décrochent l'œil dès le premier regard, qui lui font faire trois tours de terrain et le reposent dans l'orbite, exténué. Le pire, c'est qu'elle se sent encore trop à l'étroit : « L'Invité fantastique *est peut-être plus chiant du coup. Un peu trop figé en tout cas. Dans* Un soir de fête, *je trouve qu'il y a des pages moches, mais ce n'est pas grave parce que c'est en mouvement, c'est plus dynamique. Peut-être que* L'Invité fantastique, *c'est un peu trop bien fait. J'ai peut-être envie de me lâcher plus. C'est ça qui m'anime en ce moment.* » C'est qu'il y a, chez cette ancienne étudiante de la HEAR de Strasbourg, un mouvement de balancier féroce entre le respect des règles et les pulsions créatrices. Et quitte à ménager la chèvre et le chou, autant monter un autre business et tracer sa propre route. Loin de ses rêves d'antan.

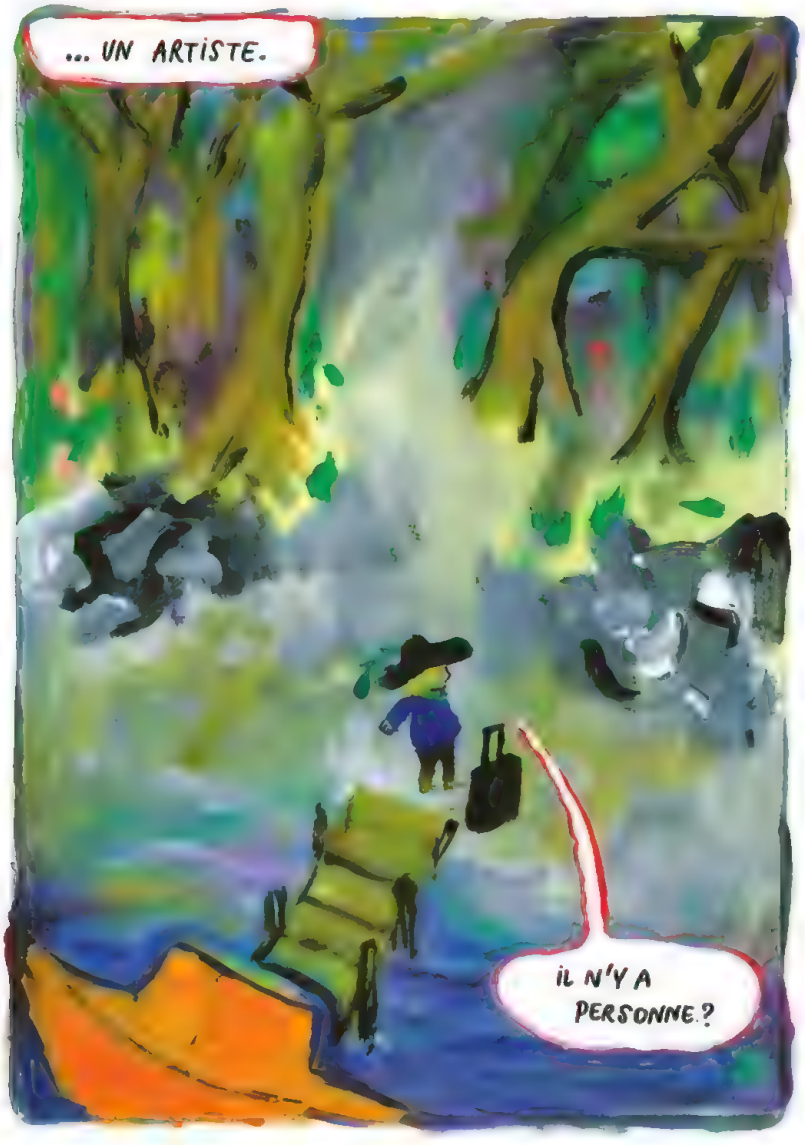
Nina Lechartier a mis le pied dans la bande dessinée en commençant par aduler les titres grand public. « *Mes inspirations de base, c'étaient des trucs très mainstream. Le magazine* Tchô! *par exemple, avec* Titeuf, Lou *et compagnie. J'ai toujours voulu être dans ce genre de BD pas expérimentales du tout.* » Une ambition qu'elle a mise en œuvre précocement puisque, à l'adolescence, elle prend part à la vague dite de la blogosphère (dont ont fait partie, entre autres, Pénélope Bagieu et Bastien Vivès). Pendant plusieurs années, elle dessine et poste au jour le jour des petits *strips* du quotidien. On est à des kilomètres de ce qu'elle propose aujourd'hui, mais ce n'est pas une période qu'elle renie. Elle lui a permis de se forger un premier cercle dans le milieu et lui a ouvert les yeux sur ce monde inconnu. « *Je viens de la campagne, un peu au-dessus de Lyon. Et dans mon coin ce n'était pas quelque chose de très connu, les écoles d'art. Grâce à la communauté des blogs BD sur Internet à l'époque, j'ai rencontré des gens qui étaient déjà en école et qui m'ont dit que ces métiers existaient.* » Elle finit d'ailleurs par candidater à Strasbourg et être reçue. Là, elle découvre en panoramique ce qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. « *Avec les blogs BD, je venais d'un style de dessin un peu standard et les histoires racontées n'étaient pas toujours très intéressantes. Aux Arts déco, j'ai trouvé une autre exigence. J'ai pu découvrir aussi l'histoire de l'illustration, sa richesse, sa diversité. À partir de là, il n'était plus possible de raconter ces mini-bouts de quotidien comme je le faisais avant.* »

Techniques mixtes sur papier (2021)
© Nina Lechartier

Au sein de la formation alsacienne, Nina Lechartier a tâtonné dur pour trouver comment se débrouiller avec cet axe œil-main-feuille.

« *Il fallait complètement se réinventer en arrivant à Strasbourg. J'étais un peu bloquée. J'étais une ado. Je voulais continuer à faire mes trucs d'Internet. Et puis j'ai commencé à bifurquer.* » Sur cette nouvelle route, elle cherche et trouve le Graal. « *À l'école, j'ai appris à faire de la peinture. Je ne suis pas une très bonne dessinatrice. Si je fais des dessins au stylo sur papier, ce n'est pas très beau. Je dois être meilleure pour la couleur. Je trouve que ça marche bien en tout cas. C'est pour ça que je me suis naturellement tournée vers la gouache.* » Ainsi, la quête a abouti. Ainsi la dessinatrice a-t-elle trouvé son précieux qu'elle ne quitte plus. La peinture est désormais reine en son atelier et Nina Lechartier en use jusqu'à saturation, comblant la moindre parcelle de blanc, utilisant le plus petit espace vierge de son agenda.

Ses livres à peine terminés, c'est encore vers ses pinceaux que se tourne la créatrice pour donner un grand coup de frais à son esprit. « *Ce qui soutient beaucoup mon travail sur la couleur, c'est que je fais des peintures à côté, pas forcément narratives. Ce ne sont pas des illustrations ou des recherches pour mes albums, c'est autre chose. Ce travail de peinture me permet à la fois de sortir la tête de mes livres et en même temps de trouver des idées graphiques. Quand je fais des livres, je ne fais que ça. Je passe des mois à écrire le scénario et dessiner. Donc il faut que le stock d'inspirations graphiques soit plein au moment de commencer ma BD.* » Le résultat de cet acharnement virtuose, ce sont ces tableaux uniques qui forment les cases de ses ouvrages. Des explosions sous cloche, des pouvoirs cosmiques dans un mouchoir de poche, des dizaines de ronds entassés dans un carré : la voilà, sa marque. « *Je n'ai pas envie de faire comme quelqu'un d'autre. Pour une question d'ego tout simplement. Il y a un vrai désir de me démarquer. Ce ne serait pas possible pour moi de dessiner en noir et blanc parce que tout a déjà été fait.* » Et puis, du noir et blanc, avec ce genre d'histoires, ce serait un crime. Les récits de la jeune autrice méritent amplement l'orgie chromatique qui les sert.



Une planche de ***L'Invité fantastique*** (2022)
© Nina Lechartier / Magnan

Si l'œil délivre l'information immédiate du gigantesque feu d'artifice peinturluré, les BD de Nina Lechartier détonnent aussi par leurs récits. Le lecteur qui prendra la précaution de tourner les pages notera que si le point de départ se la joue raisonnable, les pages qui suivent ont vite fait de nous emmener aux quatre coins d'une imagination sans entrave. D'un rien, elle fait un pôle de transport multimodal « *Pour Un soir de fête, ça démarre d'un dessin d'yeux qui regardent sur le côté. En dessous, j'ai écrit : "Je regardais à droite, à gauche, quel embarras, je ne connaissais personne." J'avais juste cette idée de quelqu'un qui arrive dans une soirée et à qui il va arriver des aventures.* » Et quelles aventures, où se croisent des barons dans des campanules et de belliqueux papillons géants. On s'aperçoit vite que la dépauche de coups de pinceau est moins un style qu'une nécessité face à la profusion d'éléments fantasques.

Double page extraite de ***L'Invité fantastique*** (2022)
© Nina Lechartier / Magnani

De même pour *L'Invité fantastique* qui trempe son pinceau dans le quotidien des artistes pour finir par mettre l'art aux oubliettes et le feu aux pages. « *Je pense que la résidence d'artiste est plus un prétexte pour raconter l'histoire de ces personnages. L'artiste n'est pas la personne la plus intéressante. On ne sait même pas ce qu'il fait. C'est les autres qui prennent le dessus.* » Les autres sont affreux et psychotiques, gentils et attachants. Là aussi, le récit s'éclate en mille petits contes comme autant d'hommages aux possibilités du cerveau. « *J'aime beaucoup les récits dans les récits. Ce sont des trucs qui scénaristiquement me parle beaucoup.* » Oui : vous pensez lire une BD, en voilà dix.

La suite semble être à l'avenant. « *J'ai déjà fini mon prochain livre. C'était un peu mon devoir du confinement. Ça se passe lors d'une grande fête, un carnaval nocturne. Il y a plein de personnages qui vont vivre leurs aventures dans leur coin.* » Deux bonnes nouvelles, donc, avant de quitter Nina Lechartier. D'une part, un troisième album va prendre sa place aux côtés des deux autres dans notre bibliothèque. D'autre part, les mots « carnaval » et « fête » font déjà scintiller les yeux quand le pluriel d'« aventures » est une promesse d'abondance bien douce à l'oreille. En attendant ces jours meilleurs, l'impatient pourra se replonger dans ses deux premières BD et prendre l'un ou l'autre des multiples chemins damés par cette artiste à l'ambivalence peu ordinaire. Avec elle, la route est droite et la déviation extraordinaire.

Extrait du story-board pour ***L'Invité fantastique*** (2022)
© Nina Lechartier

L'INVITÉ FANTASTIQUE
PAR **NINA LECHARTIER**
ÉDITIONS MAGNANI
Album relié,
192 pages couleurs, disponible

JAOUEN **SALAÜN**
© Photo DR

Jaouen Salaün se passionne tardivement pour la bande dessinée, après avoir découvert, dans un grenier, un carton rempli d'albums signés Mœbius, Gimenez, Gillon ou encore Liberatore. Au terme d'un cursus à l'école Émile Cohl, à Lyon, il débute dans l'édition jeunesse, avant de se lancer par intermittence dans le 7e art. Une première expérience – *Nova*, avec Julien Blondel – est interrompue brutalement, avant que le jeune dessinateur n'entame une collaboration fructueuse avec Christophe Bec. Ensemble, ils publient le tome 1 de *Carthago Adventures* en 2011, puis le triptyque *Eternum* chez Casterman. En parallèle, à partir de 2009, Jaouen Salaün travaille comme roughman dans la publicité. Il réalise également des illustrations de couverture de romans et de bandes dessinées. Son style très réaliste, hérité des grands noms de *Métal hurlant* qui l'ont inspiré dans sa jeunesse, ne pouvait que le faire revenir aux sources. En septembre 2021, il publie, seul, *Asphalt Blues* aux Humanoïdes associés, et participe à la résurrection de la célèbre revue qui a bousculé le microcosme de la BD dans les années 1970. Entre-temps, il lance également sa première série en solo, ***Elecboy***, chez Dargaud. Un projet qu'il a mis une vingtaine d'années à peaufiner, avant de se sentir prêt à plonger dans ce qui sera, peut-être, son grand œuvre.

Par **Philippe Peter**

JAOUEN SALAÜN

HÉRITIER DE *MÉTAL HURLANT*

ELECBOY T.3 – LA DATA CROIX
PAR **JAOUEN SALÜN**
Éditions DARGAUD
Livre cartonné, 64 pages couleurs, disponible

Jaouen, *Elecboy* est un récit que vous avez mûrement réfléchi, pensé et construit. Quelles raisons expliquent ces années d'hésitation avant de vous lancer ?
Il y a vingt ans, j'ai eu la première impulsion qui a amené la construction de cet univers. Par la suite, j'ai créé des personnages, développé des thématiques qui m'étaient chères, mais je ne trouvais pas d'intrigue. J'ai écrit plusieurs synopsis, avec des angles d'attaque différents, mais rien ne me convenait. Je n'avais pas la bouteille en tant que scénariste. Comme, par ailleurs, je travaillais le dessin avec des scénaristes aguerris, cela m'a permis d'accumuler de l'expérience, et de comprendre les mécanismes qui me permettraient de développer mon histoire. Une fois ces techniques maîtrisées, le plus dur a été pour moi de faire entrer mon histoire dans les quatre tomes que je prévoyais pour ma série.

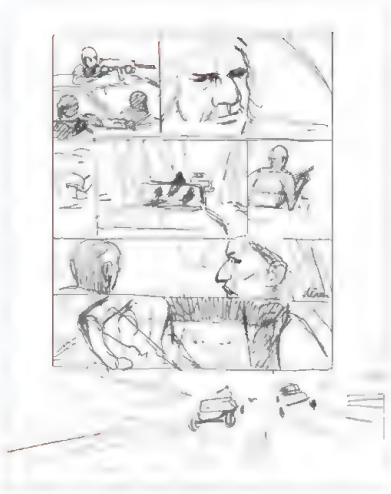
Que vous a apporté l'expérience accumulée aux côtés de Christophe Bec ?
Avec lui, j'ai appris à être efficace. Son côté blockbuster m'intéressait aussi, car je pense qu'*Elecboy* est à la fois un récit d'auteur et de genre. Les deux premiers volumes sont assez intimistes, tandis que les tomes 3 et 4 sont beaucoup plus épiques. Avec *Elecboy*, mon intention et mon ambition étaient

Elecboy T.3 : illustration de couverture (détail)
© Jacques Saloon / Dargaud

d'avoir tous les ingrédients d'une saga de science-fiction, avec des personnages et des enjeux forts, une dimension tragique – quasi shakespearienne – dans les rapports humains, avec cette relation père-fils complexe, l'amour adolescent, la trahison… Des éléments qui, finalement, caractérisent nos vies, et que je transpose dans un monde futuriste et décrépi où subsiste malgré tout ce désir d'aimer. Puis, dans la deuxième partie, je souhaitais prendre le lecteur à contre-pied, en me lançant dans un authentique récit de genre, plus fictionnel, et très axé sur l'action.

Elecboy est-il un récit très personnel ?

Elecboy est le reflet de mon moi adolescent, mais que je regarde comme adulte. À vingt ans, j'ai eu le fantasme de faire cette bande dessinée, de raconter cette quête existentielle. Mais je ne l'aurais clairement pas construite ainsi, notamment car je n'avais pas encore tué le père ni entrevu la solitude de l'existence et l'introspection. *Elecboy* marque la fin d'un cycle, au cours duquel j'ai poussé au maximum mon dessin réaliste, et en utilisant cette technique pour porter un regard d'adulte assez mature sur une adolescence assez marginale faite de fantasmes visuels. Après *Elecboy*, si je refais de la science-fiction, je pense que je me dirigerai vers quelque chose de plus utopiste ; même si je ne crois plus vraiment au transhumanisme ou à la conquête de Mars… La dystopie, nous la vivons désormais au quotidien, ou presque. D'ailleurs, depuis que j'ai réalisé cela, je m'empresse de terminer *Elecboy* pour pouvoir passer à autre chose. Demain, j'aimerais utiliser mon savoir-faire pour être plus idéaliste et donner envie aux gens de vivre.



Elecboy T.3 : story-board, crayonné, encrage, et mise en couleur de la planche 44

© Jaouen Salaün / Dargaud

Vous avez véritablement découvert la bande dessinée sur le tard, vers seize ans. Quelle a été votre principale source d'inspiration auparavant ?

Le cinéma. Mes parents étaient séparés, et mon père louait des films le dimanche. Des Bruce Lee, des Van Damme, des Schwarzy... Un jour, il a débarqué avec *Mad Max 2*. Cela m'a retourné ; au point de marquer ma vie. Mes visions d'aujourd'hui sont directement inspirées de ce film. D'ailleurs, lorsque *Fury Road* est sorti, j'étais à la fois très enthousiaste et totalement écœuré, car j'étais à l'époque en train de peaufiner la dernière mouture d'*Elecboy*. Et il y avait tellement de similitudes avec *Fury Road* que j'ai bien failli tout abandonner ! Et en même temps, je ne pouvais pas en vouloir à George Miller puisque c'est lui qui avait semé la graine... Finalement, j'ai accepté l'idée que l'on puisse me dire que je me suis inspiré de *Mad Max*, même si ma référence pour *Elecboy* est le deuxième film et non le quatrième...

Cette influence du cinéma se ressent dans votre mise en scène...

La bande dessinée et le cinéma ont en commun la science du cadrage. Néanmoins, la mise en scène d'un film et celle d'une bande dessinée sont deux choses très différentes, ne serait-ce que par le fait que chaque planche comporte à elle seule plusieurs cadrages. Une particularité qui n'existe pas au cinéma. Pour moi, c'est un vrai plaisir de donner cette dimension narrative

Elecboy T.3, planche 11 : même un vieux robot est mis à contribution pour l'affrontement à venir
© Jacuen Salaün / Dargaud

IL PASSAIT DES SOIRÉES ICI...
IL AVAIT PEUT-ÊTRE LA SENSATION DE SE FAIRE DOUER UN FRÈRE !
MAIS AU MOINS CELUI-CI, IL NE PARLE PAS ET IL NE PEUT TOUCHER PERSONNE.
C'EST BIZARRE.
NO... SI J'AI COMPRIS MONTER DEDANS, C'EST BIEN POUR "OI" T'Y METTRAIS MÊME PAS UNE CLASSE !
IL N'A PAS LAISSÉ TOUT À FAIT TERMINÉ JE NE SUIS PAS SÛR QU'IL FONCTIONNE

Elecboy est le reflet de mon moi adolescent, mais que je regarde comme adulte.

Elecboy : projet de couverture
© Jacuen Salaün

à la page, avec un travail sur les diagonales, sur l'animation au sein de la page... J'avais fait deux premiers tomes assez calmes ; j'ai balancé tout ce que je sais faire dans le tome 3 – et actuellement dans le tome 4 – pour donner de la vitesse et du mouvement. J'attendais la scène de l'attaque des Puiseurs *(douze planches)* depuis longtemps. Du tome 3, c'est la dernière que j'ai réalisée. Je la redoutais, car je savais qu'une bonne partie de mon histoire reposait sur elle. Il fallait qu'elle ait de la gueule. Je savais que j'avais deux camps, avec je ne sais plus combien de personnages et de bagnoles qui s'affrontent ; le tout avec de la poussière, du feu, une lumière rasante... J'ai volontairement compliqué les choses. Il faut avoir de l'énergie pour ce genre de scène. Il faut être habité, sinon c'est une souffrance.

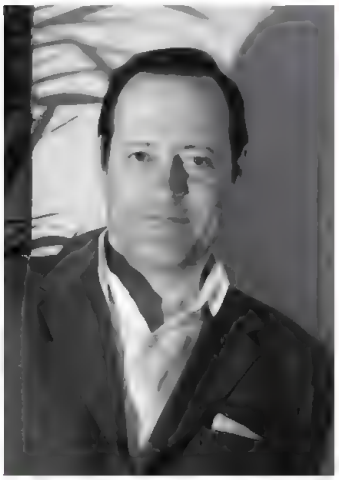
C'est aussi votre dessin réaliste qui doit demander un surcroît de travail...
En réalité, j'avance relativement vite, mais cela demande un investissement total. Avec *Elecboy*, je flirte avec la limite de ce que l'on peut faire sans devenir Alex Ross. J'adore le réalisme, mais je n'aime pas le photoréalisme. Dans toutes mes pages, j'essaie donc d'avoir une certaine science du réalisme, que j'ai acquise en travaillant dans la publicité. J'utilise de la documentation, mais je lisse mon dessin au maximum pour qu'on ne voie pas où se situe la limite entre ce qui est documenté ou non.
Je dirais que j'ai un réalisme texturé. Je pense que c'est ce qui fait la singularité d'*Elecboy*. On sent la matière. Et le postapocalyptique justifie d'avoir des fringues et des bagnoles dégueulasses, d'avoir des objets marqués par le temps et l'usure. Je vais donc travailler l'anatomie et l'attitude de mon personnage, mais le plus important restera toujours la texture qui donnera l'impression finale. Ce travail de texture, de matière et d'éclairage est réalisé au moment du dessin en noir et blanc, à travers les valeurs de gris. Je ne joue pas sur les matières au moment de la mise en couleur. Je transforme les gris en couleur, et elle devient narrative par son influence sur les ambiances.

D'un point de vue plus technique, de quelle manière travaillez-vous ?
Je fais d'abord un story-board sur papier au format A5. Je travaille toujours en double page, pour que mon découpage soit le plus efficace possible. Je scanne ce story-board, qui ne va pas beaucoup bouger par la suite, et je passe au crayonné numérique. J'imprime ce crayonné au format raisin, puis j'encre à la table lumineuse. J'utilise une encre acrylique, y compris pour les valeurs de gris. J'ai pas mal d'outils : pinceaux, stylos, plumes, brosses, aérographes... Enfin, je scanne une dernière fois la planche pour la mise en couleur sur Photoshop. ■

Dom Juan (Molière)
Jean-Claude Gotting © Théâtre des Célestins

JEAN-CLAUDE **GÖTTING**

© Photo DR



Après Martin Lebrun, François Roca, Thomas Ehretsmann ou encore Gérard DuBois, c'est au tour de **Jean-Claude Götting** d'illustrer la brochure d'abonnement du théâtre des Célestins, à Lyon. Retrouvez-en ici une petite sélection, l'intégralité étant exposée à la galerie des Arts dessinés ainsi qu'une dizaine de planches de son nouveau livre, *Version originale sous-titrée français*, chez Virages graphiques.

Par **Frédéric Bosser**

JEAN-CLAUDE GÖTTING

CÉLESTINS, SAISON 2022-2023

La Trilogie de la villégiature (Carlo Goldoni), une des premières affiches de Jean-Claude Götting pour le théâtre des Célestins

© Götting / Théâtre des Célestins

A Bright Room Called Day (Tony Kushner)
Jean-Claude Götting © Théâtre des Célestins

Sarrazine
(Julie Rossello-Rochet)
Jean-Claude Götting © Théâtre des Célestins

Le Feu, la fumée, le soufre
(Christopher Marlowe)
Jean-Claude Götting © Théâtre des Célestins

Black March (Claire Barrabès)
Jean-Claude Götting © Théâtre des Célestins

Tout mon amour (Laurent Mauvignier)
Jean-Claude Götting © Théâtre des Célestins

EXPOSITION

JEAN-CLAUDE GÖTTING

du 6 au 29 octobre

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris
Tel.: +33 (0)1 71 32 51 98 / contact@galerielesartsdessines.com
Ouvert du mardi au samedi de 12 h à 19 h
www.galerielesartsdessines.com

YVAN **POMMAUX**

© Photo Frédéric Bosser

Nous ne nous connaissions ni d'Adam ni d'Ève avant de nous rencontrer en cette journée ensoleillée de juin à son domicile tourangeau. Pour autant, cette entrevue avec **Yvan Pommaux**, initiée par Benoît Marchon, a commencé tambour battant autour d'un bon déjeuner, préparé par l'hôte du jour. J'avoue avoir tout de suite aimé la malice, l'humour et l'esprit de cet auteur culte de la littérature jeunesse, bien connu des lecteurs de BD pour *Angelot du Lac* et *Marion Duval*, et dont l'œuvre pour la jeunesse n'est plus à démontrer avec le très touchant *Avant la télé*, ses personnages animaliers John Chatterton, Corbeille et Corbillo, son travail sur la mythologie… Rencontre avec un monstre sacré du dessin.

Par **Frédéric Bosser**

Avant la télé,
illustration de couverture
© Yvan Pommaux / École des loisirs

YVAN POMMAUX

ÉTERNELLE JEUNESSE

Yvan, votre volonté d'être artiste arrive-t-elle tôt dans votre vie ?
Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours dessiné. En sixième, j'illustrais, dans mon cahier de vocabulaire d'anglais, tous les mots qu'il fallait apprendre. Pour autant, je n'étais pas intégré au système scolaire. Pour être tout à fait honnête, à partir de la seconde, j'ai commencé à sécher les cours, de plus en plus souvent. J'ai donc été viré du lycée puis, *bis repetita*, de deux Écoles des beaux-arts sous le motif d'« absences répétées ».
La seule chose que je ne manquais pas, c'était la fanfare, car les filles y étaient très jolies.

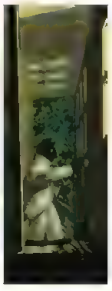
John Chatterton, le chat détective
© Yvan Pommaux / L'école des loisirs

Quel était alors votre panthéon de dessinateurs ?
Je lisais peu de bandes dessinées, mais j'aimais bien *Pépito*, de Luciano Bottaro. Je fais souvent des clins d'œil à cette série dans mes livres, notamment dans *Corbelle et Corbillo*. Il n'y avait pas de livres à la maison, seulement des journaux. Ma mère lisait *Ici Paris* et *France Dimanche* et mon père, *Le Hérisson* et *Paris Flirt*. Dans *Le Hérisson*, je me souviens encore des dessins de Bosc... Fort heureusement, une collègue de travail de ma mère avait décidé de me cultiver en m'abonnant à la Guilde internationale du livre qui me permettait de recevoir un beau livre illustré chaque mois. J'ai alors reçu *Les Grandes Espérances* de Charles Dickens, un livre qui m'a beaucoup marqué... Ses thématiques se retrouvent souvent dans mes livres, comme dans ma bande dessinée *Angelot du Lac (trois tomes et une intégrale chez Bayard)*. C'est à ce moment-là que je découvre également les écrits de la comtesse de Ségur (*Pauvre Blaise*), Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*), *L'Ile au trésor*, *Les Misérables* (qui commence avec un bagnard en fuite, exactement comme dans *Les Grandes Espérances* !), etc.

En intégrant plus tard les Beaux-Arts, à quoi vous destiniez-vous ?
À être artiste peintre ! Je regardais dès que possible les livres d'art. Un énorme livre sur la mythologie, toujours offert par l'amie de ma mère, *Mythologie générale*, m'a aussi beaucoup poussé vers l'art et l'illustration. J'ajouterais aussi *Contes du temps jadis* et *Culotte verte, le vainqueur de Lumçon*, sans oublier le cinéma où j'allais tous les jeudis avec mes cousins, car ma tante était ouvreuse dans deux cinémas (sur treize) de Vichy.

Que se passe-t-il à la sortie ?
Comme on le disait à l'époque, je monte à Paris dans l'espoir de trouver du travail comme dessinateur. J'ai habité longtemps à Montrouge, chez « Jackson », un photographe qui travaillait pour les éditions Draeger. J'ai fait plein de petits boulots, peu dans le dessin, je dois dire. Une fois, j'ai travaillé quinze jours dans la bien nommée revue pour les soudeurs, *Souder*. Ma première commande en presse sera pour *Le Nouvel Adam*, une publication qui concurrençait à cette époque le magazine *Lui*.

Du joli !
J'avoue ! Puis je réponds à cette annonce publiée par une éditeur américain nommé Grolier pour une encyclopédie qui se voulait concurrente de *l'Encyclopædia Universalis*. Lors de l'entretien d'embauche, le directeur artistique me demande si je connais Saul Steinberg. Par chance, c'était mon graphiste préféré. Il m'a engagé sur-le-champ... *(Rires.)* Pour eux, j'ai dû tout dessiner. Une belle école ! Puis ce même DA, Max Weber, s'est fait virer, mais juste avant, il m'a recommandé auprès du DA de L'école des loisirs, qui m'a embauché (il y avait « une filière », tous les DA étaient alors suisses-allemands). Je découvre alors les travaux de Maurice Sendak, Tomi Ungerer et Arnold Lobel... Je me dis que le livre jeunesse est un domaine où je pourrais m'exprimer librement. Mais je commence par illustrer des cahiers de vacances... et dessiner des « culs de lampes » *(petites figurines décoratives en fin de chapitre)*. Et par écrire une histoire pour *J'aime lire*, *Les Chewing-gums à la fraise*... avec



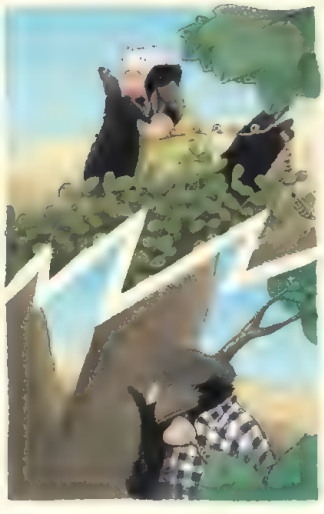
Cases extraites de *John Chatterton*
© Yvan Pommaux / L'école des loisirs

Dessin original pour une planche de ***John Chatterton***
© Yvan Pommaux

la ferme intention de l'illustrer ! Mais le rédacteur en chef de l'époque a préféré la donner à un autre illustrateur, Henri Galeron ! *(Rires.)*

Votre premier livre, *Passe à Beau !*, paraît à La Farandole puis, en 1994, L'école des loisirs publie *Hamster rame* sur un texte de Jacqueline Held.
Exact ! Mais très rapidement, mon éditeur me pousse à écrire mes propres textes, car il pense qu'un livre est meilleur si son auteur réalise textes ET dessins. C'est ce que je fais, et cela lui plaît. Il me prouve sa confiance en publiant deux ou trois livres révélant des qualités, mais aussi pas mal de défauts. Puis arrivent mes vrais débuts, avec mes premiers livres en solo avant de créer les personnages de Corbelle et Corbillo en 1980 et de John Chatterton en 1993.

Les amateurs de BD vous connaissent par *Angelot du Lac* et *Marion Duval*...
La BD permet d'exprimer beaucoup de choses et de véhiculer de belles valeurs pour les préadolescents, comme l'a fait Hergé en son temps avec *Tintin*. Et puis quel plaisir de faire vivre des personnages sur plusieurs histoires et donc plusieurs années ! La BD m'a aussi permis de passer de l'animalier (utilisé pour les livres pour enfants) à l'humain...



Corbelle & Corbillo
© Yvan Pommaux / L'école des loisirs

La BD permet **d'exprimer beaucoup de choses et de véhiculer de belles valeurs** pour les préadolescents, comme l'a fait Hergé en son temps avec *Tintin*.

Comment naît *Marion Duval* ?
Nous venions, Nicole, mon épouse (coloriste de tout ce que je dessine), et moi, d'avoir une deuxième fille prénommée Louise ! Voulant traiter des relations père-fille, j'ai imaginé un duo sans la présence d'une mère. À ce moment-là, je ne m'imaginais pas écrire autant

Marion Duval,
Illustration pour une carte
© Yvan Pommaux / Bayard

d'albums. Je pense que ce personnage naît véritablement graphiquement dans le quatrième tome. Cela me rappelle un souvenir, celui de dessiner sur des calques pour apprendre à bien placer mes personnages dans une case. J'ai appris le métier de bédéiste sur le tas.

Cette histoire paraît dans *Astrapi* au début des années 1980, puis aux éditions Bayard...
J'entendais des réflexions désobligeantes, on me disait : « Bayard, c'est des cathos ! » Désolé, mais à ce moment-là, les « cathos » produisait ce qui se faisait de mieux en presse enfantine. Je ne voyais pas d'autre support où aller. De plus, je n'ai pas eu à me plaindre de leurs services. Ils ont toujours très bien accueilli et défendu mon travail... Ils ont quand même produit vingt-neuf albums de la série *Marion Duval* ! Ce n'est pas rien !

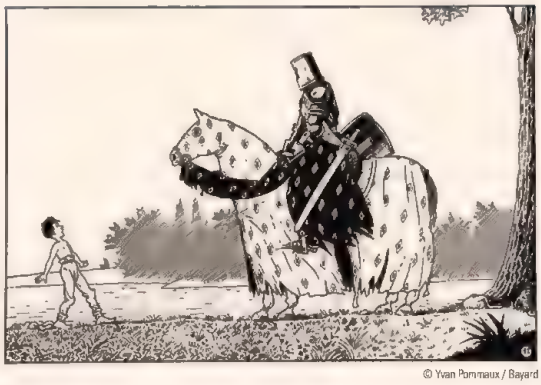
Extrait d'***Angelot du Lac***, version noir et blanc
© Yvan Pommaux / Bayard

Vous arrivez même à les convaincre de publier *Angelot du Lac* en noir et blanc...
Oui, car je trouve que le noir et blanc convient à cette série.

Dès le tome 8 de *Marion Duval*, vous passez le relais à un autre dessinateur, Philippe Masson, tout en gardant la main sur le scénario. Au tome 15 arrive Louis Alloing. Pourquoi ?
Je n'ai jamais poussé très loin mes séries ! On se répète ! Et puis je voulais faire autre chose. Je change dès que je commence à m'ennuyer. Pour faire simple, Philippe Masson ayant une autre proposition chez Bayard pour illustrer une série à succès, *La Cabane magique*, il a pris congé de cette série et j'ai suggéré Louis Alloing au journal. Il dessinait alors *Les Aventures des Moineaux*. Mais je crois qu'il s'agissait pour lui d'un travail de commande, alimentaire, dont il s'acquittait honorablement, en professionnel.

ANGELOT DU LAC

Ancien responsable BD chez Bayard Presse, Benoît Marchon a longtemps été le « coach » (comme il l'appelle) d'Yvan Pommaux avant sa retraite, depuis la publication de sa première BD, *Marion Duval*, dans *Astrapi* en 1982. Pour nous, il s'est souvenu de la naissance d'*Angelot du Lac*, qu'il n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre.


© Yvan Pommaux / Bayard

Au sortir de l'exposition *Hergé* au musée de la ville d'Angoulême en janvier 1989, alors que je lui demandais benoîtement s'il avait déjà une idée pour une nouvelle aventure de *Marion Duval*, Yvan m'a répondu qu'il avait besoin de souffler un peu, mais qu'il avait en tête une bande dessinée d'un tout autre style, qu'il ne voyait absolument pas pour *Astrapi*. Sur ce, il m'a raconté quelques bribes de l'histoire qui s'ébauchait dans sa tête : un Moyen Âge un peu mythique, un enfant orphelin adopté par une bande de jeunes vagabonds, la lutte pour la survie, des brigands, des loups, une bataille, une cathédrale en chantier... Et il voyait cela publié en grand format et en noir et blanc !

Pressentant un beau sujet, je lui ai suggéré de concrétiser son idée et de m'envoyer à tout hasard son histoire. Deux mois plus tard, un épais colis arrivait à la rédaction d'*Astrapi* : une BD de soixante-dix planches crayonnées à l'encre noire, accompagnée d'une lettre laconique : « Décidément, ce n'est pas du tout pour *Astrapi* ! »

Ma lecture a été enthousiaste : il y avait un réel souffle épique dans la narration, un art étonnant du découpage et du cadrage, des dialogues très littéraires, une utilisation subtile des silences et du temps, une maîtrise parfaite du dessin et une limpidité qui mettait cette histoire à la portée de tous.

Il fallait absolument publier cette bande dessinée dans *Astrapi*. Mais pour les enfants, elle ne pouvait être qu'en couleurs. La rédaction a été facile à convaincre, Yvan un peu moins !

Finalement, il a accepté de retravailler l'histoire sur cinquante-quatre pages et de faire une mise en couleurs sobre qu'il a choisie avec sa coloriste attitrée, sa femme Nicole. En échange de quoi, *Astrapi* publiait la bande dessinée par épisodes de six pages, au lieu des quatre réservées à la BD à suivre dans le journal.

Quand les premières pages sont arrivées par la poste à la rédaction, dessinées sur des formats raisin (50 x 65 cm), cela a été un nouvel éblouissement.

La mise en couleurs de Nicole Pommaux était tout en finesse, dans une gamme de camaïeu de teintes pâles, pour essayer de conserver la force du dessin. Mais Yvan continuait à rêver à un album en noir et blanc...

La parution en 1990 dans *Astrapi* a été un succès : de nombreux lecteurs ont écrit pour dire leur enthousiasme. L'album en couleurs a paru quelques mois plus tard. Parallèlement, les éditions Bayard ont répondu à la demande d'Yvan Pommaux de publier une version en noir et blanc, grand format, dos toilé, signé, numéroté, tiré à cinq cents exemplaires. Une grande exposition des planches originales et des tableaux peints spécialement pour l'occasion a eu lieu au centre Saint-Martial (rebaptisé plus tard centre André-Franquin) lors du Festival international de la BD à Angoulême en 1996. Tous les visiteurs ont pu apprécier le travail de dessin à sa juste valeur.

Et puis, l'auteur a eu l'idée d'une suite à l'histoire, et d'une suite à la suite. Après le premier tome baptisé *Le Temps des loups* ont paru *Le Secret de la caravane* et *Les Frères vengeurs*. Ce qui ne devait être au départ qu'un *one-shot* est devenu une trilogie !

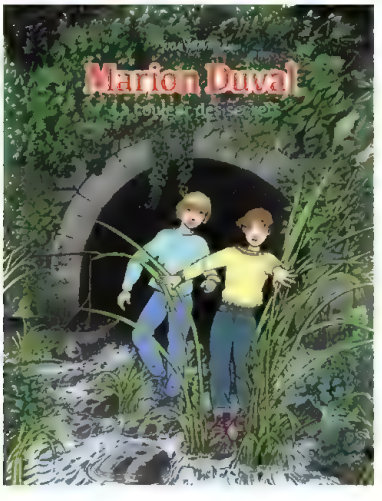
Le ministère de l'Éducation nationale a inscrit la série dans la liste officielle des ouvrages recommandés aux professeurs de français pour l'étudier avec leurs élèves.

Les réimpressions se sont succédé, avec de nouvelles couvertures. Une intégrale est sortie en 2017, mais toujours en couleurs. Et puis, il y a deux ans, les éditions Bayard, sous l'impulsion d'une nouvelle éditrice, ont enfin décidé de réaliser le rêve d'Yvan Pommaux de faire une magnifique intégrale en grand format et en noir et blanc !

Le rêve initial d'Yvan Pommaux se réalise enfin, plus de trente ans après les premiers pas d'*Angelot du Lac* dans *Astrapi*...

Angelot du Lac, intégrale noir et blanc
© Yvan Pommaux / Bayard

Ulysse
illustration de couverture
© Yvan Pommaux, L'école des loisirs



Marion Duval, La Couleur des secrets
© Yvan Pommaux / Bayard

mais sans enthousiasme excessif. Ce que je peux comprendre. Ce n'était pas son univers... Et puis il s'est éloigné peu à peu du graphisme de la série. Dans son tout dernier, on reconnaît à peine Marion. Après une longue absence, j'ai proposé de reprendre mon crayon et de conclure cette série avec un dernier tome intitulé *La Couleur des secrets*. Marion retrouve sa mère, apparue dans le quinzième tome, et la famille se reconstitue. J'introduis également mon petit-fils comme ami de Marion.

Êtes-vous content ou triste d'avoir apposé le mot fin à cette histoire ?
Content, mais pas totalement satisfait de mon scénario. J'aurais peut-être un autre avis à tête reposée... En fait, je ne suis jamais totalement satisfait quand je termine un livre. Et puis, longtemps après, je distingue les bons des moins bons. C'est le temps qui dit la valeur des livres, personne d'autre.

Dans *Angelot du Lac*, nous vous sentons plus libre que dans *Marion Duval*...
C'est vrai ! Mon trait est moins raide. J'ai crayonné complètement le premier album dans deux cahiers à spirales. Seul souci, ma première version faisait 70 planches. J'ai dû supprimer des séquences pour rentrer dans les clous d'une BD traditionnelle... Au moment de l'encrage, j'ai malheureusement perdu de ma spontanéité.

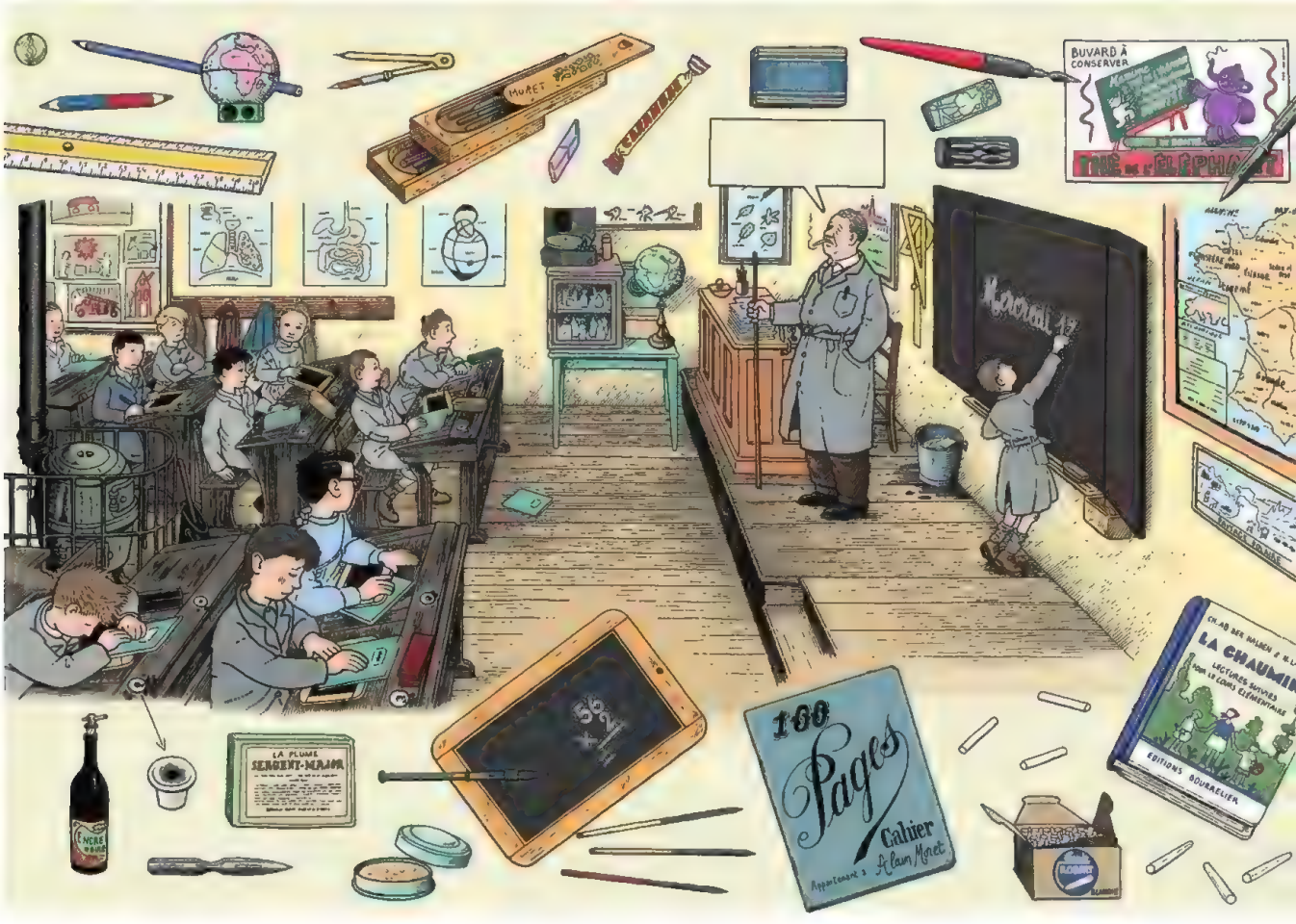
Qu'est-ce qui vous plaît dans la narration BD ?
Raconter des histoires et développer des situations et la psychologie des personnages. J'aime aussi trouver des moyens de lecture inédits et originaux qui font avancer l'histoire, sans pour autant me prendre pour George Herriman, l'auteur de *Krazy Kat*.

Vous trouvez difficile de tenir une série longue ?
En fait, la principale question est de savoir comment et quand arrêter ce métier qu'on aimerait ne jamais quitter. On y arrive en se renouvelant ou en alternant les genres (pour enfants, pour ados, aventures, comédie policière, histoires sentimentales, burlesques, etc.). J'espère ne pas faire l'album de trop !

Pouvez-vous réaliser une BD tout en travaillant sur un livre pour enfants ?
Impossible ! Je ne sais faire qu'une seule chose à la fois.

Quand vous bloquez sur un dessin ou une case, vous faites comment ?
Je m'obstine ! Il m'arrive d'aller faire du vélo ou d'aller marcher pour débloquer la situation.

Avant la télé, la salle de classe
© Yvan Pommaux / L'école des loisirs



Un de vos livres les plus émouvants, c'est *Avant la télé*, qui raconte votre enfance dans l'après-guerre…
C'est une idée d'un éditeur responsable de la section « Documentaire » à L'école des loisirs. Il insistait pour que j'en fasse un pour lui, ce dont je me sentais incapable. Moi, ce que j'aime, c'est la fiction. Il a fini par me convaincre en me proposant de raconter mon enfance, sous la forme d'un documentaire sur les années 1950. Ce que j'ai accepté de faire avec plaisir… C'est incroyable de constater combien les souvenirs me remontaient en tête au moment de sa réalisation. Le travail de mémoire est passionnant à faire. Ma rue, je l'ai dessinée de mémoire. Idem pour l'instituteur : c'est sa tronche ! D'ailleurs, un jour, une de ses filles m'a écrit pour me signaler combien je l'avais réussi. À ma grande surprise, ce livre a rencontré son public. De ma génération comme de celles qui ont suivi. Je sais aussi qu'il est étudié dans les écoles.

Puisque c'est ça, je pars, illustration de couverture
© Yvan Pommaux / L'école des loisirs

Idem pour vos livres sur la mythologie : *Œdipe, Thésée, Persée, Orphée, Troie* et *Ulysse* ?
Tout à fait ! Les ados adorent la mythologie, comme je l'aimais, enfant. Mais les versions pour ados sont généralement édulcorées. Exemple : on y cache pudiquement la relation amoureuse de Pasiphaé et d'un taureau blanc qui donnera naissance au Minotaure. L'histoire perd de son intérêt si on zappe ce penchant coupable de la femme de Minos… Bien sûr, il faut trouver le moyen de le dire sans traumatiser un jeune lecteur. On peut tout dire aux enfants, aux ados, mais pas n'importe comment. Toute la mythologie est un labyrinthe où se perdent et se retrouvent les mêmes personnages. ■

PETER **SÍS**
© Photo DR

C'est un héros resté longtemps dans l'ombre que **Peter Sís** a choisi de mettre en lumière dans son nouveau livre, ***Nicky & Vera***. En 1939, Nicholas Winton sauve six cent soixante-neuf enfants de la déportation en organisant leur départ en train de Prague pour Londres. Vera Gissing, l'autre héroïne de l'album, a fait partie de l'un de ces voyages, mais elle a ignoré pendant des décennies à qui elle devait la vie… Jusqu'à ce que l'épouse de Nicholas Winton trouve dans le grenier en 1988 son carnet répertoriant les enfants et que la BBC l'invite sous de faux prétextes avec des dizaines d'entre eux. Sous les pinceaux de Peter Sís, le parcours de Nicky et Vera est une magnifique leçon de vie et – comme toujours avec celui qui a reçu le prix Andersen à la Foire de Bologne pour l'ensemble de son œuvre en 2012 – un extraordinaire voyage dans le dessin. C'est à distance que nous avons échangé avec ce peintre, illustrateur, auteur et réalisateur de films d'animation, devenu citoyen américain en 1989 et vivant dans la vallée de l'Hudson, près de New York, aux États-Unis.

Par **Isabelle Delorme**

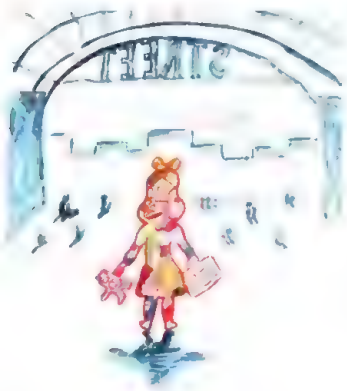
PETER SÍS

REND HOMMAGE À **UN HÉROS TRÈS DISCRET**

Peter Sís connaissait depuis des années l'émouvante émission de la BBC dévoilant celui qu'on appelle parfois le « Schindler britannique », devenue virale sur Internet. Mais c'est à l'occasion d'un voyage à Prague en 2009 avec son fils de quinze ans que l'idée de raconter l'histoire de Nicky et Vera a commencé à germer. « *Nous sommes allés au Musée national, et nous sommes tombés sur une grande fête*, se souvient le dessinateur. *Nous avons découvert que les personnes présentes* fêtaient le centième anniversaire de Nicholas *Winton et qu'elles s'apprêtaient à prendre le train de Prague à Londres pour aller le célébrer avec lui là-bas.* »

Nicky & Vera,
illustration pour la couverture
© Peter Sís / Grasset Jeunesse

Recherche pour la couverture
© Peter Sís



Pour son fils élevé aux États-Unis, les héros étaient des joueurs de football, de grands sportifs, des astronautes ou encore des célébrités. Pas des héros silencieux que nous ne connaissons pas, mais qui ont pu changer nos vies.

Des destins croisés

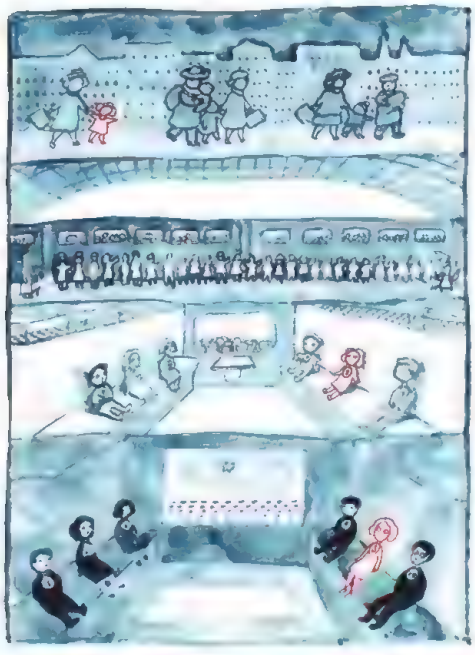
La discrétion de Nicholas Winton a d'abord été déroutante pour Peter Sís. « *J'avais ce projet de livre, mais il était presque impossible de construire une histoire sur un personnage aussi silencieux* », dit-il. Sa femme lui souffle alors l'idée de croiser son histoire avec celle de Vera Gissing, l'une des enfants sauvées par Nicholas Winton, autrice d'un livre racontant son histoire. L'album se construit à deux voix, autour de ces deux personnages qui ont vécu non loin l'un de l'autre en Angleterre, mais n'ont découvert leur lien fort qu'après des décennies.

Dans ce livre, Peter Sís prend soin de respecter la discrétion et la pudeur de Nicholas Winton. « *Je n'ai pas essayé de dire pourquoi il avait cette bonté ni pour quelle raison il n'a pas souhaité être reconnu ou célèbre. C'est au lecteur de le découvrir* », explique-t-il. En se penchant sur le destin de ceux que l'on appelle parfois « les enfants de Winton », il s'est aperçu qu'il en avait croisé plusieurs dans sa jeunesse. Rentrés à Prague après la guerre, ils racontaient qu'ils avaient vécu en Angleterre sans savoir pourquoi. D'autres sont restés là-bas ou sont partis s'installer ailleurs, en ignorant également les dessous de leur départ précipité en train.

Un dessinateur avant tout

L'auteur-illustrateur aime commencer ses projets par une multitude de croquis, ce qui lui pose certains défis. « *Je dessine beaucoup et l'histoire prend une certaine forme difficile à remanier !* » reconnaît-il en soulignant le rôle de sa femme qui l'a aidé à remettre du sens dans son livre.

Beaucoup de détails ont germé lors de ces premiers croquis, notamment ceux représentant les subterfuges utilisés par Nicholas Winton pour mettre son plan en action. « *Il a dû être très inventif, parce qu'il était difficile d'obtenir les papiers rapidement et de trouver des familles prêtes à devenir des sortes de parents adoptifs. Il a publié des annonces dans les journaux anglais, auxquelles des familles parfois modestes ont répondu de manière touchante. Il demandait des photos sur lesquelles les enfants souriaient car il se disait que les gens les prendraient plus facilement* », raconte Peter Sís. Il a d'abord placé le Britannique à l'intérieur d'un anneau ovale, qui devient un rectangle lorsqu'il se lance dans l'opération humanitaire. Cinquante ans plus tard, il est encerclé par « ses enfants ».



Esquisse d'une page à l'aquarelle
© Peter Sís

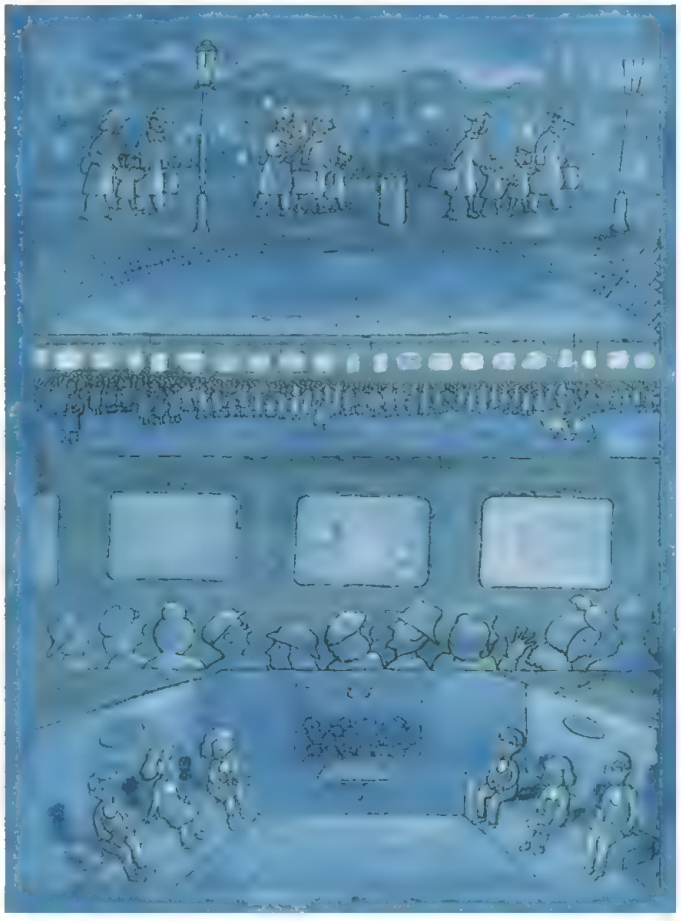


Illustration définitive
© Peter Sís / Grasset Jeunesse

Aquarelle sur papier brun pour une double page de l'album
© Peter Sís / Grasset Jeunesse

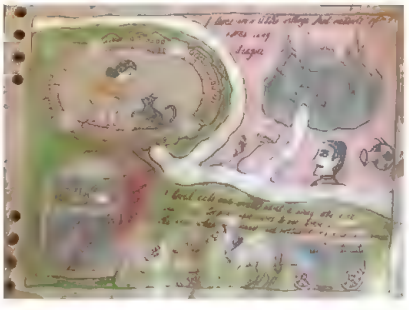
Une palette délicate

Contrairement à d'autres albums – on pense à ses couleurs très vives dans *Le Mur : mon enfance derrière le rideau de fer* pour évoquer sa fascination pour l'Angleterre –, dans *Nicky & Vera*, l'auteur opte pour de fins dégradés de gris et de noir. Pour Vera en revanche, il choisit d'apposer l'aquarelle sur un papier brun, afin d'évoquer au mieux la naïveté d'une petite fille prise dans le cours dramatique de l'histoire. « *Ce n'était pas facile de peindre sur ce papier. Je ne l'avais jamais fait et je ne le referai probablement jamais, mais au final je suis content. Cela m'a permis de montrer qu'elle a un monde complètement différent, celui de l'enfant qui ne comprend pas ce qui lui arrive, pourquoi les gens se détestent et qui est Hitler* », dit-il. La palette aux tons délicats indigo et jaune a été choisie pour sa douceur. « *Je ne voulais pas d'un contraste trop coloré, d'autant que l'armée allemande, la guerre, ce n'était pas optimiste* », explique-t-il.

Des pointillés subversifs

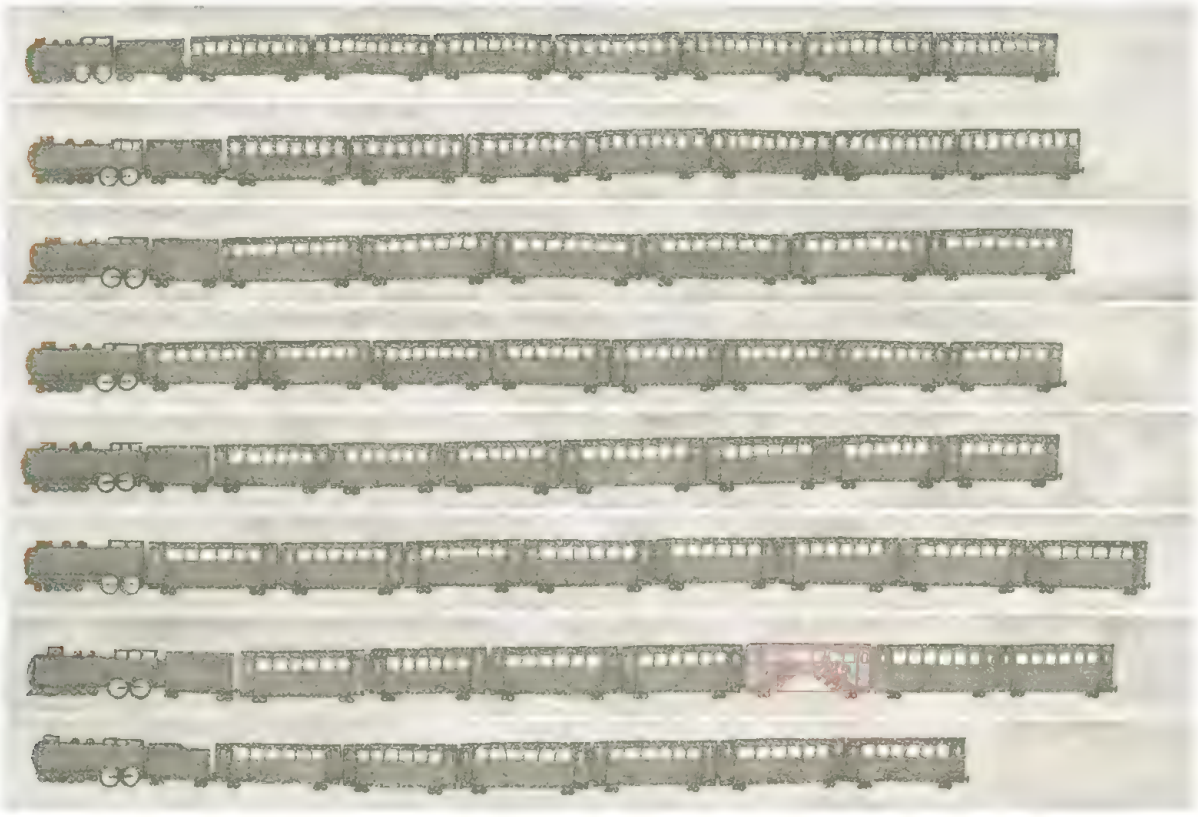
On retrouve également dans ce livre l'admirable travail pictural du dessinateur, qui allie une précision minutieuse à un toucher délicat. Loin de s'en enorgueillir, il aime raconter que son pointillisme très personnel lui a été dicté au départ par son insécurité financière lorsqu'il obtint ses premières commandes d'illustrations de presse au *New York Times*. « *Ce travail étant mal rémunéré, je devais arriver à vendre au moins un ou deux dessins par semaine*, dit-il. *Je me suis dit que j'y arriverais mieux si j'optais pour une technique différente des autres, qui demandait beaucoup de temps. Résultat, je passais sept heures sur ces illustrations de presse qui auraient pu prendre vingt minutes, mais c'était tout de même une bonne idée, même si j'avais parfois la tremblote à force de dessiner des petits points tout le temps* », lance-t-il en riant. Mais ce travail porte ses fruits, car il reçoit rapidement des propositions d'éditeurs.

Sans abandonner ses points méticuleux, Peter Sís travaille aujourd'hui volontiers avec des hachures ou des gestes plus libérés. Il se demande parfois comment il a réalisé ces dessins si petits à l'époque, mais il avoue que cette technique lui a procuré la joie de dissimuler des secrets. « *Sous le régime communiste, cela permettait de contourner la censure en dessinant par exemple une minuscule femme qui vole dans le ciel. Dans mes dessins pour le* New York Times, *je me suis à nouveau amusé à cacher d'autres petits détails non autorisés, comme une femme nue presque invisible. Cette petite liberté subversive me réjouissait !* » s'amuse-t-il.



Esquisse pour une double page et découpage de l'album
© Peter Sís

Une double page de *Nicky & Vera*
© Peter Sís / Grasset Jeunesse



Un travail de mémoire

Le dessinateur a grandi en entendant les récits de l'arrivée au pouvoir des nazis, des accords de Munich et de l'invasion de leurs voisins européens, si proches dans les mémoires à Prague. « *Ces choses sont difficiles à expliquer aux États-Unis, où la Seconde Guerre mondiale, puis le communisme, occupent une petite place dans les manuels scolaires* », dit Peter Sís, qui observe néanmoins un regain d'intérêt. « *J'ai essayé de mettre beaucoup de détails dans le livre et c'était presque un combat car beaucoup de gens pensaient qu'il y en avait trop. Mais aujourd'hui, les gens veulent comprendre à nouveau en raison du conflit en Ukraine*, dit le dessinateur en soulignant le cycle malheureux de l'histoire. *Les Ukrainiens qui rejoignent Prague descendent du train à la même gare que celle d'où partaient pour l'Angleterre les enfants de Nicholas Winton.* »

Sís et la France…

Fasciné par Londres et ses groupes de rock pendant sa jeunesse, Peter Sís n'a fait que transiter par la France pendant des années, avant de la découvrir et de l'apprécier. « *Elle est tellement différente de tout le monde !* » lance celui qui a collaboré en tant qu'illustrateur au journal *Le Monde*. Il admire le travail d'artistes français comme l'affichiste, dessinateur et illustrateur André François ou l'auteur-illustrateur Tomi Ungerer qui a été pour lui « *un mentor* ».

À l'occasion de certaines expositions organisées dans l'Hexagone, il a perçu davantage d'espace pour l'imagination et la fantaisie que dans le milieu anglo-saxon. « *La revue* Les Arts dessinés *me rappelle d'ailleurs deux magazines* (Gebraucshgraphik *de Berlin et* Graphis *de Zurich*) *paraissant dans les années 1960 et 1970 avec lesquels j'ai grandi de l'autre côté du mur de Berlin, qui me permettaient de mieux connaître les artistes que j'admirais comme Roland Topor, André François ou Tomi Ungerer. Ils ont disparu, et c'est fantastique pour moi de découvrir dans vos pages le travail de certains artistes que je ne connais pas. C'est inspirant et intrigant !* » dit-il.

Nicholas Winton
© Peter Sís / Grasset Jeunesse

NICKY & VERA
PAR **PETER SÍS**
ÉDITIONS GRASSET JEUNESSE
Album cartonné,
72 pages couleurs, disponible

Nicholas Winton recense les enfants depuis son bureau, dans un hôtel de Prague
© Peter Sís / Grasset Jeunesse

De nouveaux héros dans les cartons

Peter Sís aimerait aujourd'hui revenir en Europe pour développer ses projets en cours. Il prépare un album sur le plus ancien livre pour enfants : *Orbis Sensualium Pictus*, dont la première édition parut en 1658. « *Comenius, son auteur, a utilisé plusieurs langues (le latin et l'allemand, notamment) pour décrire ses images* », explique-t-il. Un beau symbole de tolérance de la part de ce pédagogue qui prônait une réconciliation des Églises à une époque de déchirements entre catholiques et protestants.

Il prépare aussi un livre racontant l'histoire d'une petite fille qui quitte l'Europe centrale pour l'Amérique au XIXe siècle. « *Elle a grandi avec des contes de fées très timides, comme* Le Petit Chaperon rouge. *Lorsqu'elle arrive en Amérique, ils évoluent avec des personnages de super-héros* », dit le dessinateur en avouant ne pas trop savoir pour l'instant où cette trame le mènera. On imagine avec plaisir et curiosité son atelier rempli de croquis de héros bien moins discrets que Nicholas Winton.

(RE) DÉCOUVRIR

PETER SÍS
CHEZ GRASSET JEUNESSE :

> Nicky & Vera
La version originale a été publiée par l'éditeur new-yorkais WW Norton & Co en janvier 2021), 2022

> Le Pilote et le Petit Prince
Superbe album qui raconte la vie d'Antoine de Saint-Exupéry, 2014

> Le Mur, mon enfance derrière le rideau de fer
Médaille Caldecott (États-Unis) et grand prix de la Foire de Bologne non-fiction, 2007

> L'Arbre de la vie : Charles Darwin
Grand prix de la Foire de Bologne non-fiction, 2004

> Madlenka
Prix Sorcières, 2000

> Les Trois Clés d'or de Prague
Mention spéciale du Salon de Montreuil, 1995

JEAN **CLAVERIE**
© Photo DR

En traînant sur les réseaux sociaux, on rencontre, abondamment likés, les concerts de jazz d'un **Jean Claverie**, mais aussi les dessins d'un… Jean Claverie. Des homonymes ? Que nenni : il s'agit bien d'un seul et même personnage, qui manie avec le même enthousiasme le crayon et le pinceau que la guitare. Depuis près d'un demi-siècle, cet artiste illustre, avec exigence et sensibilité, des œuvres pour la jeunesse et aussi, parfois, pour adultes. Il peint nus et paysages, et il chante le blues avec un dynamisme généreux qui électrise son public. Rencontre avec un artiste de grand talent, incontournable sur la scène éditoriale, dont le dernier livre, *Le Cygne*, un conte cruel écrit par Roald Dahl, vient de paraître au Canada.

Par **Janine Kotwica**

JEAN CLAVERIE

DE LA BOURGOGNE AU **TENNESSEE**

Vous habitez toujours dans votre Bourgogne natale. Peut-on dire que vous êtes le produit d'un terroir ?
Nous gardons cette maison de famille avec déraison. Le grenier d'enfance, la cave qui fait un peu peur, le pressoir vermoulu ; oui, certainement, le lieu d'enfance imprime toutes sortes de goûts, sensations, envies…

Vous avez longtemps enseigné, aux Beaux-Arts où vous avez été élève, et aussi à l'école Émile Cohl. Comment qualifieriez-vous votre rôle dans ces établissements ?
J'ai connu la fin des ateliers où le patron était capitaine en sa matière. Dans ce cadre, j'enseignais un peu tout : le graphisme, la typographie, l'affiche et l'illustration en fin de cycle… Les réformes successives ont remplacé cette organisation par des départements avec des équipes pluridisciplinaires. Le dessin dans les cycles d'initiation commençait à s'appauvrir : départ des vieux professeurs et anathème du monde de l'art contemporain sur cette pratique jugée d'un autre âge. Dès lors, il devenait difficile d'enseigner l'illustration dans les niveaux supérieurs. Aux Beaux-Arts, j'ai donc davantage travaillé la mise en page, la typo, la conception éditoriale, l'imprimé… ce qui ne nécessitait qu'un dessin assez sommaire.

Le Dernier Bal, Albin Michel Jeunesse, 2021
© Jean Claverie

Clavier

L'alliance de l'image dessinée et de la qualité graphique et typographique **a été pour moi une révélation.**

Comment s'est enclenchée votre vie professionnelle ?
Après quelques stages en imprimerie, j'ai écrit aux éditions Harlin Quist et c'est François Ruy-Vidal qui m'a donné mon premier travail : dessiner son logo. Il a sur-le-champ téléphoné à Robert Massin chez Gallimard qui m'a confié des couvertures pour la collection Blanche. En même temps, des agences de publicité me demandaient affiches, annonces de presse, illustrations dans divers styles. Puis les premiers livres se sont enchaînés à l'international. C'était l'âge de la coédition : les collaborations se sont multipliées. Et des expositions m'ont aussi sorti de ma cachette, celle du centre Pompidou, celle du centre Martial d'Angoulême poursuivie à la Maison de l'image et du son de Villeurbanne. Puis celle du musée de l'Illustration de Moulins, sans compter les innombrables expos pour les bibliothèques ou salons du livre, souvent clôturées par un concert de Little Lou Tour. Des articles, publications et émissions se sont avérés d'une grande aide : Janine Despinette, François Vié, Jean Perrot, Denis Cheissoux et bien sûr toi, Janine...

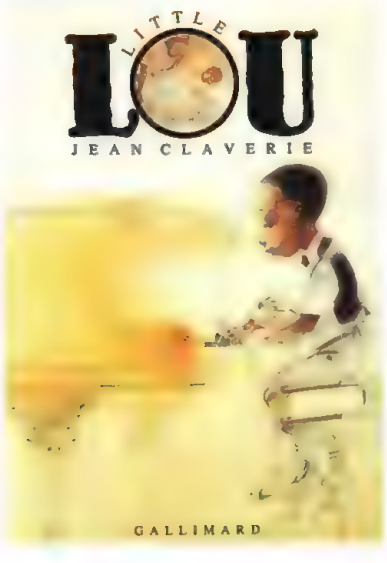
Est-ce de votre passage initial par la pub et le graphisme que datent votre intérêt pour la typo et vos dons d'affichiste ?
En partie. Il y avait un goût pour la lettre que j'avais étant gosse. Le passage par les Arts déco n'a fait que nourrir et développer cet appétit.

Comment avez-vous commencé à illustrer des livres pour enfants ?
J'aimais follement mes quelques livres d'enfance : Samivel, ceux de ma mère : Pinchon, Henri Morin, et un peu après, Forton, Hergé... Plus tard, chez un libraire de Genève, je tombe sur *Les Délicieuses Prunes du méchant roi Oscar* de Rick Schreiter. L'alliance de l'image dessinée et de la qualité graphique et typographique a été une révélation. Des gens que je découvrais, et dont certains sont devenus des amis, empruntaient eux aussi semblable direction : Georges Lemoine, Dušan Kállay, Gary Kelley, Michel Guiré-Vaka, Roberto Innocenti, Étienne Delessert, Binette Schroeder... tous «gens de dessin», observateurs à l'imaginaire aisément stimulable.

Affiche pour le festival du livre de Crépy en Valois, 2000
Collection JK © Jean Claverie

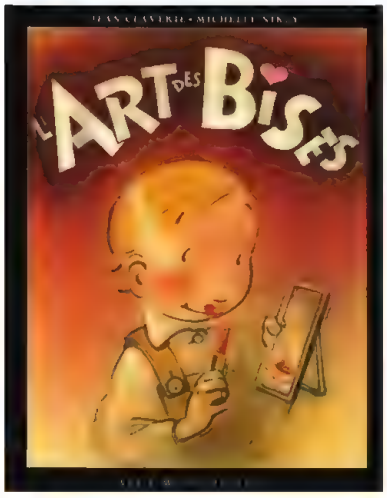
Vous avez, avec votre épouse, Michelle Nikly, qui est elle-même une remarquable artiste, concocté une trilogie pour bébés intellos – *L'Art du pot, L'Art des bises, L'Art de lire* – qui a eu un succès planétaire...
Pour *L'Art du pot*, j'avais, à la demande de Villeurbanne, créé une affiche pour un colloque sur les rythmes de l'enfant. Il en est resté une série de variations sur le temps du pot. Michelle a eu l'idée de rassembler ces croquis et d'y adjoindre des petits bouts rimés. C'est vrai que ce bouquin a connu un beau destin, de même que *L'Art des bises* et *L'Art de lire* qui ont suivi. Certains originaux sont au musée japonais Chihiro Iwasaki d'Azumino et les autres sont au Canada, chez une fidèle collectionneuse.

Riquet à la houppe (texte de Charles Perrault), Albin Michel Jeunesse, 1988
© Jean Claverie



Little Lou, Gallimard, 1990
© Jean Claverie

L'Art des bises (texte de Michelle Nikly)
Albin Michel Jeunesse, 1991
© Jean Claverie



La trilogie des *Arts* met en lumière votre don pour peindre les frimousses enfantines, les Arthur, Jérémie, Jeanne et autres Julien. Portraiturés d'après nature ?
Je croque sur le vif les bouilles de mes enfants et aussi ceux des autres. Puis la mémoire fait le tri des traits essentiels communs à tous les enfants, ce qui permet d'en faire des personnages.

Les contes traditionnels occupent une belle place dans votre bibliographie, et certaines de vos lectures très personnelles de Charles Perrault, *La Barbe bleue, Riquet à la houppe* ou *Peau d'âne*, sont éblouissantes de raffinement, et d'une originalité audacieuse dans leur interprétation. Le texte, réputé difficile, de ces trois contes de Perrault a été publié scrupuleusement dans son intégralité, ce qui contribue à l'élégance des publications.
Oui, Perrault est pour moi du pur diamant. À chaque lecture, une nouvelle perle se montre. Désir et cruauté pour *La Barbe bleue*, dons réciproques de l'amour dans *Riquet à la houppe*, amour incestueux et fuite pour *Peau d'âne*. Avec, pour chaque conte, des chemins de traverse qui nuancent l'idée principale et sont autant de pistes pour que le dessin s'amuse, s'égaie pour mieux revenir au propos majeur. Le tricotage images sur mots, mots sur images y est un régal sophistiqué.

Vous vous êtes parfois amusé à jouer la carte des contes défaits, en perturbant leur morale par exemple…
Pour *La Princesse au petit pois* réécrite en *Princesse sur une noix*, Michelle voulait montrer que les filles d'aujourd'hui ne sont pas que des chochottes d'intérieur.

Vos anachronismes dans *Le Petit Chaperon rouge*, qui a eu un très gros tirage, sont jubilatoires.
L'essentiel est que la chevillette ait bien chu. Sinon le petit anorak rouge, muni de sa pizza et de son petit pot de coulis de tomate part voir sa mémé qui justement regarde des cassettes sur sa télé. Comme on peut voir sur son poste, la gondole en plastique témoigne de son dernier voyage en car troisième âge à Venise. Le loup est un blouson noir. La forêt a disparu, cédant la place à une sombre casse de tacots rouillés bien attirants pour notre héroïne. *Le Petit Chaperon rouge*, c'est comme le jazz, on s'empare du thème et on s'amuse sur les variations.

Nous savons, depuis vos *Trois Petits Cochons*, votre intérêt pour les travaux de construction. L'architecture est toujours savamment étudiée dans vos images.
Ma professeure de piano était l'arrière-petite-nièce de Viollet-le-Duc. Quand elle sentait que j'en avais marre de sa baguette, elle m'ouvrait les grands In-folio où j'admirais La Rochepot, Pierrefonds, Carcassonne, Notre-Dame de Paris avec plein de détails de charpente, de taille de pierre en pinacles, en gargouilles et autres corbeaux. Je m'en suis bien souvenu : reste de donjon médiéval pour le cruel Barbe bleue, ancien compagnon de Jeanne d'Arc, façade ouverte de croisées et rendue moins brutale pour le Barbe bleue tel qu'il se montre en société, salle de mariage sur le pont enjambant la rivière-fil de la vie, bref toutes les parties architecturales y jouent leur rôle, sans oublier l'indispensable échauguette pour Sœur Anne.

Le Petit Chaperon rouge, Mijade, 2009
© Jean Claverie

À diverses reprises, vous avez aussi pratiqué les architectures de papier. Je pense à *Me voici ! Me voilà, Peekaboo, La Guerre des taupes* et surtout à *Trois petits contes au théâtre*.
Pour *Peekaboo*, Mathew Price flairait le best-seller. Alors, muni d'un rapporteur et d'un compas, je me suis attelé au *paper engineering*. Pour *La Guerre des taupes*, avec Peter Dickinson, l'humoriste du *Times*, ça n'a pas été le succès escompté : images peut-être trop compliquées pour des enfants. *Trois petits contes au théâtre*, que nous avons adoré faire avec Michelle, était sophistiqué et fragile.

Vous avez exploré le patrimoine germanique, avec le charmant coffret des contes de Ludwig Bernstein aux légendes réécrites par Kurt Bauman. Un monde bien différent du Grand Siècle français où vous naviguez fort à votre aise.
Quel plaisir de traduire puis de dessiner ces histoires étranges, un peu macabres. Le précieux coffret édité par NordSüd Verlag a eu un grand succès dans les pays germanophones et nordiques. En me donnant la « Pomme d'Or », la Biennale de Bratislava s'est adjugé les originaux d'un des trois mini albums. Mais auparavant, le *Rattenfänger von Hameln* a connu des tirages fantastiques un peu dans tous les pays. Il faut dire que la coédition battait son plein à la fin des années 1970. Moi, j'avais en tête les dessins de Samivel qui avaient tellement compté dans mon enfance.

Vos goûts littéraires sont éclectiques. Vous avez mis en images Oscar Wilde (*Le Prince heureux*), et *Le Vagabond de Noël* de Benoît Marchon en renouvelant la tradition sulpicienne.
Souvent placé dans des univers un peu poético-fantaisie avec châteaux disneyisants par les illustrateurs d'Europe de l'Est, ce joli conte réclamait, selon moi, une vraie atmosphère britannique. Mais comme il est un peu gnangnan sur la fin, je me suis plu à donner le contrepoint à la chute. Pour *Le Vagabond de Noël*, j'ai aimé mettre en images cette vision originale de la nativité, par un enfant qu'aujourd'hui on qualifierait de « mineur non accompagné ».

Chez Gallimard, dans la fabuleuse collection Enfantimages des regrettés Pierre Marchand et Jean-Olivier Héron, vous avez illustré *Que ma joie demeure*, une nouvelle d'un Michel Tournier au meilleur de sa forme. L'inspiration musicale est prégnante dans ce conte de Noël tragique et désabusé auquel la dédicace à Darry Cowl ajoute une note burlesque et désolée à la fois.
Vous avez tout dit, Janine. La longue déchéance du pauvre pianiste doit s'achever sur une note pathétique : tandis qu'il interprète J. S. Bach, un chapelet de charcuterie doit s'échapper du piano, déclenchant l'hilarité des spectateurs. Et soudain son ange gardien s'élève dans les airs dans une assomption qui fait taire les rieurs. C'est ce final de Michel Tournier que je me suis amusé à détourner.

Les Trois Petits Cochons, Nord-Sud, 1989
© Jean Claverie

Que ma joie demeure (Texte de Michel Tournier), Gallimard (Enfantimage), 1982
© Jean Claverie

Le Petit Chaperon Rouge, c'est comme le jazz, **on s'empare du thème et on s'amuse sur les variations.**

Êtes-vous spécialiste des contes de Noël ? Les éditions Actes Sud ont fait appel à vous pour *Le Noël d'Auggie Wren*, un texte de Paul Auster. Nous imaginons que la collaboration avec ce phare de la littérature américaine a dû vous plaire…
Hé hé, vous vous moquez, Janine ! Mais oui, j'ai illustré pour *Astrapi* et *Pomme d'Api* des histoires de Noël. Bien sûr, comme tout le monde, j'avais adoré *Brooklyn Boogie* et *Smoke*, dont l'origine est ce conte commandé par le *Washington Post* à Paul Auster pour son numéro de Noël. Oui, je me suis régalé à restituer les multiples sens de ce texte riche. Nous sommes allés, mon fils et moi, à Brooklyn pour en parler avec Paul Auster et, au sortir de la pizzeria, le Nikon s'est mis en rideau : donc pas de photo de cette rencontre, historique pour la famille.

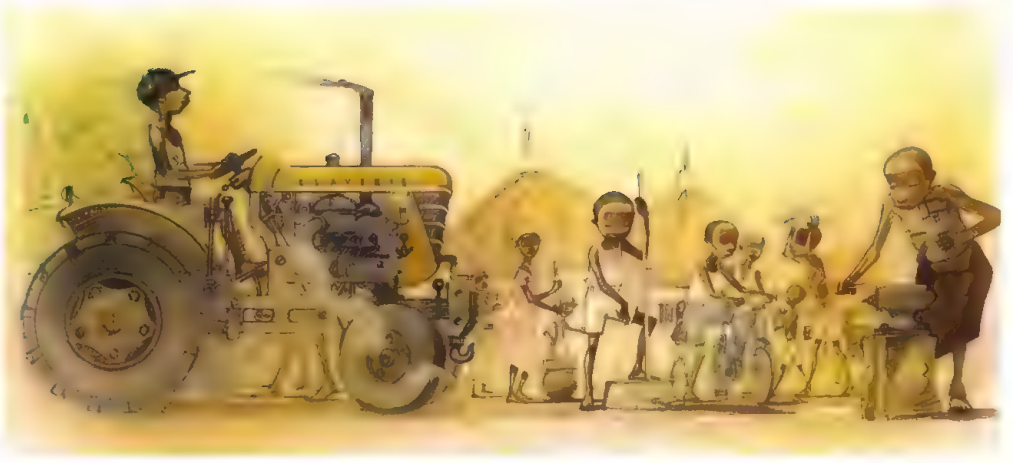
Le Théorème de Mamadou (Texte d'Azzouz Begag), Seuil Jeunesse, 2002
© Jean Claverie

Les jeunes Noirs sont omniprésents parmi vos personnages, ainsi de Mamadou, petit écolier dont *Le Théorème* fut concocté avec Azouz Begag en 2002.
Je suis souvent celui à qui on fait appel pour portraiturer des héros noirs. Et ça continue aujourd'hui puisque Rita Marshall, directrice artistique de Creative Company, me demande d'illustrer la vie de Bessie Stringfield, la reine de la Harley-Davidson. Mamadou, l'enfant appliqué et curieux, est de ceux-là ; il m'a donné l'occasion de rencontrer Azouz Begag, dont l'enfance s'est passée pas si loin de chez moi.

Plus récemment, *Mon frère et moi*, sur un texte d'Yves Nadon, joue subtilement des métamorphoses.
Étrange texte très bref et tout entier dans l'action. Tout devient possible quand on passe au dessin, y compris de faire du héros un enfant noir. Ce qui n'était pas du tout suggéré dans le texte et qui m'a valu, dans la communauté noire très active aux États-Unis et au Canada, de sacrées bonnes critiques. Après, les métamorphoses étaient évidentes et très amusantes à réaliser à la façon d'un « morphing » de dessin animé.

***La Batterie de Théophile* conjugue l'humour et votre amour de l'Afrique à votre virtuosité dans la représentation des animaux. Et surtout votre addiction au jazz et à ses sources.**
Pour ce livre, mes lecteurs sont des musiciens, des parents de musiciens, des profs d'école de musique…

La Batterie de Théophile, Gallimard Jeunesse, 1989
© Jean Claverie



Tout devient possible quand on passe au dessin, **y compris de faire du héros un enfant noir.**

La trilogie de *Little Lou*, qui commence comme *Certains l'aiment chaud* dans l'Amérique de la prohibition, se poursuit dans la torpeur des États du Sud et se termine avec la libération de Paris par les *boys*, est un hommage magnifique au blues et à ses interprètes.
C'était en 1986, il n'y avait pas de bouquin pour la jeunesse sur ces musiques. Il me fallait un auteur et je n'en trouvais pas. Alors j'ai commencé à dessiner puis à légender et à épaissir lentement mon texte... et ça s'est fait. J'ai mis cinq ans à trouver un éditeur. Tom Peterson, de Creative Company, l'a finalement pris en s'associant avec Gallimard. Il a ramassé tellement de prix dans la foulée, et surtout celui de Montreuil, qui signifiait beaucoup pour moi car le peintre Henri Cueco était dans le jury et Tomi Ungerer m'a remis le Totem.

Peau d'âne (Texte de Charles Perrault), Albin Michel Jeunesse, 2012
© Jean Claverie

Il y a, dans ces trois albums, votre fascination pour l'Amérique noire et ses musiques. Vous y faites des prouesses narratologiques, en passant du récit aux images sans texte et à la BD. Du grand art !
Oui, j'aime ce monde depuis l'après-guerre et la radio, quand ma mère me confiait qu'elle aurait bien aimé danser dans les caves de Saint-Germain-des-Prés. Pour ce qui est des allers-retours entre pavés de textes calmes illustrés tabulairement et parties d'action traitées en BD, c'est venu assez naturellement, sans effort. Je me suis souvenu des *Bécassine* avec des petits pavés de texte et des *Pieds nickelés* ou *Bibi Fricotin* qui jouaient aussi de ces combinaisons qui satisfont le lecteur de texte et celui d'image. Pas toujours réunis en une seule personne.

Cette « zique à papa », comme vous l'appelez dans une des chansons que vous avez composées, vous la dessinez dans *Le Dernier Bal*. Mais vous la vivez aussi. Votre groupe musical s'appelle le Little Lou Tour, en souvenir de votre trilogie à succès.
Le bal, la guinguette, l'accordéon, la limonade pour nous les gosses, c'est impossible à oublier, comme le premier baiser. Mon père jouait du tango, son père jouait des polkas. Dans cette logique patrimoniale, que pouvais-je faire sinon jouer

Le Point de vue de l'observateur,
Éditions du Poutan, 2018
© Jean Clavene

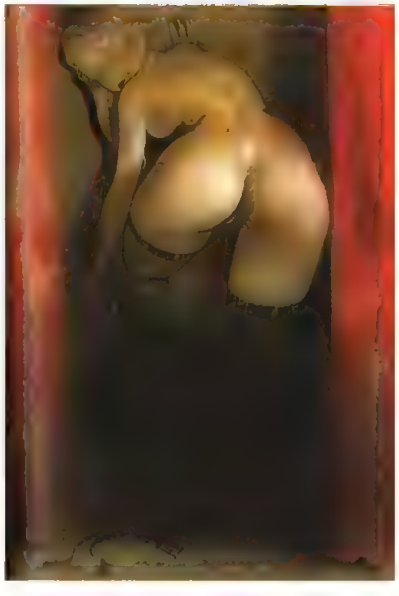
du rock'n'roll ? Ça m'a poussé à créer un petit bonhomme héros de la première histoire *Little Lou*. Entre deux aquarelles, le temps que ça sèche, je décrochais ma guitare et c'est ainsi que le groupe s'est formé pour partir en minibus avec la batterie, le saxo, le piano, la guitare, les valises et quelques blagues douteuses. Après la solitude de l'atelier, des gens qui dansent ou tapent des mains ou simplement sourient au son de votre musique, c'est une sacrée expérience !

Vous avez composé et chanté avec malice « L'image ne nourrit plus son homme, c'est de la faute au CD-ROM ». Comment vivez-vous l'évolution du statut de l'image dans le monde contemporain ?
« *Computer took my job away* » est un blues des années 1980 chanté par Buster Benton. Dans ma chanson, trente ans plus tard, je fais le parallèle avec l'image dessinée menacée par le numérique. Les nuages noirs planent toujours sur ce métier. Ils sont de diverse nature : trop de monde, précarisation des auteurs, multiplication des titres et baisse des tirages… Il reste que la dématérialisation de l'image a porté un sacré coup à la notion d'original, d'image « fait main » avec son enracinement dans des questions et pratiques séculaires.

Vous exposez des portraits de femmes nues dans la pure tradition des modèles d'atelier. Quelles sont vos sources d'inspiration ?
Je suis, comme la plupart des hommes, fasciné par le corps de la femme. Je ne la siffle pas dans la rue, je ne me retourne pas à m'en dévisser les cervicales… je la dessine comme des générations d'artistes l'ont fait, en me posant certainement les mêmes questions. « Quand je dessine un homme, je fais de l'anatomie et quand je dessine une femme, je fais de l'art. » Je ne sais plus qui a dit cela, Degas peut-être ?

Plus zozé, comme disait Zazie, vous avez publié *Le Point de vue de l'observateur*, un recueil de textes érotiques, magistralement écrits et illustrés. Ces « cupidons zélés » ont dû quelque peu surprendre les groupies de vos livres jeunesse !
Je crois qu'au contraire ce bouquin les amuse. Mais c'était avant tout une sorte de récréation après avoir loyalement servi les petits lecteurs. Et après tout, sans érotisme, l'être humain n'a plus vraiment de raison de se reproduire.

Avez-vous pensé à ce que deviendra votre fonds d'atelier dans l'après-Claverie que l'on souhaite, bien sûr, très très lointain ?
Oui, j'y pense et puis j'oublie. La perspective du classement, du tri, du feu de joie ou des allers-retours à la déchetterie me fait refermer le tiroir. ■



Le Point de vue de l'observateur,
Éditions du Poutan, 2018
© Jean Clavene

Image du film en cours de production

© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 - Folivari / Mélusine Productions / Studiocana. / France 3 Cinéma / Les Armateurs

ERNEST ET CÉLESTINE

RETOUR GAGNANT AU CINÉMA

© Photo DR

Au départ série de livres jeunesse signés Gabrielle Vincent à laquelle peu d'enfants des années 1980 ont échappé, ***Ernest et Célestine*** est devenu un film en 2012. Si avec sa production montée autour d'une équipe all-star (les réalisateurs de *Panique au village* Vincent Patar et Stéphane Aubier, Benjamin Renner, Daniel Pennac au scénario, Thomas Fersen et Vincent Courtois à la musique) *Ernest et Célestine* connaît à sa sortie un beau succès critique et public, le film réinvente malheureusement très librement les personnages, offrant peu de points communs avec la création originale, des histoires très tendres associant un ours adulte marginal et ronchon (Ernest) à une petite souris qu'il prend sous son aile (Célestine).

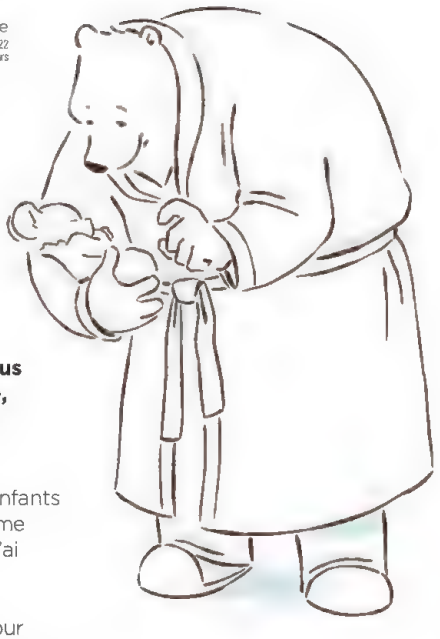
Dès 2017, une série télévisée sous la houlette du même producteur (Didier Brunner) montre bien plus de respect à l'œuvre originelle. Aujourd'hui, cette même équipe se retrouve aux commandes d'un deuxième long-métrage, dont vingt-deux minutes ont été projetées en avant-première au Festival d'Annecy, juste avant cette interview avec les deux réalisateurs. Une durée trop courte au regard de l'énorme soupir de frustration d'un public enthousiaste au moment de l'arrêt de la projection. Mais bien assez longue pour comprendre que cette nouvelle œuvre devrait largement surpasser la précédente. Dans ***Ernest et Célestine : le voyage en Charabie***, les deux héros retournent dans le pays d'origine d'Ernest pour y trouver un luthier capable de réparer son violon cassé. Un pays autrefois connu pour ses fêtes, qui a beaucoup évolué en son absence autour de règles absurdes : la musique y est même interdite, et seule une note (le *do*) est tolérée.

Par **Jean-Samuel Kriegk**

Pouvez-vous commencer par vous présenter et résumer vos parcours respectifs ?

Julien Cheng : Je viens de l'animation et suis plus particulièrement spécialiste du design de personnages. Je travaille en animation 2D. J'ai collaboré avec Jean-Christophe Roger pour la première fois en 2015 sur la collection *Ernest et Célestine* pour la télévision.

Jean-Christophe Roger : J'ai aussi commencé dans l'animation, mais il y a beaucoup plus longtemps. J'ai travaillé un temps chez Disney à Montreuil comme animateur avant de m'orienter vers la réalisation. J'ai alors fait du story-board pendant plusieurs années sur différents projets. Puis j'ai atterri dans la société que montait Didier Brunner, Les Armateurs, et commencé à travailler avec lui comme réalisateur sur des séries. C'était l'époque où Michel Ocelot travaillait sur *Kirikou*, donc c'est un peu ancien... J'ai ensuite travaillé chez Gaumont et Alphanim, puis réalisé un long-métrage produit par Didier qui s'appelle *Allez raconte* avant de me consacrer à la collection *Ernest et Célestine*.



Ernest & Célestine
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022
Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Didier Brunner, le producteur des deux films, est très attaché aux livres qu'il lisait à sa fille. Qu'évoque pour chacun de vous l'univers d'*Ernest et Célestine*, à titre personnel ? Avez-vous un rapport intime aux livres de Gabrielle Vincent ?

JC : Je les lis moi aussi à mes enfants bien sûr, mais mon rapport intime avec l'œuvre vient du fait que j'ai commencé ma carrière dans l'animation sur le premier long-métrage *Ernest et Célestine*, pour lequel j'étais animateur des personnages. Cette expérience m'a formé. D'ailleurs, quand j'ai créé le studio La Cachette, j'ai transmis cette expérience à mes équipes et m'en suis inspiré pour infuser le style du studio, qui a d'ailleurs collaboré avec Folivari sur la fabrication du nouveau film.

JCR : Ma femme est japonaise. Or, quand Gabrielle Vincent a démarré, elle a obtenu ses premiers prix au Japon. Et quand nous nous sommes mariés, notre bibliothèque s'est remplie de la collection d'*Ernest et Célestine*, mais en japonais !

Après avoir travaillé ensemble sur une série télévisée de vingt-six épisodes, vous voilà à la tête d'un long-métrage !

JCR : Un film permet d'explorer une thématique bien plus en profondeur. Il y avait ces thèmes nouveaux, que nous souhaitions vraiment traiter, à savoir le rapport à l'autorité, la complexité des jeunes face à ce que veulent faire leurs parents, ainsi que la mise à l'épreuve de l'amitié. Les enjeux de l'histoire résonnaient pour nous plus que ceux du premier film.

Le film parle d'une réalité sociale, cette force d'autorité qui impose aux gens des choses dont ils n'ont pas envie juste pour suivre des règles...

Justement, le premier film se trouvait être assez éloigné des livres de Gabrielle Vincent. Le vôtre, au regard de ce que nous avons vu, semble beaucoup plus proche de son œuvre.

JCR : Absolument, et c'est déjà ce qu'on faisait avec la série. Cela a toujours été notre intention.

JC : Nous voulions nous concentrer sur les personnages tels que Gabrielle Vincent les avait conçus. Nous savons qu'Ernest est inspiré d'un homme qu'elle a connu, et même aimé, qui se trouvait être un émigré venu des pays de l'Est. De ce point de réalité, nous avons mélangé des influences allant de la Moldavie au Caucase, jusqu'aux plateaux tibétains. Nous avons aussi opéré un long travail de recherche de références pour construire un pays qui serait une sorte de mix de cultures, sur des hauteurs assez inaccessibles.

Image du film en cours de production
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 - Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Deux images du film en cours de production

© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

D'où vient justement ce concept de Charabie ? Avant de voir les vingt minutes du film, j'imaginais que vous aviez mixé charabia et Arabie, cela ne m'évoquait pas du tout les pays de l'Est.
JCR : Cela provient du mot charabia en effet, déjà dans la série. Ernest, dans la série, vient d'un autre pays et il parle le charabiov. C'est juste un jeu de mots pour dire qu'il parle un langage avec des mots rigolos.
JC : À partir de cela, nous avons créé un pays régi par des règles absurdes, avec des feux de circulation incroyables qui arrêtent même les piétons, ou des panneaux qui interdisent aux oiseaux de siffler. L'idée était de créer une grande dystopie, et c'était très fun à imaginer.

Sur l'interdiction de la musique, je pensais même que vous aviez pris votre inspiration chez les taliban !
JCR : Oui, c'est un pays un peu autoritaire, mais dans le film les spectateurs vont découvrir pourquoi les notes ont été supprimées. Cela a un rapport avec le départ d'Ernest, qui a le souvenir de grandes fêtes et qui retrouve à son retour un pays éteint. On va apprendre tout ce qui s'est passé pendant ces années d'exil.

Ernest & Célestine

© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 - Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

C'est en entendant la devise de la Charabie, « *C'est comme ça et pas autrement* », que j'ai compris que le film parle plutôt de la parentalité. Car tous les parents disent cela, et c'est très frustrant quand on est petit de ne pas comprendre les règles et les interdits.
JCR : Le film parle d'une réalité sociale, cette force d'autorité qui impose aux gens des choses dont ils n'ont pas envie juste pour suivre des règles, ou de la volonté de quelqu'un qui veut imposer quelque chose aux autres. Mais c'est expliqué avec poésie et pour les enfants.
JC : Un enfant peut légitimement demander à ses parents pourquoi une règle est absolue, et pourquoi il faut la suivre. Mon fils remet souvent en question les règles, et je ne sais pas toujours pourquoi je lui demande, par exemple, de se coucher à 20 h 30. Après, n'oublions pas que les adultes sont aussi soumis à des règles. C'est intéressant à remettre en perspective. C'est un film sur l'ouverture d'esprit qu'il faut retrouver et la libération à chercher.

Comment s'est déroulé le processus d'écriture ?
JCR : L'idée originale vient de Didier Brunner et Agnès Bidaud. Ensuite, il y a eu plusieurs versions de scénarios par des équipes différentes. Celle qui a finalement plu aux chaînes de télévision et permis au projet de se mettre en place est une version écrite par Guillaume Mautalent et Sébastien Oursel, avec l'aide de Jean Regnaud.
JC : Ils ont beaucoup travaillé de leur côté avant de nous présenter le script. Comme nous connaissons vraiment très bien les personnages, nous avons organisé quelques réunions de calage pour donner notre avis et collaborer sur l'écriture pour parfaire ce scénario

© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022
Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

et retrouver la justesse sur les personnages. Certaines situations marchaient très bien en termes de comédie mais ne leur ressemblaient pas.

Est-ce adapté d'un livre ? Je crois me rappeler d'un album où Ernest casse son violon.
JC : Non, c'est une histoire originale. Mais sur la série nous faisions souvent cela : prendre des détails des albums pour les rattacher à une autre histoire.

Comment le film est-il relié au premier long-métrage écrit par Daniel Pennac ? J'ai l'impression que si c'est très proche en termes de direction artistique, c'est très éloigné en termes d'histoire et d'atmosphère
JC : Il y a une continuité avec l'animation 2D, la ligne épurée et organique, mais des différences importantes avec tout un nouveau monde qu'il a fallu créer, et de nouveaux personnages. Le ton et le sujet du film diffèrent, ce qui nous a obligés à trouver autre chose en mise en scène, pour s'éloigner de l'illustration. Il y a par exemple moins de vues lointaines des personnages en pied, la caméra est plus proche d'eux. Il y a aussi plus de champs/contrechamps sur des scènes dialoguées.

Vous avez repris un univers d'aquarelle très doux, proche du premier film.
JCR : La direction artistique a évolué – comme l'écriture – au fur et à mesure. Le processus créatif et la mise en scène nous ont entraînés vers des choses qui nous semblaient justes et qui n'étaient pas dans les albums. Mais par rapport à l'histoire du film, nous imaginions les choses de cette façon, ce qui nous a amenés à créer des lieux parfois assez définis, assez construits, inspirés d'églises creusées dans la roche, des cathédrales de Gaudí ou de Cappadoce.
JC : Nous avions surtout à cœur de respecter l'univers de Gabrielle Vincent, c'est notre véritable héritage.

Superposition des calques de fabrication
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022
Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Image du film en cours de production
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 - Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

À PROPOS DE LA MUSIQUE

QUELQUES QUESTIONS À VINCENT COURTOIS, COMPOSITEUR DU FILM

Comment avez-vous abordé cette commande d'un pays où la musique est interdite, sauf une note ?

La section « à-la-croisée-de-plusieurs-chemins » où Célestine et Ernest se retrouvent dans le début du film montre à Ernest [illegible]

© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Posing de personnages secondaires du film
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Image du film en cours de production
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022
Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Comment s'est déroulée la fabrication du film ? Quels studios ont été associés ?
JC : Trois studios ont travaillé sur le film : La Cachette, qui a fait la moitié de l'animation, Folivari et Studio 352 au Luxembourg, qui s'est essentiellement occupé des décors et de la colorisation de l'animation. Fost, un studio lié à Folivari, a story-boardé le film, conçu les personnages et les décors. C'était un peu la maison mère.

Les voix ont-elles été enregistrées avant les animations ? Il y a d'ailleurs un beau casting vocal.
JC : Les voix ont en effet été enregistrées d'abord. Lambert Wilson était déjà Ernest sur le premier film, mais il s'est passé dix ans depuis, et il fallait retrouver la même voix, ce qui est difficile pour un comédien. Mais lui et Pauline Brunner, qui joue Célestine, ont retrouvé le bon ton immédiatement, de façon assez magique pour nous. Ils sont excellents dans l'interaction. Le duo fonctionne de façon naturelle, et ils échangent très bien sur le plateau.
JCR : C'était d'autant plus difficile qu'avec le Covid on ne pouvait pas enregistrer plusieurs personnes à la fois dans un même espace. Parfois, les deux comédiens principaux n'étaient pas dans la même salle. Ils s'entendaient et se répondaient mais sans se voir face à face.

Lambert Wilson est difficile à reconnaître…
JC : C'est vrai ! Il est exceptionnel dans l'improvisation et restructure spontanément les phrases.

Le processus créatif et la mise en scène nous ont entraînés vers des choses qui nous semblaient justes **et qui n'étaient pas dans les albums.**

Combien d'années ont été nécessaires ?
JC : Deux ans et demi à partir du moment où le story-board très *rough* a été validé. C'est un moment important où le scénario est découpé en séquences. Ensuite, il y a eu une nouvelle étape de story-board jusqu'à la fabrication, la couleur et le *compositing*. Mais le projet a été lancé il y a six ans, avec beaucoup d'itérations sur le scénario.
JCR : Avec une licence comme celle-là, il faut faire quelque chose de nouveau sur un titre qui a eu du succès. Il y a beaucoup de recherches sur la direction à prendre et les choix à faire. Certains fonctionnent et d'autres pas ! Il y a tout un temps de gestation pour savoir où l'on va, et il faut tout préparer avant d'écrire un scénario.

Quelles sont vos influences en matière d'animation ?
JC : Je dirais les productions Disney, comme tout le monde pour ma génération, et japonaises, notamment Takahata et Miyazaki. Dans le premier film, la découverte du monde des souris par Ernest était d'ailleurs une sorte d'hommage à *Totoro*.

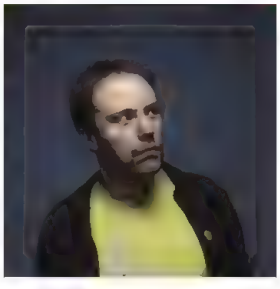
ERNEST & CÉLESTINE LE VOYAGE EN CHARABIE
PAR **JULIEN CHENG**
ET **JEAN-CHRISTOPHE ROGER**
Film d'animation
En salle le 14 décembre

Image du film en cours de production
© Ernest et Célestine, Le Voyage en Charabie – 2022 - Folivari / Mélusine Productions / Studiocanal / France 3 Cinéma / Les Armateurs

Par **Frédéric Bosser**

ART BRUT ET BANDE DESSINÉE

DU **BRUT** DANS LES BULLES



ERWIN **DEJASSE**
© Photo Nicolas Guérin

Nous attendons l'exposition ***Art brut et bande dessinée*** avec impatience. Avant de la découvrir à la Collection de l'art brut de Lausanne, nous avons interrogé son commissaire, **Erwin Dejasse**, chercheur à l'Université libre de Bruxelles.

ART BRUT ET BANDE DESSINÉE
du 16 septembre au 26 février 2023
COLLECTION DE L'ART BRUT
Avenue des Bergières 11 CH – 1004 Lausanne
www.artbrut.ch
Tél.: +41 21 315 25 70
art.brut@lausanne.ch

ART BRUT ET BANDE DESSINÉE
Catalogue
PAR **ERWIN DEJASSE ET SARAH LOMBARDI**
Genève / Lausanne, Atrabile / Collection de l'art brut, 2022

À quand remonte votre attrait pour l'art brut ?
À la fin des années 1990, après mes études en histoire de l'art, je suis engagé au Madmusée (devenu le Trinkhall Museum en 2020), qui conserve pour l'essentiel des œuvres créées en ateliers par des personnes porteuses d'un handicap mental. Entre-temps, j'avais commencé à écrire sur la bande dessinée et, très vite, j'ai observé des connexions entre cette dernière et les créations que je découvrais sur place, ne serait-ce que parce que nombre d'entre elles étaient narratives. Grâce à ce travail, je commence à découvrir d'autres collections qui présentent des créateurs à la marge des circuits habituels de l'art contemporain. Je découvre d'autres réalisations et les connexions se précisent : présence simultanée du texte et de l'image, compartimentage de l'espace, succession d'images articulées qui produisent un récit, recyclage des icônes de la bande dessinée populaire... Quelques années après, je collabore à *L'Éprouvette*, une revue éditée par L'Association. On y parle de bande dessinée « hors champ », de « débordements » et d'« explosion » des frontières... Et je vois que mon intérêt pour l'art brut peut trouver sa place dans cette réflexion-là. En 2017, je monte avec le collectif Frémok et la « S » - Grand Atelier de Vielsalm l'exposition *Knock Outsider Comics* pour le Festival d'Angoulême puis le musée Arts et Marges à Bruxelles.

Daniel Johnston : ***Let Good News Be Known***
Stylo feutre sur papier (2009)
Photo Atelier de numérisation ville de Lausanne © Coll. de l'Art Brut, Lausanne

Et voici que vous proposez une nouvelle exposition au musée d'Art brut de Lausanne !
L'Université libre de Bruxelles où je suis chercheur a signé un accord de collaboration avec l'Université de Lausanne, qui est elle-même partenaire de la Collection de l'art brut. C'est comme ça que je propose ce projet d'exposition à la directrice Sarah Lombardi, qui se montre tout de suite très enthousiaste.

Il consiste en quoi ?
À présenter des œuvres d'art brut qui dialoguent avec la bande dessinée. J'avais une liste de cent cinquante noms, j'en avais sélectionné une soixantaine et puis, après discussion avec l'équipe du musée, nous en avons gardé une trentaine. Douze

artistes sont issus de la Collection de l'art brut. Nous allons notamment sortir des réserves pour la première fois les dessins d'Alfred Trouvé, un facteur qui racontait les petits événements de la vie des habitants de son village dans les Deux-Sèvres, et ceux réalisés en prison par Jean-Jacques Liabeuf, un ouvrier cordonnier parisien condamné à mort qui a défrayé la chronique dans les années 1910. J'ai complété avec des œuvres venues du monde entier, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, des Pays-Bas, des États-Unis, du Japon...

Des indices sur le contenu de l'exposition ?
Elle se décline sur un spectre très large qui va de Frank Johnson à Yuichi Nishida. Le premier est celui qui est le plus proche des formes habituelles de la bande dessinée. Il est auteur d'une bande dessinée intitulée *Wally's Gang* qui raconte la vie d'une bande de copains dans un patelin du Midwest qu'il dessine entre 1928 et 1978. Elle couvre une vingtaine de cahiers qu'il n'a apparemment jamais montrés à qui que ce soit et que son épouse n'a découverts qu'après sa mort. Nishida est celui dont l'œuvre s'éloigne le plus des formes de la bande dessinée. Il rêvait de devenir mangaka mais décide finalement d'en exploser tous les cadres pour produire d'immenses dessins qui, à première vue, ressemblent à des compositions abstraites. Nous allons montrer une suite de dessins légendés du Hollandais Karel Frans Drenthe dont il voulait faire un livre pour dénoncer ses conditions de vie en hôpital psychiatrique, ceux de Kanako Tayu qui redessine Sailor Moon au milieu de chanteuses de J-pop en surjouant les codes graphiques du manga, ou des planches de Luciana Rossi qui revisite les héros popularisés par les fascicules des éditions Bonelli dans des histoires de son propre cru...

Vous allez montrer des planches d'auteurs de bande dessinée en correspondance ?
Nous avons pris le parti de ne montrer que des œuvres d'auteurs d'art brut. Cela dit, on pourrait tout à fait imaginer une expo dans un autre lieu qui ferait dialoguer ce type de réalisations avec celles d'auteurs de bande dessinée « professionnels ».

Kanako Tayu : ***Sans titre***
Crayon de couleur sur papier (non daté)
Photo Atelier de numérisation, ville de Lausanne © Coll. de l'artiste Shirado Takeura

Vous avez demandé à certains auteurs comme Dominique Goblet ou JC Menu de parler de leur intérêt pour l'art brut...
Pas directement dans le cadre de cette exposition-ci, mais les discussions que j'ai eues avec eux ont beaucoup nourri ce projet. Je pense qu'une bonne part de l'intérêt des auteurs de bande dessinée, notamment ceux qui sont issus de l'édition alternative, tient au fait qu'ils proposent souvent des solutions originales et audacieuses, des manières très libres de penser la narration ou la cohabitation du texte et de l'image qui viennent rencontrer leur propre envie de repenser les schémas habituels de la bande dessinée.

Quels autres points de correspondance voyez-vous avec la bande dessinée actuelle ?
On retrouve chez certains créateurs d'art brut des associations libres d'images sans produire un récit au sens le plus restreint du terme ; une forme de poésie que pratique aussi une autrice comme Dominique Goblet, dont nous parlions à l'instant. D'autre part, il est frappant de voir le nombre d'œuvres présentes dans cette exposition où l'artiste se met directement en scène, depuis les témoignages d'expériences traumatisantes comme l'emprisonnement jusqu'aux autofictions les plus délirantes ; une approche autobiographique qui rejoint pleinement les tendances de fond de la bande dessinée contemporaine depuis une trentaine d'années.

JOËL **PERSON**
© Photo Frédéric Bosser

Joël Person, c'est une boule d'énergie, un personnage au parcours atypique et un accro du dessin ! C'est aussi un environnement singulier avec cet atelier d'artiste magnifique au pied de la butte Montmartre avec, s'il vous plaît, une superbe vue sur le Sacré-Cœur ! Autour de lui, des souvenirs de sa famille (la baignoire de sa grand-mère, un cheval Tang que son grand-père a acheté quand il était pilote au port de Shanghai, protégé dans une vitrine), des fusains ou ce qu'il en reste, des piles de carnets de croquis, des dessins représentant des musiciens... C'est au cœur de cet atelier chaleureux et ultra lumineux que nous avons échangé longuement avec l'artiste sur son art et son livre à paraître, ***Et il n'est plus de place alors pour la peur***.

Par **Frédéric Bosser**

JOËL PERSON

L'ACCRO DU **DESSIN**

ET IL N'EST PLUS DE PLACE ALORS POUR LA PEUR
PAR **JOËL PERSON**
Éditions LES CAHIERS DESSINÉS
Textes de Frédéric Pajak, Philippe Garnier et Callisto McNulty
Livre broché, 220 pages couleurs, disponible

Joël, la première chose qui nous vient à l'esprit en voyant votre travail, c'est le mot « plaisir ».
Ça fait plaisir ! En fait, très tôt dans ma vie, j'ai compris que je comprenais tout en dessin. Tous les animaux que vous pouvez retrouver au début de cette monographie, je les ai réalisés spontanément sur simple observation à la ménagerie du Jardin des plantes. J'avais seize ans. Je me suis étonné moi-même du résultat et des proportions exactes, réussies sur mes girafes et mes panthères ! *(Rires.)* Le dessin a très vite été un moyen de communiquer avec le monde et avec... les filles qui, enfin, s'intéressaient à moi.

Vous en vivez tout de suite ?
Oh que non ! Étant issu du milieu de la grande bourgeoisie, je n'ai longtemps pas eu besoin de travailler pour gagner ma vie. À vingt ans, j'ai demandé à faire mon service militaire, histoire d'être confronté au monde et d'arrêter d'être hors sol. Comme troufions, quand vous ne nettoyez pas votre plateau-repas, le lendemain vous êtes envoyé à la plonge ! *(Rires.)* Chez moi, les bonnes s'en occupaient... Pendant mon service militaire, j'ai dessiné les appelés comme les militaires de métier. C'était intéressant de constater qu'ils possédaient le même uniforme, la même coupe de cheveux, et que cela faisait ressortir la particularité morphologique de chacun. Ces portraits m'ont souvent permis de faire connaissance avec eux et, là encore, de me faire adopter.

Page de droite : ***L'Étudiant aux Beaux-Arts***, 1985
Fusain, 108 x 75 cm
© Joël Person

Je ne me considère pas comme un illustrateur. Je suis d'abord et avant tout **un dessinateur qui propose une deuxième lecture** aux textes qu'on lui soumet.

Dans cette monographie, on découvre que dans votre famille, du côté maternel, Paul Magne de la Croix était un magnifique peintre réaliste et que votre mère a étudié à l'École des beaux-arts.
Quelques-uns de ses tableaux se trouvaient dans la maison familiale. Cela m'a forcément influencé pour décider de devenir artiste à mon tour. Si j'étais pris à la fois à Olivier de Serres et aux Beaux-Arts de Paris, j'ai choisi la deuxième option, au grand dam de mon père.

Pourquoi ?
Mon père étant un grand fan de BD, il m'a accompagné un jour à une convention de la BD où se trouvait notamment Jean Giraud, qu'il connaissait pour lui avoir donné des informations pour la série *Blueberry*. Ce dernier m'a complimenté quand il a vu ma BD faite l'année de mes treize ans. De là, mon père m'a imaginé une carrière dans ce domaine. D'où son envie que je fasse Olivier de Serres plutôt que les Beaux-Arts.

Que faites-vous au sortir des Beaux-Arts ?
Étant rentier, je suis parti en Bretagne faire de la planche à voile. J'ai même été moniteur de voile. Je continuais à dessiner, mais seulement pour le plaisir. Jérôme Guerrand-Hermès, petit-fils d'Émile Hermès et président du conseil de surveillance d'Hermès, a vu mon travail dans un salon de peinture et m'a collectionné pendant dix ans. Cela m'a motivé à reprendre l'activité artistique. C'est à ce moment-là ou presque que je réponds à la demande de Prep'arts pour devenir professeur de croquis d'observation. Je le fais aussi parce que je commence à manquer d'argent. Du mardi au jeudi, j'étais à Paris, et les autres jours en Bretagne, à surfer.

Ça vous plaisait d'être professeur ?
Cela m'a permis d'apprendre ce que je n'avais pas appris comme étudiant et de réfléchir aux meilleures méthodes pour apprendre à mes étudiants à dessiner.

Aujourd'hui, on retrouve votre travail dans les deux premiers numéros d'*Amour,* une publication dirigée par Frédéric Pajak. Comment l'avez-vous rencontré ?
Par une amie peintre, Alexandra Roussopoulos, dont il a d'ailleurs édité une monographie, *Jetée à pierres perdues, d'Alger et ailleurs*.

Frédérique, 1984-2015
Fusain, 135 x 131 cm (détail)
© Joël Person

Mon père atteint du cancer du cerveau, en phase terminale, 1982
Crayon, 30 x 24 cm
© Joël Person

Croupe 2, 2012
Fusain, 81 x 60 cm
© Joël Person

Lion & Lionne, 1982
Crayon, 29,5 x 42 cm
© Joël Person

Il est venu filmer une de mes expositions, rue Saint-Honoré. La première fois qu'il a publié mon travail, c'était dans le numéro 9 des *Cahiers dessinés*. Puis il m'a invité à participer à l'exposition de la halle Saint-Pierre des *Cahiers dessinés*. Pour *Amour*, il m'a demandé d'accompagner deux de ses textes.

Vous dites « accompagner » !
Oui, car je ne me considère pas comme un illustrateur. Je suis d'abord et avant tout un dessinateur qui propose une deuxième lecture aux textes qu'on lui soumet.

Aujourd'hui, c'est une monographie qu'il vous propose !
Cela fait longtemps que nous en parlons avec Frédéric. Il a eu raison d'attendre, car je n'étais pas prêt. Aujourd'hui, cela se justifie plus car je me suis remis au dessin ces dernières années. C'est lui qui a construit les chapitres du livre en partant d'une présélection faite ensemble.

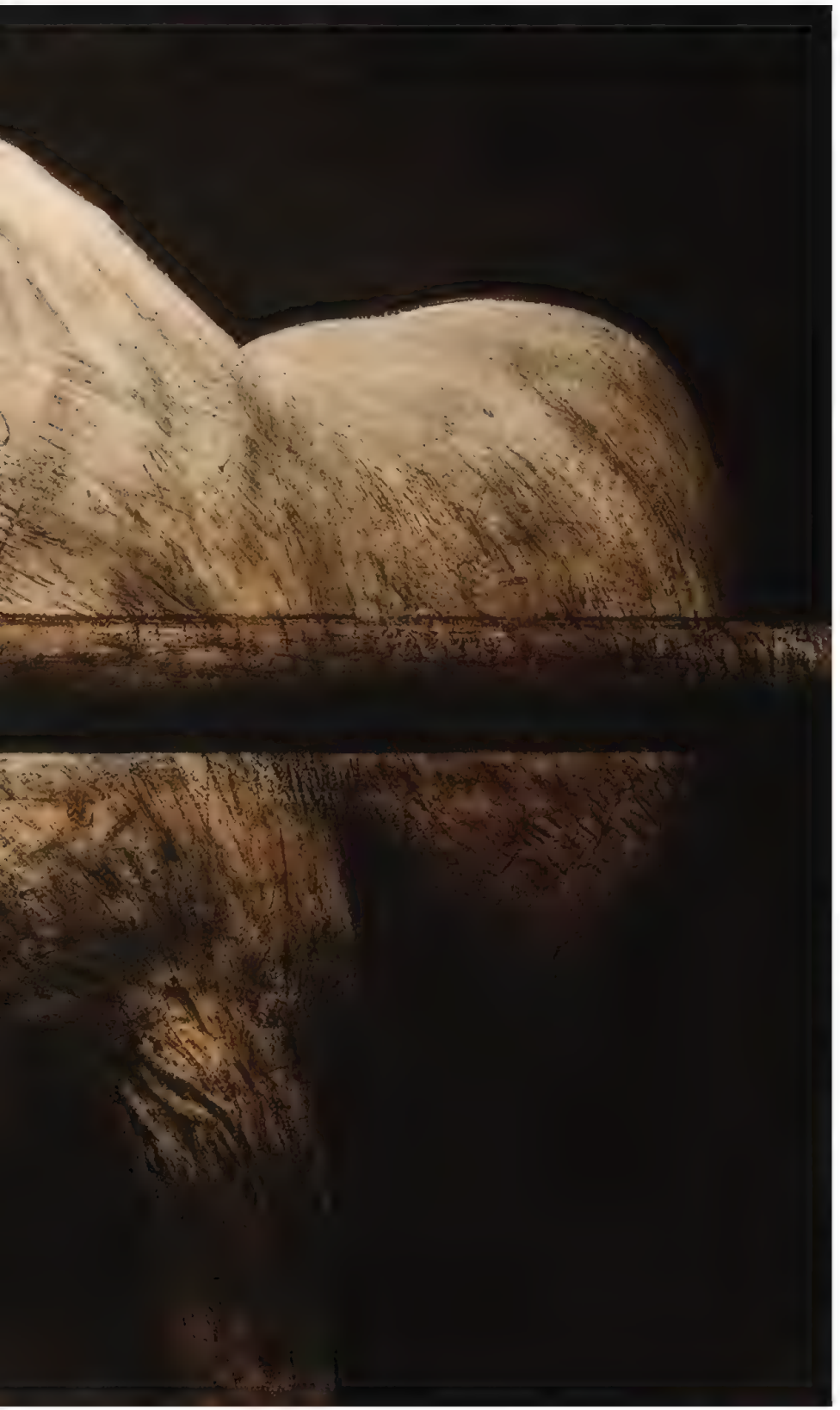
Nous y découvrons votre amour des animaux, et plus particulièrement des chevaux…
J'ai toujours aimé les dessiner. Je venais tout juste d'entrer aux Beaux-Arts, en 1982. Mon père était mourant, je le dessinais. Plus il s'éteignait, plus je dessinais en parallèle des séries d'animaux sauvages dévorant de la viande. Beaucoup plus tard, j'ai réuni l'ensemble dans une série intitulée *Ligne de vie*, exposée récemment. Concernant les chevaux, ce sont des êtres androgynes, sexués, puissants, etc. J'en ai beaucoup dessiné, même si j'en ai peur.

Vous êtes entouré de chevaux dans cet atelier…
En premier lieu, ce cheval Tang, en terre cuite, que mon grand-père a offert à ma mère à son retour de Chine. Je n'avais pas le droit de l'approcher. Pire, ma mère me disait qu'il pouvait me mordre. Résultat, il représentait pêle-mêle l'interdit, la transgression, le danger… sentiments que j'ai gardés quand je me suis retrouvé face à un cheval en chair et en os. Si pour le commun des mortels, le cheval est un symbole de désir et d'énergie, c'est aussi un animal peureux et contraint, malgré sa puissance.

Pourquoi en noir et blanc ?
Le noir et blanc est une écriture à part entière, sachant que je suis gaucher, dyslexique. Je n'ai pas pris cette direction histoire de me démarquer d'autres artistes, comme Delacroix ou Géricault par exemple, à qui je suis souvent comparé quand je représente des chevaux. Je suis mon propre parcours. La technique de l'huile, c'est plus long… moins spontané, donc je suis moins preneur.

Quelle est votre technique favorite ?
J'utilise la pierre noire de trois graisses différentes : sec, demi-gras et gras. Cela me permet d'obtenir tous les noirs. L'art du dessin consiste à faire vibrer les blancs en fonction du contraste. J'utilise aussi beaucoup la luminosité du …

Cob normand 1, 2010
Fusain, acrylique, cire teintée et noire
135 x 180 cm
© José Parson



J'ai rencontré ce cob normand au Salon de l'agriculture, soit un endroit neutre où ni lui ni moi n'étions à notre place. J'ai immédiatement été fasciné par son animalité.

J'ai dramatisé le sujet avec cette barre qui sépare l'espace du cheval de celui du spectateur. Ses oreilles sont dressées et elles cachent ses yeux. Sa présence est très forte, ne serait-ce que par sa mise en scène, à savoir un espace très sombre, presque caravagesque, très éloigné de la réalité. Pour ce tableau qui revêt à mon avis plusieurs degrés de lecture, je suis parti de photos faites sur place et de nombreux croquis.

J'en ai fait sept versions en tout, je crois.

C'est ma Joconde à moi. ■

L'Étudiant aux Beaux-Arts, 1985
Fusain, 108 x 75 cm
© Joël Person

papier... La seule couleur qui me passionne vraiment, c'est celle des paysages bretons de mon enfance : les nuages, la tempête...

Quand je suis arrivé, vous m'avez montré votre première bande dessinée...
C'est aussi une écriture... Je suis parti d'un livre offert par ma mère, *L'Auberge de la Jamaïque*, écrit par Daphné du Maurier en 1936. Je l'ai lu des dizaines de fois avant de l'adapter en bande dessinée. Comme je l'ai arrêtée en route, j'aimerais bien la reprendre maintenant.

L'Étudiant aux Beaux-Arts, 1985
Gouache, 108 x 75 cm
© Joël Person

Un visage, c'est aussi quelque chose qui prend la lumière. En revanche, **un regard, ce n'est pas un élément plastique.**

Autre domaine où vous vous êtes essayé, c'est le portrait...
Cela me permet d'instaurer un dialogue avec le portraituré. J'adore saisir la vie d'une personne, qu'elle soit une amie ou une personne que je croise au hasard de la vie. Dans la monographie, nous en montrons beaucoup. J'attire votre attention sur celui que j'intitule *L'Étudiant aux Beaux-Arts*, exécutée en deux séances en 1985. Ce jeune homme louait une petite chambre dans l'immeuble de mes parents et travaillait au Burger King pour payer ses études. Dans son portrait, j'ai essayé de représenter sa volonté de réussir comme artiste malgré les difficultés de son parcours.

Il vous arrive de ne pas réussir à saisir la personne ?
Sans paraître présomptueux, rarement. Pourtant, je suis très exigeant sur la ressemblance. La description du critique d'art James Lord sur toutes les étapes de son portrait par Alberto Giacometti *(Giacometti, où l'art du portrait inachevé)* est à conseiller à tous. À chaque tête de chapitre où il décrit ce qui s'est passé lors des séances de pose, vous avez l'état du dessin de Giacometti. Et comme le peintre détruit à chaque fois ce qu'il vient de faire, Lord a tendance à perdre patience.

Vous acceptez des commandes ?
Relativement peu. Pour la simple et bonne raison que le commanditaire attend un résultat de ma part et cela me stresse. En fait, je préfère dessiner des personnages dans des bars, des salles de concert, la rue, etc. En découvrant mes dessins sur

Série « L'eau qui dort », 2020
Pierre noire, 25 x 25 cm
© Joël Person

des ensembles de musiciens faits en live, Frédéric Pajak m'a proposé d'en croquer lors du Printemps du dessin qu'il organise l'année prochaine à Arles.

Avez-vous un conseil pour nos lecteurs ?
Bien comprendre les proportions ! Il faut vraiment savoir percevoir les formes de votre modèle dans leurs proportions. Si vous y arrivez, vous dessinez ce que vous avez sous les yeux. Mais est-ce bien la personne que vous avez en face ? Un visage, c'est aussi quelque chose qui prend la lumière. En revanche, un regard, ce n'est pas un élément plastique. Je commence par la structure du visage, les proportions, etc., puis le regard en dernier. Dans mes premiers portraits, je demandais aux modèles de poser sans me regarder, j'évitais leur regard.

Nous avons beaucoup aimé votre série sur les Gilets jaunes.
Je pars de photos trouvées sur Internet que je recadre très souvent. Cela permet de voir des choses que je n'avais pas vues immédiatement. En dessinant les CRS en formation serrée (*La République en marche*), j'ai par exemple été surpris par leur suréquipement avec leurs jambières, leurs boucliers de Plexiglas. C'est incroyable ! Plus je suis dans l'actualité, plus j'essaie de la rapprocher d'une œuvre d'art. Exemple : quand je dessine un activiste russe attrapé par les CRS, je pense à *La Déposition du Christ* du Tintoret. Devant cette photo de la Gay Pride, je pense à *La Danse* de Carpeaux sur le fronton de l'opéra Garnier. Un charnier de migrants dans une barque me renvoie au *Radeau de la Méduse* de Géricault. C'est sans limites...

Vous m'avez également montré vos carnets de croquis quand je suis arrivé.
Il y a en a beaucoup ! Je dessine tout le temps.

Dans cette monographie, plusieurs intervenants extérieurs écrivent sur votre travail. Cela vous a plu ?
C'est touchant ! Le texte écrit par Pajak m'a fait pleurer. Ceux de Philippe Garnier et de Callisto McNulty sont très beaux, également. ■

Série « L'eau qui dort », 2020
Pierre noire, 25 x 40 cm
© Joël Person

Par **Frédéric Bosser**

ÉCOLE ÉMILE COHL

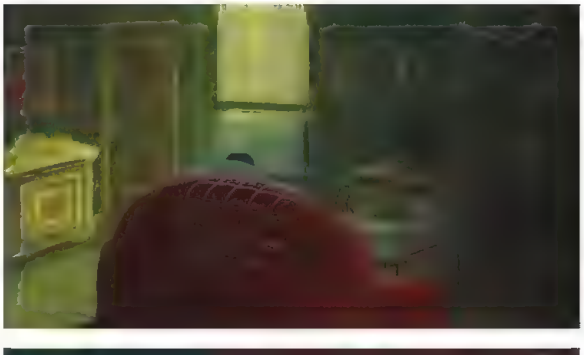
COHL AU COLLET

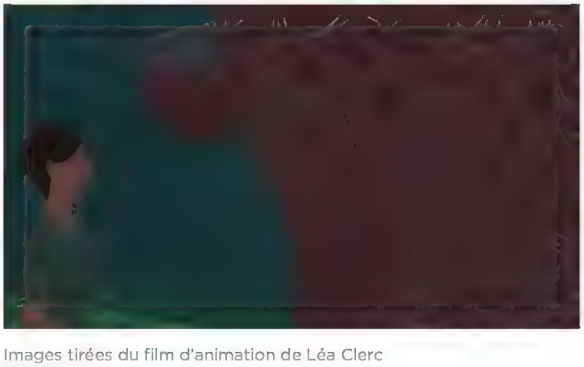
Avant que la promotion 2022 parrainée par Bernadette Després ne livre son verdict en janvier 2023, nous avons retenu un étudiant par catégorie : **Léa Clerc** (animation), **Thibault Donjon** (jeu vidéo) et **Léa Gavillet** (édition multimédia) pour la (déjà) grande qualité de leurs masters. Longue vie à eux !

Du côté de l'animation

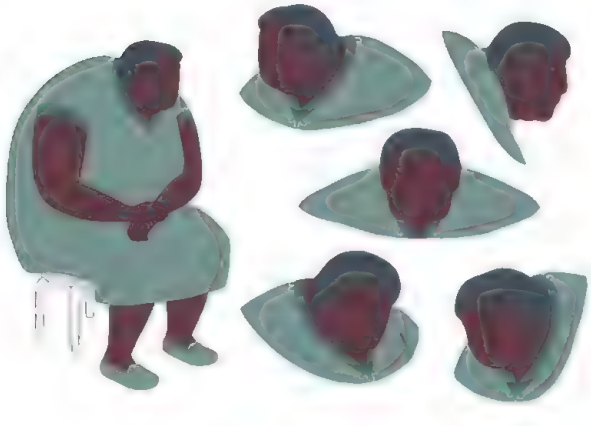
Léa Clerc est un pur produit de l'école Émile Cohl qu'elle intègre à la sortie du bac. Durant ses deux premières années d'études, elle est tiraillée entre l'illustration et l'animation avant de s'orienter vers le mouvement et l'utilisation du son. « *Je me suis longtemps mis des barrières devant la complexité de l'animation jusqu'à ma rencontre avec un étudiant de cinquième année. L'écouter parler de son expérience dans le domaine m'a littéralement débloquée.* » Son master se fera donc dans l'animation, quitte à devenir illustratrice ou autrice de BD plus tard. Dans son court-métrage de fin de master, elle aborde le thème de la disparition à l'aide de la métamorphose, fruit d'une histoire lue à douze ans, *Aldabra, la tortue qui aimait Shakespeare* de Silvana Gandolfi, où une grand-mère se transforme petit à petit en tortue géante des Seychelles. Elle s'en détachera pour proposer une histoire plus adulte, qui (sur demande de l'école) doit tenir en trois minutes chrono. Elle n'y arrivera pas complètement, car son film en fait finalement quatre. Mais c'est autant de minutes de bonheur !

Instagram : **@circ_l**



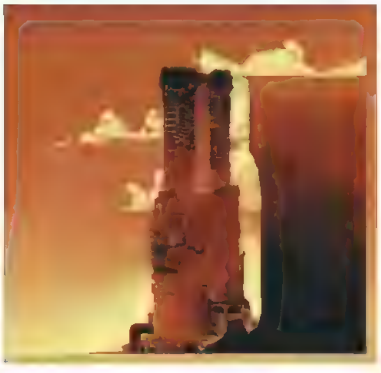


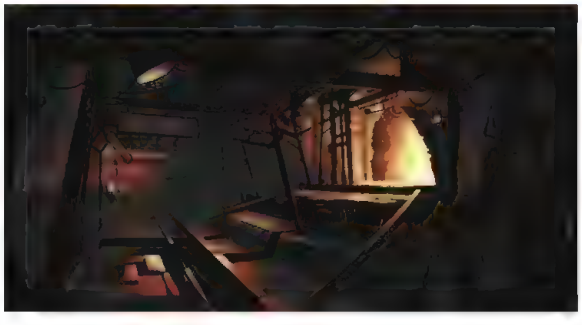
Images tirées du film d'animation de Léa Clerc
© Léa Clerc / EEC

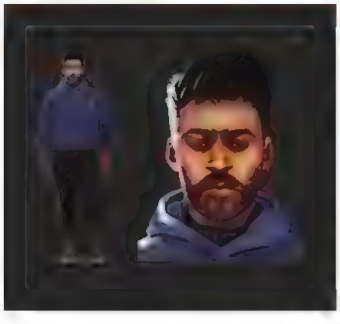


Posing pour le personnage de Rose
© Léa Clerc / EEC

Concept environnement et modélisation du personnage de Kamil, pour le jeu vidéo *Kowloon*, de Thibault Donjon
© Thibault Donjon / EEC







Rayon jeu vidéo

Soucieux de progresser en dessin, Thibault Donjon trouve à Emile Cohl le cadre qu'il recherche. « *Quitte à être bousculé, j'avais besoin de professeurs qui me fassent progresser et m'amènent vers un maximum de domaines comme la peinture, la sculpture, l'animation, la gravure, etc.* » De cette boîte à outils, il finit par choisir la section Jeu vidéo en souvenir du jeu *Halo* pour son aspect graphique et pour sa relation avec la réalité. « *J'aime quand une création part du réel pour imaginer un autre monde.* » En six mois, il crée son univers, imagine un début de jeu vidéo et pose des architectures où les personnages vont évoluer, sur la base de recherches en dessins sur papier. Le reste se fera à l'ordinateur. Dans *Kowloon*, nom d'un quartier de Hong Kong dans les années 1970 connu pour son architecture chaotique, une enquête pour meurtre doit être résolue. Son ambition est aujourd'hui d'intégrer une structure lui permettant de continuer à apprendre et où il apportera son imaginaire. À bon entendeur !

Instagram : **@thibault_donjon**

Section multimédia

En seconde, Léa Gavillet hésite encore entre des études d'ingénieur et de dessin. Ce sera finalement le dessin et Émile Cohl. « *J'ai choisi cette école pour sa section Animation avant de m'apercevoir que ce n'était pas trop mon truc. Alors en troisième année, je rejoins la section Multimédia et la spécialité Illustration jeunesse où Isabelle Chatellard, notamment, enseigne.* » Elle y suivra également les cours de Sophie Paffoy et de manière plus aléatoire de Chloé Cruchaudet. « *Leurs enseignements m'ont appris à aller plus loin dans mes images, à bien les intégrer à un texte.* » Pour son master, elle choisit d'illustrer un conte persan traduit en France au XV^e^ siècle pour la noblesse de ses personnages et cet univers oriental qu'elle aime tant. Sur la trentaine d'images qu'elle compte faire seule, treize (dessins à l'encre remontés et colorisés sur Photoshop) sont réalisées à la mi-août. Courage pour la suite, car c'est très prometteur... Son diplôme en poche, elle se projette déjà dans l'édition jeunesse avec un scénario de BD avec une autre des élèves d'Émile Cohl.

Instagram : **@gavlure**

Illustration d'un conte persan, par Léa Gavillet
© Léa Clerc / EEC

DÉCOUVRIR

ÉCOLE ÉMILE COHL
www.cohl.fr

ALBERTO **VÁZQUEZ**
© Photo DR

De mignons et violents nounours colorés s'entraînent dans un camp militaire afin d'exterminer les tout aussi brutales licornes noires de la forêt avoisinante. Le tout est peuplé de monstres, de traumas familiaux, de relents de guerre civile et de croyances nauséabondes. Dans une industrie aussi formatée que celle du long-métrage animé, il est difficile d'imaginer que ce film puisse exister, et pourtant, ***Unicorn Wars*** était présenté en avant-première lors du dernier Festival d'Annecy. Son créateur, **Alberto Vázquez**, né en 1980 en Galice, est auteur de bandes dessinées avant d'être cinéaste d'animation. Il a percé en 2007 en Espagne avec la publication du sombre *Psiconautas*, par la suite devenu un court puis un long-métrage animé en 2016. Entre-temps, il a réalisé quatre courts-métrages, dont *Sangre de Unicornio*, matière première de *Unicorn Wars*, et *Decorado*, primé dans de multiples festivals. Il revient ici sur son parcours dans la BD, son univers graphique singulier ainsi que sur l'adaptation de ses œuvres pour le cinéma et la mise en forme d'un univers où le merveilleux se pare de réalisme et d'actualité.

Par **Nicolas Thys**

ALBERTO VÁZQUEZ

DE LA BD **À L'ANIMATION**

Comment avez-vous découvert la bande dessinée ?
Je n'étais pas très bon à l'école mais j'ai toujours eu un grand intérêt pour les formes artistiques, et c'est pendant mes études aux Beaux-Arts en Galice que j'ai découvert la bande dessinée. C'est un médium qui m'a tout de suite parlé pour raconter mes propres histoires de façon directe et économique.

Quels ouvrages vous ont marqué lors de cette découverte ?
J'ai tout de suite lu la bande dessinée adulte, essentiellement la BD alternative espagnole et française. Ce sont des gens comme Stéphane Blanquet ou des éditeurs comme l'Association avec la revue *Lapin* qui m'ont ouvert les yeux. C'est dans cet esprit qu'en 2001, avec un groupe d'amis dont les centres d'intérêt convergeaient, j'ai cofondé Polaqia, un collectif d'auteurs graphiques qui nous a permis d'autopublier nos premières planches. À l'époque, il n'y avait pas Internet et nous parcourions les festivals pour aller les vendre nous-mêmes.

UNICORN WARS
PAR **ALBERTO VÁZQUEZ**
Film d'animation
Uniko / Autour de Minuit / Abano / Schmuby
En salle le 30 novembre

Unicorn Wars, image du film
© 2022 Unikô-Autour de minuit-Abano-Schmilblick

Pour ceux qui vous suivent, votre travail a parfois quelque chose de Roland Topor.
Merci ! Je suis aussi illustrateur et pour moi c'est le meilleur. Son travail sur *La Planète sauvage* est magnifique et même au-delà de ce film. Il a un imaginaire fou lié au corps et à la douleur qui est fascinant. C'est le plus grand artiste de l'histoire !

Vous étiez déjà intéressé par le cinéma d'animation ?
J'ai toujours adoré l'animation, notamment le court-métrage, plus libre et artistique. On peut faire ce qu'on veut sans trop de moyens, contrairement au long. J'ai toujours vu l'animation comme un mélange entre le cinéma et la bande dessinée, une sorte d'intermédiaire avec un langage propre.

Parmi vos albums, votre premier, *Psiconautas*, édité en Espagne en 2007, a déjà été adapté en court-métrage puis en long. Vous avez tout de suite envisagé l'adaptation ?
Pas vraiment ! La bande dessinée a eu un certain succès et un producteur espagnol, Pedro Rivero, m'a contacté vers 2010. C'est là que je suis entré dans le monde de l'animation. Il m'a expliqué qu'il aimait mon travail et voulait en faire un film, mais comme mon univers est sombre et adulte, c'était compliqué d'en faire un long-métrage. Nous en avons donc réalisé un court, *Birdboy*, qui a bien fonctionné en festival. Nous avons ensuite embrayé sur le long-métrage mais, contrairement à *Unicorn Wars*, c'est resté un film avec un petit budget d'à peine un million d'euros et une équipe restreinte d'une vingtaine de personnes.

Comment passe-t-on d'une bande dessinée avec ses propres codes à un court ou un long-métrage ?
Comme on peut ! *(Rires)* Ce sont des médiums différents, mais ils ont beaucoup en commun et, surtout, ce qui m'intéresse dans la BD comme au cinéma, c'est de pouvoir raconter mes histoires, évoquer mes expériences tout en les passant à travers mon propre filtre. Le langage est différent, mais je ne travaillais pas seul. J'ai eu de l'aide sur le story-board, l'animatique et le reste. J'ai aussi pu tester l'animation,

notamment sur de très courts films, mais je suis illustrateur, pas animateur, donc j'ai rapidement laissé cette partie pour me focaliser sur la réalisation, le scénario et la direction artistique. C'est déjà bien assez !

En 2014, vous réalisez *Sangre de Unicornio*, le court-métrage qui sert de base à *Unicorn Wars*. Est-il lui aussi issu d'une BD ?
Oui, d'une histoire de huit pages à peine, que j'ai écrite il y a longtemps et qui n'a jamais été publiée.

Elle était également en noir et blanc, comme vos autres albums ?
Noir, blanc et rose, comme le court-métrage, avec le même aspect aquarellé. J'ai totalement modifié ça dans *Unicorn Wars* car ce n'était pas possible de tenir ainsi sur quatre-vingt-dix minutes, au risque de perdre le spectateur.

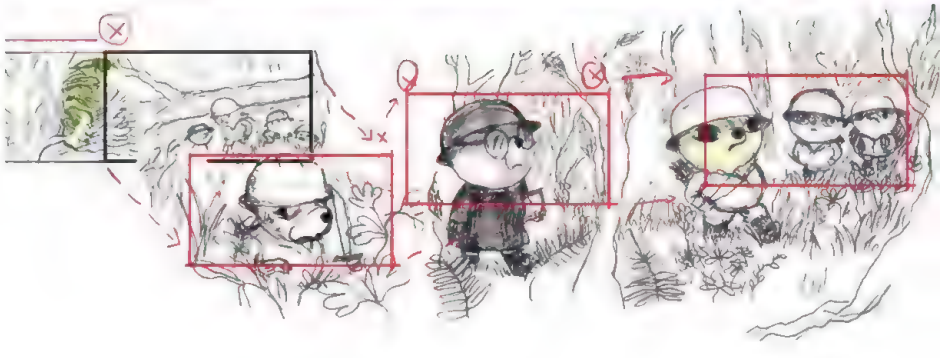
Justement, dans *Unicorn Wars*, vous avez passé un cap par rapport aux couleurs. Elles sont bien plus vives, comme si elles devenaient un langage à part entière.
Oui, elles sont fondamentales. Elles ont une valeur symbolique mais aussi expressive. Je n'ai jamais été porté sur le naturalisme. Le ciel bleu et les feuilles vertes, ce n'est pas pour moi. Dans *Unicorn Wars*, les couleurs évoluent avec les sentiments des personnages. Au début, ils s'entraînent dans un camp, les couleurs sont saturées et tendent vers le rose, le magenta et le fuchsia, avec un côté très ours en peluche. Mais plus le récit avance, plus les protagonistes souffrent et doivent affronter leurs démons, plus les couleurs deviennent dénaturées, froides et bleues. De plus, la bataille finale est très graphique et va vers les tons jaunes avec une forte opposition entre les licornes noires et les oursons colorés.

Quelles sont les différences principales entre la BD et le film ?
Du point de vue du langage, la BD est plus calme, plus libre. D'une case à l'autre, il peut se passer un temps infini et le lecteur peut toujours revenir en arrière. Le jeu sur les ellipses temporelles est plus fort. Je peux également mélanger les temporalités au sein même d'une page et jouer sur les cadres ou leur absence. Au cinéma, c'est plus compliqué car il faut faire attention aux faux raccords et à ce type de problèmes. J'ai dû travailler la narration autrement. En plus, la manière de produire est différente : j'ai dû écrire un scénario, faire le story-board qui est la partie la plus proche de la BD, avant de passer à l'animatique où on commence à introduire un peu de mouvement, mais aussi quelques dialogues et éléments sonores.

Vous faites vous-même vos story-boards ?
Cette fois, je l'ai fait avec cinq autres artistes. Sur *Psiconautas*, j'étais seul mais ça m'a épuisé, et comme là j'avais un budget un peu plus important j'ai pu engager des gens. Ils venaient tous du milieu de la BD, je n'ai pas voulu de story-boarders ou d'animateurs.

Unicorn Wars, extraits du film
© 2022 Un ko-Autour de minuit-Abano-Schmuby

Unicorn Wars, extraits du film et du story-board
© 2022 Jinko-Autour de minuit-Abano-Schmuby



Pourtant le story-board et la BD sont deux approches différentes !
Oui, mais j'aime l'idée de ne pas devoir travailler avec des spécialistes du story-board et de collaborer avec des artistes qui ont chacun leurs propres solutions stylistiques ou narratives aux problèmes qu'on peut rencontrer. En outre, je n'ai travaillé qu'avec des gens que je connais et dont j'admire le travail. Je connais leurs spécialités, donc j'en laissais certains faire telle partie du story-board et d'autres s'occuper de telle autre. Même si je les supervisais pour ne pas perdre la continuité générale, je les laissais travailler librement.

Et pour l'animatique ?
Je l'ai faite avec deux ou trois personnes. Certains réalisateurs n'écrivent pas leur scénario ou ne font même pas de story-board eux-mêmes, mais j'aime tout contrôler de A à Z. Un peu trop ! Le cinéma, et surtout le long-métrage, c'est un travail d'équipe et j'ai dû apprendre à déléguer, mais c'était compliqué.

En raison de votre pratique de la bande dessinée, bien plus solitaire ?
Je pense que ça joue. Il faut se plier à une autre manière de fonctionner. J'aime être impliqué dans la totalité du processus et c'est compliqué, surtout dans une coproduction entre deux pays et plusieurs villes quand la production a lieu en pleine pandémie ! J'ai dû tout suivre depuis chez moi alors que l'animation se faisait dans quatre villes. Tout ce qui concerne les ours a été fait en Espagne et les licornes en France. Lorsque les deux se rencontrent, ça a aussi été fait en France.

L'avantage de la BD, c'est que vous dessinez ce que vous voulez. Pour amener le mouvement, le dessin d'animation se plie à des contraintes de simplification. Comment avez-vous abordé cela ?
J'ai d'abord fait le design des personnages moi-même, puis j'ai laissé mes recherches à des dessinateurs de personnages qui les ont rendus « animables ». Ils les ont corrigés en termes de formes, de perspectives. Ils ont travaillé leurs mains, leurs regards. À chaque fois c'était aussi un va-et-vient : ils venaient avec des idées, je les validais ou non. Mais c'est un vrai gain. Il n'y a aucune perte stylistique, d'autant que j'ai déjà l'avantage de dessiner des personnages relativement simples en général. Ce qui m'intéresse, c'est surtout le fait qu'ils soient modelés pour coller à la narration et pouvoir exprimer ce qu'ils doivent exprimer une fois en mouvement.

Les thématiques militaires et religieuses renvoient à l'histoire espagnole et au franquisme. Peut-on voir le film comme une métaphore de cette période ?
Oui, totalement ! Mon grand-père était militaire et religieux, et j'évoque toujours des choses vues ou ressenties dans mes œuvres. Mon histoire et celle de l'Espagne ont donc une forte influence sur ma perception du monde. La religion fait nécessairement partie de ma culture, avec notamment le fort sentiment de culpabilité qu'elle transmet.
Et puis je suis né juste après la fin de la dictature franquiste et l'Espagne actuelle est loin d'avoir refermé cet épisode dont on ne parle pas ou peu. Puis j'ai voulu évoquer des choses actuelles. Comme en France, l'extrême droite espagnole est forte, elle cherchait à récupérer cette mémoire de l'histoire. Et n'oubliez pas qu'on a encore un roi ici !

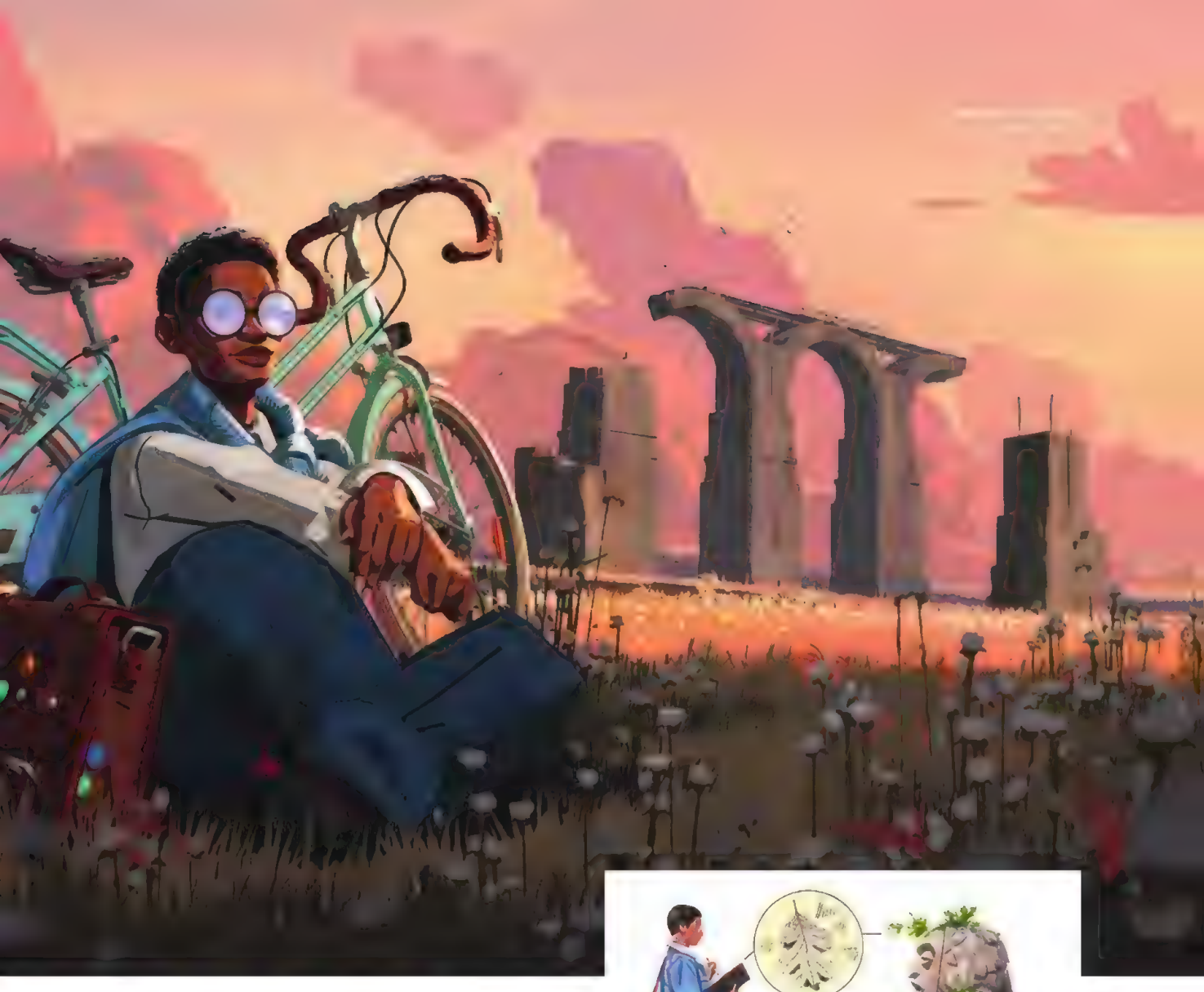
INDIE GAMES

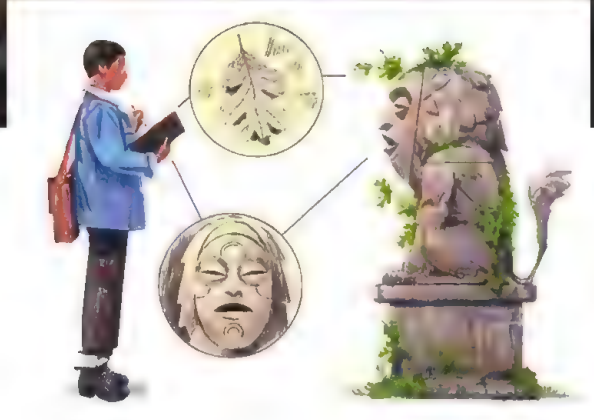
BOUNTHAVY **SUVILAY**

Après un premier livre très remarqué, *Indie Games*, qui retraçait l'histoire du jeu vidéo indépendant et le parcours de ses principaux acteurs, **Bounthavy Suvilay** remet le couvert quatre ans plus tard pour en proposer une suite : ***Indie Games : jeux vidéo indépendants, de l'artisanat au blockbuster***. Ce nouvel ouvrage consacré aux [redacted] des studios dans un écosystème de plus en plus concurrentiel. Très richement illustré, le livre est une [redacted] du jeu vidéo comme médium visuel et narratif. [redacted] pour faire avec elle l'état des lieux.

Par **Jean-Samuel Kriegk**

QU'EST-CE QU'UN JEU VIDÉO « **INDÉ** » ?





Vous venez de consacrer deux livres à l'industrie du jeu vidéo indépendant. Comment définiriez-vous ce concept de jeu « indé » ? Par la taille de l'équipe, l'originalité de la proposition, l'économie de la production ou d'autres facteurs ?

Je pense que c'est avant tout un état d'esprit, une certaine curiosité et un art du bricolage. Il existe des studios indépendants composés d'une personne, mais aussi d'autres qui sont des PME. Tout dépend du genre, de la taille et de l'esthétique du jeu, si c'est en 3D ou non, si ce sont des niveaux générés de manière procédurale ou non, etc. Aujourd'hui, il y a une catégorie « Indépendants » sur les boutiques en ligne comme Steam et il existe de nombreux éditeurs qui se spécialisent dans les jeux créés par de petits studios. Mais en réalité, les premiers « indé » sont les pionniers qui ont créé des jeux vidéo dans leur chambre d'étudiant à une époque où la majorité du grand public ne possédait pas d'ordinateur. Ils codaient tout, et concevaient aussi les visuels, les effets sonores, et distribuaient parfois eux-mêmes leurs jeux. La seconde vague d'indépendants a débuté avec la démocratisation de l'Internet 2.0 et des outils de création. Autour de 2008, les amateurs de jeu vidéo ont pu se passer d'éditeur en commercialisant leur production sur leur site ou en les mettant en ligne dans les boutiques virtuelles des consoles. Après quelques premiers gros succès comme *Super Meat Boy*, *Braid* ou *Castle Crashers*, de plus en plus de gens se sont mis à faire des jeux de taille moyenne pour ces réseaux de diffusion. Aujourd'hui, pour être visibles auprès des potentiels joueurs, la plupart sont obligés de recourir aux services d'un éditeur ou de sociétés tierces. Il s'agit du cycle naturel d'un secteur économique après la phase de boom initial.

Season, *concept art*
© Scavengers Studio 2022

A Short Hike, concept art
© Adamgryu 2019

Un jeu, ce n'est pas que le visuel. Ce qui fait le plaisir spécifique du jeu vidéo est différent de la contemplation d'une œuvre d'art dans un musée.

À quoi s'oppose ce concept ? Vous ouvrez une parenthèse sur les « blockbusters » dans ce nouveau volume, ce qui semble antinomique avec la dimension plutôt artisanale que l'on imagine pour l'industrie des jeux indé.
Il y a plein d'exemples de jeux indé qui sont aussi d'immenses succès commerciaux : *Minecraft*, *Dead Cell*, *Hades*, *Human: Fall Flat*, *Among Us*... L'opposition entre blockbusters et jeux indé est avant tout une dichotomie mentale dans l'imaginaire français. Les gens se sont persuadés que seuls les artistes non reconnus de leur vivant et demeurant dans la misère sont d'authentiques créateurs. Ils ont l'image d'Épinal du poète maudit et pensent que les créateurs de jeux doivent correspondre à leur illusion. Je ne sais pour quelle raison les gens pensent que ce qui est populaire est nécessairement vulgaire et sans qualité. Il s'agit d'un préjugé tenace en France. Je pense qu'il vaut mieux opposer le produit de consommation bien fait comme un *Call of Duty* et des créations plus personnelles où les créateurs ne misent pas sur l'exploitation d'une propriété intellectuelle jusqu'à la fin de leur vie et plus de soixante-dix ans après. J'aime les jeux *Final Fantasy* et il y a parmi eux des chefs-d'œuvre, mais les créateurs ne sont pas les ayant droits. La propriété intellectuelle appartient à une société et ceux qui travaillent sur la série sont crédités dans le générique. Dans le cas d'un jeu indé, chaque membre de l'équipe a un véritable pouvoir d'influence sur le jeu. Ils possèdent plus de contrôle sur leur création. D'une certaine manière, ils sont plus impliqués, car ils ont plus de responsabilités. Ils ne sont pas un engrenage facile à remplacer dans la machine.

Season, *concept art*
© Scavengers Studio 2022

Vous aviez publié un premier ouvrage très complet sur le sujet, autour de l'histoire et de l'art des jeux indépendants. Pourquoi y revenir avec un deuxième livre ?
La situation a beaucoup évolué et je tenais à donner la parole aux créateurs pour qu'ils nous expliquent leurs difficultés actuelles. Lorsque la plate-forme de vente en ligne Steam a commencé à vendre des jeux de petits créateurs sans éditeur, il n'y avait pas beaucoup de choix et chaque titre était donc plus visible. Aujourd'hui, nous sommes dans la situation inverse. Tous les nouveaux jeux sont en concurrence avec les autres titres qui sortent à la même date et ceux qui sont déjà au catalogue. Nous sommes dans la situation paradoxale d'abondance de bons jeux et de manque de temps pour y jouer. La plupart des gens ont une collection de jeux inachevés sur leur compte Steam. Ce livre permet de recueillir le témoignage de différents profils de créateurs et des difficultés spécifiques auxquelles ils sont confrontés. Et bien sûr, il y a énormément de bons jeux qui sont sortis après la parution du premier tome : il aurait été dommage de ne pas donner la parole à leurs créateurs.

Chuchel, concept art
© Amanita design 2018

Qu'est-ce qui conditionne selon vous la réussite artistique d'un jeu vidéo ?
Je n'en ai aucune idée et les créateurs de jeu n'en ont pas la moindre idée non plus. Il est idiot de vouloir créer une formule toute faite qui puisse s'appliquer à tous les jeux ou à tous les publics. Les attentes des passionnés de jeux de stratégie ne sont pas les mêmes que celles des amateurs de jeux de combat ou de simulateurs agricoles. Dans le domaine créatif, tout est lié à la chance : rien n'est certain. On ne produit pas des yaourts et il n'y a donc aucune procédure labellisée ou standardisée. Tout peut arriver.

Est-ce qu'un bon jeu, c'est forcément un beau jeu ?
Non. Un jeu, ce n'est pas que le visuel. Ce qui fait le plaisir spécifique du jeu vidéo est différent de la contemplation d'une œuvre d'art dans un musée. Le jeu permet de sortir du cadre quotidien où l'on nous demande d'être rentable ou utile pour la société. Lorsque l'on joue, on est en dehors du monde. Par ailleurs, chaque jeu propose un monde virtuel avec des règles différentes et des expériences distinctes. *Dwarf Fortress* est l'exemple type du jeu « laid » selon les critères des graphistes. La première version était en ASCII *(visuel créé avec les lettres du clavier)*, mais c'est un immense succès auprès des fans de jeu de gestion. Depuis, les visuels ont été refaits pour être plus attirants.

Identifiez-vous chez les indépendants une ambition plus forte en termes de gameplay ou de direction artistique que dans les gros studios ?
Je pense que les gens qui aiment le jeu et qui travaillent dans ce domaine ont tous des ambitions. La taille du studio et sa structure économique déterminent si les créateurs peuvent prendre des risques ou non. Lorsque vous dépendez d'une société cotée en bourse, vous travaillez avant tout pour des gens qui veulent avoir un retour sur investissement rapide et important – pas pour les joueurs. Lorsque vous êtes dans une structure plus petite, vous êtes potentiellement plus attentif à ce que veut votre public. Dans un cas, il y a toute une bureaucratie pour limiter la prise de risques tandis que dans l'autre les créateurs peuvent tenter plus de choses. Mais tout est relatif. Il y a des studios indé qui pensent comme de grosses sociétés cotées en bourse et des multinationales qui tentent de faire de l'inédit.

Comment avez-vous choisi les œuvres et les artistes présentés ?
Il s'agissait avant tout de faire une mise à jour et de parler de jeux sortis après la publication du premier livre. Néanmoins, j'en ai profité pour donner la parole à des vétérans comme Derek Yu (*Spelunky*) et Lucas Pope (*Papers, Please* et *Return of the Obra Dinn*), car ils ont vécu le début de la seconde scène indé et l'évolution du secteur. Je voulais aussi faire le tour du monde avec le livre, ce qui explique pourquoi il y a des développeurs européens, américains, australiens, mais aussi iraniens, chinois et coréens. Enfin, l'idée est de montrer différents profils. Il y a à la fois les studios de taille PME qui se lancent dans le jeu indé (dans le sens où ils conservent les droits sur leurs créations) et les jeunes étudiants qui commercialisent leur projet de fin d'études. Il y a ceux qui font des maquettes en papier pour créer des niveaux comme l'auteur de *Papetura* et d'autres qui font de la VR.

Forest of Liars, concept art
© Jimeshu, Lovers 2022

Carto, dessins préparatoires (double page du livre)
© Sunhead Games 2020 Humble Games / XD © Bragelonne

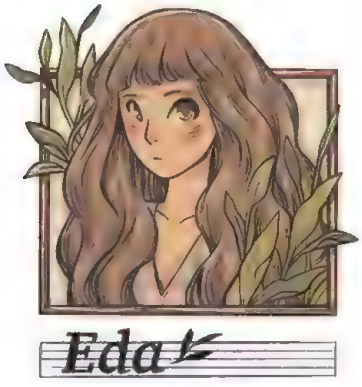
Comment expliquez-vous l'anonymat dans lequel restent enfermés les artistes du jeu vidéo, qui sont loin d'avoir acquis la reconnaissance des artistes de la BD ou de l'animation ?
Dans la BD ou l'animation, le visuel est l'élément clef alors que ce n'est vraiment pas le cas dans le jeu vidéo. Shigeru Miyamoto a certes dessiné Mario, mais il a surtout défini le gameplay et c'est le plus important. C'est l'essence de *Mario*. D'autre part, les visuels du jeu vidéo sont créés au sein d'une équipe, même s'il peut y avoir un directeur qui donne le ton. Ces images dépendent des possibilités techniques, donc des programmeurs. En un sens, le jeu vidéo est plus proche du cinéma que de la BD ou de l'animation. Le grand public ne connaît pas le directeur de la photographie des films de Wong Kar-wai, quand bien même il connaîtrait le nom du réalisateur, car il a reçu des prix lors de festivals de cinéma. De la même manière, il ne connaît pas le nom du directeur artistique ou des différents artistes, quand bien même il connaîtrait le nom du studio qui a créé le jeu. Dans la plupart des cas, c'est déjà beau quand les gens sont capables de distinguer l'éditeur du développeur. Le grand public ne connaît pas vraiment le nom des artistes et, en réalité, ce n'est pas très grave. Le plus important est que les artistes soient reconnus par leurs pairs. Il faut aussi accréditer qu'il n'existe pas de frontière entre l'animation, la BD et le jeu. Un même artiste peut faire des *concept arts* pour un studio de jeu vidéo et travailler en parallèle pour Disney. Je constate que la plupart du temps les artistes connus du grand public sont aussi ceux qui ne font plus grand-chose et qui sont en fin de carrière...

Si vous aviez le pouvoir de sortir deux ou trois artistes de cet anonymat, qui auriez-vous à cœur de défendre en priorité ?
Je ne présenterais pas vraiment des artistes, car comme je l'ai dit auparavant, les visuels résultent d'un travail d'équipe entre différents départements (programmeurs, *game designers*, etc.). En revanche, je tiens à souligner qu'il y a des studios qui font à la fois du jeu et d'autres médias comme Salon Alpin, Umeshu Lovers, Amanita Design et Mojiken. Certains sont plutôt spécialisés dans le *concept art*, d'autres dans la création de jeu, mais le visuel reste au cœur de leurs titres. Dans le premier tome d'*Indie Games*, j'avais déjà discuté du cas de Warden Light, un studio créé par deux ex-étudiants en art qui ont quitté leur formation pour travailler avec les professionnels au lieu d'attendre une validation par un diplôme. J'avais aussi évoqué le cas des animateurs qui ne font plus de dessin animé et se retrouvent dans le jeu vidéo comme l'un des piliers de Team Cherry (*Hollow Knight*), une partie du studio Klei ou encore les animateurs du Studio MDHR (*Cuphead*). Je pense que le plus simple est encore de feuilleter les deux livres et voir les studios dont les images vous interpellent le plus.

Ces images dépendent des possibilités techniques, donc des programmeurs. En un sens, **le jeu vidéo est plus proche du cinéma que de la BD ou de l'animation.**

Old Man's Journey, dessins préparatoires
© Broken Rules 2017

When the Past Was Around, dessin préparatoire
© Mojiken Studio, Toge Productions 2020



Haven, concept art
© The Game Bakers 2020

Vous évoquez longuement les difficultés pour faire connaître un jeu aujourd'hui. Est-il de plus en plus difficile de se lancer de nos jours pour un créateur ? Vous évoquiez dans le premier tome « l'indiepocalypse » : les bons jeux ne feraient plus nécessairement recette.
Les bons jeux font toujours recette, mais celle-ci est moins phénoménale qu'autrefois, car l'offre est aujourd'hui exponentielle, alors que le temps que le public peut consacrer au jeu est toujours limité. De temps en temps, il faut quand même dormir et travailler pour payer son loyer ! Je veux que les deux livres montrent la beauté du jeu vidéo, mais je ne souhaite pas non plus donner de faux espoirs et voir des gens abandonner leur métier pour se lancer dans le jeu indé en se disant que cela va être simple ou seulement du plaisir de création. Je montre les difficultés pour que le public ne sous-estime par le formidable travail des développeurs en pensant que, parce que c'est du jeu et du divertissement, ce serait plus facile que dans d'autres métiers.

Quelle est la meilleure stratégie pour un studio qui veut faire connaître son jeu ?
Je dirais qu'il doit comprendre les besoins de son public et y répondre. Le problème est que, parfois, les joueurs demandent des choses alors qu'en réalité ils attendent autre chose. Le dialogue avec sa communauté de joueurs est essentiel pour rencontrer le succès. Il ne s'agit pas de faire tout ce qui est demandé, mais de comprendre les désirs et d'y répondre.

Ce deuxième volume semble plus tourné vers les professionnels, avec des conseils pour se développer, tandis que le premier semblait plus destiné aux joueurs curieux de découvrir l'industrie. Est-ce conscient ?
Le premier volume proposait un chapitre entier sur les problèmes inattendus survenant en cours de création d'un jeu. Il s'agit de « survivre » à des tas de choses, dont ses collègues. Le second volume comprend une part plus importante de conseils des professionnels à de futurs créateurs de jeux, car la situation a rapidement évolué et il s'agissait de faire un panorama actuel des challenges du jeu vidéo pour un studio indépendant.

Comment voyez-vous l'avenir du jeu vidéo indépendant ?
J'espère qu'il y aura toujours de bons jeux faits par des passionnés pour des passionnés. Je redoute le jour où le jeu vidéo deviendra l'équivalent d'Hollywood où rien ne peut sortir sur grand écran sauf si le service marketing, l'équipe juridique et les différentes filiales sont d'accord. Rien n'est pire que les études à plusieurs chiffres pour déterminer ce que veut « le public ». Tant qu'il y a des créatifs faisant confiance à leur instinct pour répondre aux attentes des joueurs de leur communauté, le jeu vidéo restera un divertissement vivant et non une pièce de musée.

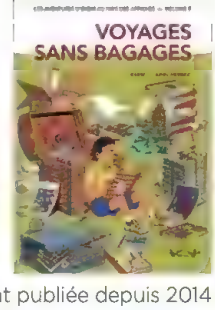
INDIE GAMES
JEUX VIDÉO INDÉPENDANTS DE L'ARTISANAT AU BLOCKBUSTER
PAR **BOUNTHAVY SUVILAY**
Éditions BRAGELONNE
Livre cartonné, 248 pages couleurs, disponible

Chic et choc

Si l'illustratrice suisse Emmanuelle Houdart est connue pour ses livres destinés à la jeunesse, elle a aussi pour habitude de créer des foulards en soie très colorés pas piqués des hannetons. Pour son nouveau projet d'édition, un motif de dragon sur fond rose, l'artiste donne rendez-vous aux amateurs sur son Facebook afin de lancer une campagne de financement participatif avant d'attaquer la fabrication. Pour s'y rendre, taper Les foulards d'Emmanuelle Houdart dans la barre de recherche. **GV**

LE FOULARD DRAGON
par Emmanuelle Houdart
Deux tailles disponibles : 90 x 90 cm à 195 € et 65 x 65 cm à 128 €

Quand la ligne claire est combative



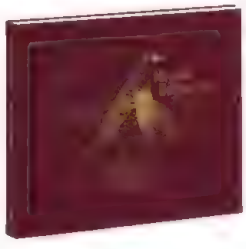
Personnage non formaté de la scène suisse, le dessinateur Emmanuel Excoffier, dit Exem, est aussi un affichiste militant et combatif dont la production est régulièrement publiée depuis 2014 sous forme d'albums par l'auteur et le journaliste Ariel Herbez. Neuvième volume de la série *Les Aventures d'Exem au pays des affiches*, *Voyages sans bagages* recense le meilleur des années 2018 à 2021. **GV**

LES AVENTURES D'EXEM AU PAYS DES AFFICHES, VOLUME 9 – VOYAGES SANS BAGAGES
par Exem & Ariel Herbez
Éditions Séries Rares, livre broché, 93 pages, disponible à la galerie Séries Rares à Carouge (Suisse), info@series-rares.ch

BESTIAIRE MAOUS

Gabriella Giandelli
Cita e uccelli
© Gabriella Giandelli

Dessinatrice de BD, la Milanaise Gabriella Giandelli est aussi une illustratrice de haut vol. Si les fans de Dominique A la connaissent à travers la pochette qu'elle a réalisée en 2012 pour l'album *Vers les lueurs*, la dame n'a pas son pareil pour créer des univers urbains où les animaux remplacent l'humain.
Sorti pour accompagner la rétrospective qui a lieu en ce moment au Cartoonmuseum de Bâle, *Mirabile Bestiarium* est un catalogue au format à l'italienne avec couverture toilée et texte trilingue (italien, allemand, anglais) de l'artiste et de l'éditrice Annette Gehrig. Dans une ville désertée par les humains, des animaux et des oiseaux qui ne sont pas des prédateurs le deviennent par un simple jeu de proportions.
La salamandre fait deux fois la longueur du sofa tandis qu'un simple rouge-gorge dépasse un immeuble de trois étages. À noter que les illustrations présentées ont été spécialement réalisées pour l'exposition. **GV**

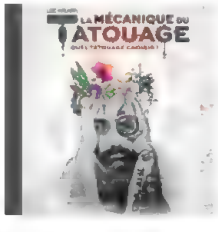


MIRABILE BESTIARIUM
par Gabriella Giandelli
Cartoonmuseum de Bâle / Christoph Merian Verlag, livre relié, 56 pages couleurs, 27 €, disponible

RÉTROSPECTIVE GABRIELLA GIANDELLI
Jusqu'au 30 octobre 2022 au Cartoonmuseum de Bâle (Suisse)

LE LIVRE QUI COLLE À LA PEAU

Depuis que les Stray Cats ont démocratisé le tatouage dans les années 1980, le phénomène touche désormais toutes les couches de la société. Tatoueur professionnel dans la vraie vie, Loïc Malnati a écrit *La Mécanique du tatouage* pour aider les indécis de tout poil à éviter les erreurs de casting dures à assumer et les perpétuels indécis incapables de se décider pour le choix du motif. Présenté dans un agréable format carré, cet ouvrage indispensable pour les néophytes qui ne souhaitent pas être confondus avec des footballeurs ou des acteurs porno détaille les étapes essentielles à respecter pour se sentir bien dans sa peau une fois enluminée. **GV**



LA MÉCANIQUE DU TATOUAGE – QUEL TATOUAGE CHOISIR
par Loïc Malnati
Édit ons Paquet, livre relié, 64 pages cou eurs, 16 €, disponible

L'INDISPENSABLE DU TRIMESTRE

Karl Beaudelere : ***Sans titre***, 2021
Stylo à bille sur papier 21 x 29,7 cm
© Karl Beaudelere

Si le stylo Bic a beaucoup influencé les artistes aux quatre coins du monde, son usager le plus hors la norme est définitivement le Marseillais Karl Beaudelere avec sa série d'autoportraits débutée en 2015. En très peu de temps, cet autodidacte né sur le mauvais côté du trottoir de la bourgeoisie a développé un style personnel qui le place au sommet de l'échelle de l'art populaire. Afin de mieux cerner le phénomène, Les Cahiers dessinés ont réuni dans le même ouvrage les dessins de Karl Beaudelere et les textes d'une équipe de choc composée de Sarah Lombardi, Katia Furter, Françoise Monnin, Michel Thévoz, et des photographies de l'auteur et de ses masques prises par Pierre Fantys. **GV**

VISAGES ATOMISÉS
par Karl Beaudelere
Éditions Les Cahiers dessinés, livre broché avec rabats, 176 pages couleurs, 29 €, disponible

PET SHOP DESTROY

Figure de proue des artistes déjantés outre-Atlantique, Mark Ryden est le résultat d'un croisement parfait entre tous les courants de la pop culture américaine. Connu pour ses connexions multiples avec le monde du rock, son univers oscille entre celui de Stephen King, Lewis Carroll et la poupée Chucky. Après une exposition à la galerie Perrotin – Kasmin qui s'est achevée le 30 juillet dernier, Ryden continue à explorer son monde de petits animaux qu'il voit en tant qu'entités spirituelles. Pour mieux appréhender la démarche artistique du natif de l'Oregon, le livre *Anima Animals* publié avant la pandémie regroupe quelque vingt ans de travaux où il revisite Blanche-Neige et tout un bestiaire composé de créatures mystiques en habits sacerdotaux et autres créatures avec des yeux exorbités. Dans ce beau livre grand format, la majorité des illustrations pleine page sont imprimées avec un dos blanc qui incite à les découper pour les mettre sous cadre. **GV**

ANIMA ANIMAL
par Mark Ryden
Éditions Cernunnos, relié, 144 pages couleurs, 35 €, disponible

Jamie Reid, sors de ce corps

Graphisme & Typographie est le dernier titre de la collection Le guide proposée par Élisabeth Couturier. Rédigé par l'historien du graphisme Michel Wlassikoff, l'ouvrage, bourré d'exemples visuels qui vont droit au but, retrace et détaille tout ce qu'il faut savoir pour bien communiquer graphiquement dans le monde moderne. À noter un court chapitre sur les pochettes de disques. **GV**

GRAPHISME & TYPOGRAPHIE, LE GUIDE
par Michel Wlassikoff
Éditions Flammarion, livre relié,
224 pages couleurs, 24,90 €, disponible

Les couvertures du trimestre

Au rayon des illustrateurs de pochettes du trimestre pour ce début d'automne, nous avons Oliviez Balez qui s'est chargé de *Pour Lily*, un roman jeunesse de Marie Desplechin où Jérémie découvre le monde cruel de la sixième. Heureusement, il y a Lily deux rangs devant lui. Pour *Les Recettes du chef* de Jean-Philippe Arrou-Vignod, c'est François Avril qui s'est chargé d'ornementer cet ouvrage qui compile les extravagances de Jean-B et sa bande de frères tous plus turbulents les uns que les autres. **GV**

POUR LILY
par Marie Desplechin
Éditions L'école des loisirs, livre broché,
184 pages couleurs, 12,50 €, disponible

LES RECETTES DU CHEF
par Jean-Philippe Arrou-Vignod
Éditions Gallimard Jeunesse, livre broché avec rabats
dès 9 ans, 160 pages couleurs, 15,50 €, disponible

Pour les architectes de demain

Toujours aussi magique et sans publicité, le magazine *Dada* n° 64 est un spécial Antoni Gaudí, le célèbre architecte catalan mort en 1926 à Barcelone après avoir couvert la région de constructions toutes plus incroyables les unes que les autres. Dans un dossier thématique bien fait, et s'adressant à toute la famille, l'équipe de *Dada* raconte la vie de cet architecte critiqué de son vivant et adulé quelques décennies après sa mort. Pour ce mois-ci, l'illustratrice invitée à s'exprimer est la Franco-Américaine Marion Raud. **GV**

REVUE DADA N°64
Ouvrage collectif
Éditions Arola, revue mensuelle, dos carré collé, 52 pages couleurs, 8,90 €, disponible

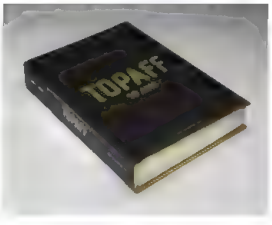
Belle rencontre

Face à face est le fruit d'une rencontre entre deux femmes qui n'auraient jamais dû se croiser si la brutalité de la guerre ne s'en était mêlée. Après avoir fui la Syrie, Anisa Alrefaei Roomieh arrive à Delémont, une petite ville du Jura suisse connue pour son festival de bande dessinée. Là, elle croise le chemin de la dessinatrice Maeva Rubli. Le courant passe, le dialogue s'instaure, Anisa finit par se raconter à Maeva qui met en forme et en couleurs les mots de son amie. Récompensé dès sa sortie en langue allemande, l'ouvrage est désormais disponible en version française. **GV**

FACE À FACE
par Rubli & Roomieh
Éditions Antipodes, album broché avec rabats, 224 pages couleurs, 24 €, disponible

LES POSTERS S'AFFICHENT

Si les festivals organisés dans tout l'Hexagone donnent du boulot aux musiciens, ils en donnent aussi aux personnes chargées de réaliser leurs affiches. Dans un souci aussi mémoriel qu'esthétique, le projet *Topaff* a vu le jour en 2013. Son but : répertorier et classer les meilleures affiches réalisées dans l'année. Après deux recueils annuels édités, la version imprimée est mise de côté faute de moyens financiers. Dix ans plus tard, grâce à un crowdfunding réussi, l'association angevine So What ?! a pu récolter les fonds nécessaires pour éditer le super pavé *Topaff, 10 ans – 300 affiches* sous la houlette du dénommé Jogging Vert. À l'intérieur, ce sont 300 reproductions des plus belles affiches imprimées entre 2012 et 2021 qui attendent les amateurs de réminiscences audio.



© Photos Alexis Raimbaut

Parmi les signataires de ces magnifiques objets : Jean-Claude Götting, Zeina Abirached ou Nine Antico. Infos en écrivant à So what ?!, 20, rue d'Anjou – 49100 Angers ou contact@topaff.fr. **GV**

TOPAFF, 10 ANS – 300 AFFICHES
par Jogging Vert
Éditions So what ?!, livre relié, 350 pages couleurs, disponible

TERRE !

Cofondateurs de la maison d'édition Planeta Tangerina, Isabel Minhós Martins et l'illustrateur Bernardo P. Carvalho rendent un vibrant hommage aux grands explorateurs marins avec *Le Monde en 11 voyages extraordinaires*. À l'intérieur, alors que l'on pourrait s'attendre à un carton plein du Portugal tellement l'endroit a été la tête de pont de l'exploration mondiale dès le XIVe siècle, les auteurs ont pris le parti d'internationaliser la chose avec autant de nationalités différentes qu'il y a de périples. Du Grec Pythéas à la Britannique Mary Henrietta Kingsley, le livre offre un panorama détaillé de presque deux millénaires consacrés à découvrir océans et rivages lointains. Magnifiquement illustré, ce livre est destiné aux plus téméraires d'entre nous. **GV**

LE MONDE EN 11 VOYAGES EXTRAORDINAIRES
par Martins & Carvalho
Éditions HelvetiQ, livre relié, 136 pages couleurs, 24,90 €, disponible

LE BERCEAU DE LA BD

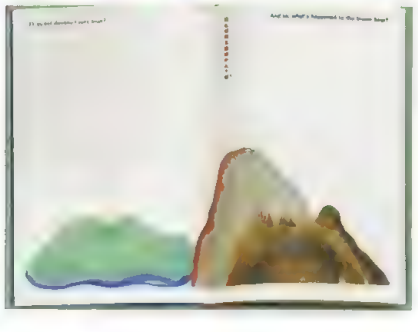
Théophile Alexandre Steinlen :
L'Âne d'Auguste
Chromotypographie (1887)
Coll. MUDAAC, dépôt au musée de l'Image, Épinal
© Musée de l'Image – Ville d'Épinal – cliché H. Rouyer

Depuis son ouverture en 2003 entre les murs de la Maison Pellerin, le musée de l'Image d'Épinal n'a cessé d'agrandir le fonds de ses collections au point d'atteindre les 110 000 pièces. Place forte numéro trois dans le classement des lieux dédiés à la conservation du patrimoine public après la BnF et le Mucem, Épinal est devenu le coffre-fort qui protège les trésors de l'édition bon marché destinée au petit peuple. Afin de mieux comprendre l'importance du musée, Christelle Rochette et Jennifer Heim cosignent *Le Trésor d'Épinal, imagerie populaire*, un guide de poche qui raconte de manière claire et précise l'histoire de l'imagerie populaire à Épinal et l'importance de son rôle dans l'éducation du peuple grâce à la diffusion de planches éducatives et de jeux à découper. Riche d'une centaine d'illustrations, l'ouvrage s'adresse à toutes les personnes soucieuses d'en connaître plus sur cet art populaire qui a marqué l'histoire. **GV**

LE TRÉSOR D'ÉPINAL, IMAGERIE POPULAIRE
par Rochette & Heim
Éditions Gallimard, livre broché, 76 pages couleurs, 13,90 €, disponible

DANCE THE HIPPO-POO-POO

Artiste surprenant, Guillaume Dégé déroule le fil de sa dernière histoire *Et alors... And then... 然后呢?* en trois langues : le français, l'anglais et le chinois. À l'aide de courtes légendes, il explique le déroulé d'une histoire constituée d'une succession de doubles pages. Une étrange créature s'aperçoit que tout autour d'elle est en train de se transformer.



Au fil des pages, elle comprend que sa survie dépend de sa faculté d'adaptation. Comme à son habitude, Guillaume Dégé utilise différentes techniques allant de la gouache au crayon de couleur pour mettre en scène un univers entre poésie et sourire. Pour tous. **GV**

ET ALORS... AND THEN... 然后呢?
par Guillaume Dégé
Éditions Semiose, livre relié,
32 pages couleurs, 18 €, disponible

Mémoire d'éléphant

Pour fêter ses vingt ans d'activisme graphique, l'asso Mémoire d'images propose un n° 51 spécial Pop aussi excitant à lire qu'il est coloré. Après une passionnante introduction où Alain Korkos rappelle les fondements contestataires du pop art, l'équipe habituelle menée par Jean Alessandrini, Tito Topin, Nicole Claveloux et une demi-douzaine d'autres pointures qui ont connu l'époque par son prénom ajoutent leur plume à la légende déployée dans cette magnifique revue dispo sur abonnement (30 € pour l'année) en allant, par exemple, sur le site memoiredimages.net, FB ou Instagram. **GV**

REVUE MÉMOIRE D'IMAGES N°51
Ouvrage collectif
Association Mémoire d'images, 44 pages couleurs, sur abonnement, disponible

Le 13e vous aime !

Pour faire simple, le Cercle municipal des Gobelins et des Beaux-Arts va au-delà de la simple association. Créée en juin 1910, cette vénérable institution a pour vocation de promouvoir tous les artistes du 13e arrondissement et d'ailleurs. Pour la cinquième année consécutive, l'équipe du président Christian Hache déclare ouvertes les inscriptions au concours Jeunes Talents 2022. Pour cela, il faut être âgé de 15 à 25 ans, résider en Ile-de-France et remplir le formulaire disponible en ligne. **GV**

5E ÉDITION DU CONCOURS JEUNES TALENTS 2022
Formulaire d'inscription et règlement sur www.cerclesdesgobelins.fr

La première BD du XXIIe siècle

Pour sa dernière livraison, Jordan Crane aura mis vingt ans pour finaliser *Keeping Two*, une incroyable BD en deux tons de vert selon l'humeur des deux personnages principaux. Dans cette histoire de couple, les passages dialogués alternent avec des passages muets, l'action passe du réel à l'imaginaire, les rapports de la joie au malheur. Au final, une comédie de la vie très dure par moments avec une fin incroyable en récompense après plus de trois cents planches à dévorer en prenant tout son temps. **GV**

KEEPING TWO
par Jordan Crane
Editions Cà et Là & L'employé du mo., album relié, 320 pages couleurs, 24 €, disponible

La sagesse de l'œuf

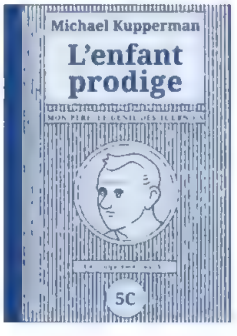
Après *I Am the Eggman*, en 2021, José Parrondo avait annoncé que, peut-être, il aurait de nouvelles idées pour son personnage. *From Eggman to Eggman* est la preuve flagrante que c'est bien le cas. Toujours le même concept minimaliste. Toujours quatre cases. Toujours drôle et poétique. Lire une page de Parrondo, c'est faire entrer la rêverie dans votre quotidien morose. Ce petit livre carré est un vrai bonheur. Pour les plus âgé(e)s d'entre nous, le fait que son format puisse évoquer un *Pif Poche* a un effet supplémentaire certain sur l'organisme. Vive Eggman ! **RL**

FROM EGGMAN TO EGGMAN
par José Parrondo
Éditions L'Association, album broché, 208 pages N&B, 15 €, disponible

ON NE CHOISIT PAS SA FAMILLE

Voici ta carte ! Stupéfiant, non ?
On y va ? Ça me barbe
Tu ne veux pas voir les signes ? Monsieur Welles on a dans son numéro
Oh oui allons !
Il doit avoir les signes comme ils se multiplient !
Orson, que penses-tu de Joel ?
Il m'a étonnamment. Aussi authentique et naturel qu'Albert Einstein.

Le père de Michael Kupperman était un enfant célèbre. Il était très bon en mathématiques, vraiment brillant. C'étaient les débuts de la télévision aux États-Unis, le début de la guerre, et le petit génie présentait bien. Peut-être même bien qu'il fallait renvoyer aux Américains une image rassurante des juifs dans un contexte antisémite dont on connaît aujourd'hui le résultat. Joel Kupperman a donc passé toute son enfance et son adolescence sous les projecteurs. Il n'en a pour ainsi dire jamais parlé à ses enfants. Michael soupçonne que l'expérience de son père n'a pas été très agréable, mais n'a jamais osé frontalement lui poser la question. C'est presque trop tard. Au moment où il entame ce livre, Joel commence à montrer des signes de démence. Alors Michael tente encore de l'interroger avant qu'il ne soit trop tard... *L'Enfant prodige* est un petit bijou autobiographique, autant par le parcours paternel retracé que par la manière dont tout cela est raconté. Pour couronner le tout, le livre est superbement façonné et agréable à tenir en main. Ne boudons pas notre plaisir ! **RL**



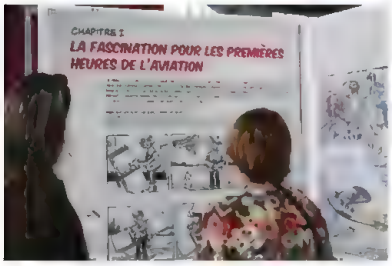
L'ENFANT PRODIGE
par Michael Kupperman
Éditions La Cinquième Couche,
album cartonné, 228 pages N&B, 25 €, disponible

ZE BIBLE OF BELLES CHOSES

Avec cette édition définitive de *The Complete Crumb Comic Covers*, les fans de Robert Crumb vont pouvoir revendre sans regret toutes les éditions précédemment sorties sur le sujet. Après quinze ans de travail, les éditions Cornélius proposent cet ouvrage qui retrace un demi-siècle d'édition de comics réalisés par Crumb. À l'intérieur, plus de deux cents couvertures des années 1960 à 2008 ainsi qu'une grande interview inédite. On dit merci. **GV**

THE COMPLETE CRUMB COMIC COVERS
par Robert Crumb
Editions Cornélius, album cartonné avec jaquette, 320 pages couleurs, 55 €, disponible

DESSINE-MOI UN AÉROPORT



Vues de l'exposition à l'aéroport de Lyon
© Photos G. Perret

En 2020, Vinci Airport et la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image avaient émis l'idée de s'associer pour sceller définitivement les rapports entretenus depuis toujours entre la BD et les avions. Depuis le 3 juin, c'est désormais chose faite avec le décollage de l'exposition itinérante *La BD s'envole.*
Le principe est simple : à tour de rôle, différents aéroports du groupe Vinci accueilleront l'exposition pour une durée comprise entre dix et douze semaines suivant les lieux, l'initiative se concluant le 31 mars 2023 à l'aéroport de Chambéry Savoie-Mont-Blanc. Au cours de l'expo, plusieurs thématiques sont développées autour de classiques de la BD comme *Natacha, hôtesse de l'air*, *Yoko Tsuno*, *Boule & Bill* (l'avion dans notre quotidien) ou plus guerriers avec *Buck Danny*, *Tanguy et Laverdure* ou *Bob Corton*. **GV**

LA BD S'ENVOLE
Jusqu'au 31 mars 2023
Escales successives sur les aéroports de Clermont-Ferrand Auvergne, Siège VINCI Nanterre (l'archipel), Rennes Bretagne, Nantes Atlantique & Grenoble Alpes Isère.

And Philou said an enormous yeah

Pour l'instant en anglais, *Anatomy of Comics* de Damien MacDonald passe en revue toutes les formes de comics depuis Richard Felton Outcault (le dessinateur de *Yellow Kid*, la première BD où apparaît un phylactère en 1896) à Chris Ware, le dernier réformateur en date du 9e art. Ouvrage constitué de fiches qui vont droit au but tout en sautant comme des puces aux quatre coins de la galaxie BD, cette dissection sans scalpel met à nu tout ce qu'il faut savoir sur le sujet. **GV**

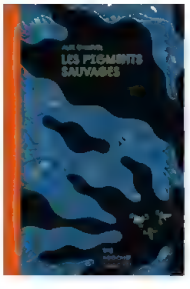
ANATOMY OF COMICS
par Damien MacDonald
Éditions Flammarion, album broché avec rabats, 256 pages couleurs, 35 €, disponible

L'œil du Niçois

Après *Paris sous les eaux*, c'est un nouveau recueil des travaux de Joann Sfar réalisés pour le compte de *Paris-Match* qui débarque chez les libraires. L'engin s'appelle *À la fin des catastrophes* et regroupe les aquarelles publiées en alternance avec Sempé dans les pages du magazine. Dans cette belle succession d'instantanés dessinés sur le vif, Sfar revient essentiellement sur une année largement placée sous le signe du Covid. L'auteur réinterprète ce qu'il voit en y ajoutant, forcément, une grosse touche d'humour et un peu de distorsion salvatrice pour courber la raideur du monde. **GV**

À LA FIN DES CATASTROPHES
par Joann Sfar
Éditions Gallimard Loisirs, album relié, 96 pages couleurs, 25 €, le 12 octobre

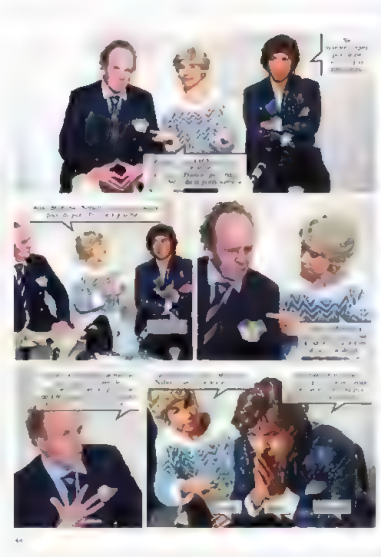
Par ce signe tu vaincras



Attention, voici une lecture à réserver aux lectrices et lecteurs aguerris ou complètement néophytes, au choix. C'est surtout à recommander aux curieux, aux avides d'expériences graphiques. *Les Pigments sauvages*, d'Axel Chauvel, frôle l'abstrait en conceptualisant une société en pleine révolution, l'effondrement d'un empire et le chaos qui s'ensuit ainsi que la restructuration d'une nouvelle société reposant sur un mode de vie radicalement différent. Dit comme ça, cela peut sembler abscons, mais ouvrez ses pages et vous vous rendrez compte que le propos de Chauvel est limpide, peut-être grâce à son approche graphique plus proche du signe que du figuratif. **RL**

LES PIGMENTS SAUVAGES
par Axel Chauvel
Éditions The Hoochie Coochie, album cartonné, 208 pages 30 €, disponible

FABCARO VOIT DOUBLE



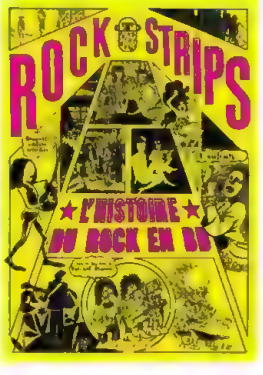
Si ses bandes dessinées sont de plus en plus jouées sur les planches (de théâtre), Fabcaro n'en perd pas pour autant son rythme de travail. Cette fois-ci, il s'agit de son quatrième roman, *Samouraï*, paru chez Gallimard, dans lequel il raconte l'histoire d'un écrivain raté qui décide d'écrire le temps d'un été un roman « sérieux ». Mais il sera vite perturbé par la piscine de ses voisins qu'il est chargé de surveiller pendant leur absence et qui vire au vert. Comme à son habitude, l'auteur sait nous décrire de façon unique et hilarante les petits travers de notre société. Déjà un classique ! L'autre nouveauté est plus inattendue puisqu'il s'agit d'un roman-photo. Associé à Éric Judor (du duo Éric & Ramzy) et une pléiade d'acteurs dont Alison Wheeler, il est cette fois-ci question d'un loser qui, après un stage vaudou, devient un winner dès qu'il prononce le mot « guacamole ». Rien ne semble l'arrêter jusqu'à ce que la machine se grippe. Là encore, le génie comique et le sens du gag de Fabcaro font merveille. **FB**

GUACAMOLE VAUDOU
par Judor & Fabcaro, photos Céline Nieszawer
Éditions du Seuil, album broché 80 pages couleurs, 18,50 €, disponible

SAMOURAÏ
par Fabcaro
Éditions Gallimard, collection Sygne, roman 224 pages, 18 €, disponible

RÉÉDITION AUGMENTÉE POUR CAUSE DE CONFINEMENT

Comment ne pas trépigner de joie après l'annonce de la réédition augmentée de *Rock Strips, l'histoire du rock en BD* par l'incontournable journaliste et érudit et marabout de la musique du Diable qu'est Vincent Brunner, l'auteur du livre *En quarantaine*, sortie en 2007. D'accord, le sujet du bouquin est sur Christophe Miossec, mais, en extrapolant un peu, c'est comme si Brunner avait anticipé le Covid-19 et tous ces artistes obligés de rester seuls entre quatre murs à prendre du gras (comme *Rock Strips*). Rien que pour cette raison, il faut acheter l'engin car les nouvelles entrées valent vraiment le coup d'œil. Entre autres : Kate Bush (mise en scène par Fanny Michaëlis), Grace Slick et son Jefferson Airplane (mis en images et texte par Elen Usdin), Arcade Fire à l'Olympia (Karim Friha) et Amy Winehouse par Coco. Bourré de textes et de dessins réalisés par les mélomanes de la planche à dessin, *Rock Strips* est le bouquin bourré d'informations bien utiles pour briller au Bar des Amis quand le juke-box est en carafe. **GV**



ROCK STRIPS, L'HISTOIRE DU ROCK EN BD
par Vincent Brunner
Éditions Flammarion, livre broché avec rabats, 258 pages couleurs, 12 €, le 5 octobre

DIALOGUE DE SOURDS

Fort du succès rencontré avec *La Bombe*, Laurent-Frédéric Bollée emmène cette fois le lecteur dans la chaude ambiance de la Renaissance pour revisiter une célèbre rencontre entre grosses têtes de la santé. *Vésale*, dessiné de manière très originale dans un style réalistico-macabre par Fawzi Baghdadli, démarre poulaine à l'étrier avec le roi Henri II qui se prend un éclat de lance dans l'œil alors qu'il joute au mariage de sa fille. Alors qu'il est plongé dans un coma profond, son chirurgien attitré, le célèbre Ambroise Paré, n'apprécie pas la présence d'André Vésale, médecin du roi et, surtout, meilleur anatomiste de son temps. Alors que le roi est perdu, les deux sommités vont s'affronter pendant six jours. À lire tout en visionnant des VHS du professeur Raoult versus le corps médical. **GV**

VÉSALE
par Bollée & Baghdadli
Éditions Passés composés, album broché, 96 pages couleurs, 14,90 €, disponible

AVEC UNE PAIRE DE LIVRES, UN HALTÈRE EN PLUS

Une nouvelle fois, les étagères vont exploser sous le poids d'un volume de la collection XXL. Le corps du délit est *Marvel Comics Library. Avengers. Vol. 1. 1963–1965* par Kurt Busiek, Kevin Feige, Stan Lee et Jack Kirby, un monstrueux (lire excitant) volume très grand format de plus de 600 pages bourrées à craquer des vingt premières aventures des Avengers dans un format 28 x 39,5 cm qui lui va à merveille. Proposée avec la méthode Taschen qui consiste à ne reproduire que les planches tirées des numéros les mieux conservés, il n'y a pas de recoloration numérique et autre cache-misère dans cette table de la Loi qui lance définitivement l'ère Marvel. Si les planches sont signées Stan Lee et Jack Kirby, toute la partie informations a été réalisée par l'auteur de comics Kurt Busiek et par Kevin Feige, président des studios Marvel et directeur de la création chez Marvel. Du bien bel ouvrage uniquement disponible à 5 000 exemplaires, tous numérotés. Pour les plus accros, il existe aussi une seconde version numérotée avec coffret en aluminium à 1 000 exemplaires. C'est juste 500 €, vous êtes priés de faire un effort. **GV**

MARVEL COMICS LIBRARY. AVENGERS. VOL. 1. 1963–1965
par Busiek, Feige, Lee & Kirby
Éditions Taschen, album relié, 28 x 39,5 cm, 4,44 kg, 630 pages en anglais, 150 €, disponible

Frigging in the rigging

Dessinateur et gabier, on peut dire que Guillaume Tauran cumule les emplois difficiles. Pour résumer, le gabier est le matelot qui passe son service dans la mâture afin de démêler les nœuds dans les cordages à bord de la reconstitution d'une frégate du XVIIIe siècle. Avec *Une vie de gabier à bord de l'Hermione*, Tauran explique la vie à bord, les tâches de l'équipage, comment fendre les flots sans se retrouver au fond de l'océan. Bien racontée, cette BD-reportage est accompagnée d'un cahier technique qui devrait susciter des vocations. **GV**

UNE VIE DE GABIER À BORD DE L'HERMIONE
par Guillaume Tauran
Éditions Paquet, album cartonné, 104 pages couleurs, 17 €, disponible

Nice & sleazy

Sur la planète Végétalia, une créature féminine vit parfaitement en harmonie avec la nature luxuriante. On y devine une symbiose parfaite, un équilibre élégant entre chaque être organique. Et puis voilà que les rouleaux ramènent sur le sable d'une plage paradisiaque un homme inconscient. La jeune femme et ses petites amies le soignent. Il reprend conscience et une histoire d'amour commence. Tout n'est pas très clair dans ce premier volume sensuel d'*Extra-Végétalia*, mais le scénario est assez intrigant pour aiguiser la curiosité. De plus, l'approche graphique de Gwénola Carrère (qui aurait pu aisément signer chez BDCul), extrêmement colorée, est elle aussi bien séduisante. Attendons de lire la suite pour nous forger une opinion définitive. **RL**

EXTRA-VÉGÉTALIA T.1
par Gwénola Carrère
Éditions Super Loto, album cartonné, 80 pages couleurs, 26 €, disponible

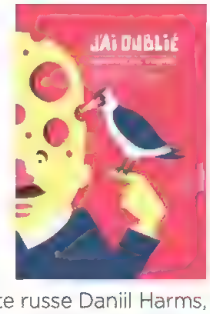
Écolo & météo

Chez Cipango, deux nouveautés intéressantes avec *L'Ogre de Barbarie* de Martine Guillet, illustré par Sophie Lebot. Dans ce conte malicieux, apprenons l'écologie grâce au petit prince Igor, un amoureux des livres, qui se retrouve aux prises avec un ogre qui mange les arbres. Dans un registre plus mouillé, Emma Robert et l'illustratrice Camille Nicolazzi ont composé *Quand tombe la pluie*, une série de douze tableaux où il sera question de parapluie. En plus, pour éviter les pépins, les coins sont arrondis. **GV**

L'OGRE DE BARBARIE
par Guillet & Lebot
Éditions Cipango, album relié
32 pages couleurs, 18,00 € disponible

QUAND TOMBE LA PLUIE
par Robert & Nicolazzi
Éditions Cipango, album relié dès 4 ans,
32 pages couleurs, 14,50 €, disponible

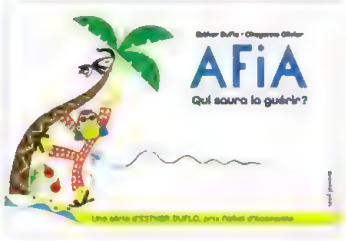
Samovar & hérissons



Après *Incidents* en 2011, *J'ai oublié comment ça s'appelle* est le second livre réalisé par l'artiste collagiste Gérard Auclin à partir des textes pour enfants écrits par le poète russe Daniil Harms, victime du NKVD en 1942. Comme il est d'usage chez cet éditeur, la façon utilisée pour réaliser l'ouvrage sort encore de l'ordinaire. Ce qui est un peu au diapason de ces dix-huit histoires entièrement réalisées en papier découpé. Balaise et riche en personnages folkloriques. **GV**

J'AI OUBLIÉ COMMENT ÇA S'APPELLE
par Harms & Auclin
Éditions The Hoochie Coochie, album cartonné avec découpes dès 3 ans, 48 pages couleurs, 20 €, disponible

UNE SÉRIE INDISPENSABLE POUR COMPRENDRE LA PAUVRETÉ



À une époque où la différence entre riches et pauvres atteint des sommets d'injustice, l'économiste Esther Duflo s'est associée à l'illustratrice Cheyenne Olivier pour lancer une collection de dix albums baptisée La pauvreté expliquée aux enfants. Destiné à un public de 5 à 6 ans, chaque ouvrage contient également une partie commentaire destinée aux adultes afin qu'ils puissent apporter des réponses aux questions que se poseront les enfants. Son ambition est aussi de dresser un panorama sur la manière dont les pauvres vivent suivant les régions où ils se trouvent. Le but de la série serait aussi de susciter des vocations pour que davantage de personnes s'impliquent contre ce fléau. Pour accompagner le texte, Cheyenne Olivier compose des univers colorés à base de figures géométriques qui représentent les lieux où se déroule l'action. Pour ces cinq premières histoires, les thèmes proposés sont malheureusement variés. Pour le tome *Neso et Najy. Même pas peur de la grande ville* réalisé pendant le confinement, les autrices expliquent pourquoi le Covid-19 impacte plus les pauvres. **GV**

NILOU FAIT L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE
AFIA. QUI SAURA LA GUÉRIR ?
NESO ET NAJY. MÊME PAS PEUR DE LA GRANDE VILLE !
OOLA, LA PETITE RÉVOLUTION DES ÉLECTIONS !
BIBIR. UN COUP DE POUCE POUR LA SORCIÈRE !
par Duflo & Olivier
Éditions Seuil Jeunesse, chaque album relié dès 6 ans, 48 pages couleurs, 9,90 €, disponibles

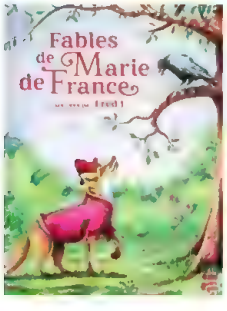
MON NOM EST ALAIN GILLOT-PÉTRÉ

On ne présente plus Chris Van Allsburg depuis que Robert Zemeckis a transposé son œuvre sur grand écran. Pour sa nouvelle livraison, *L'Étranger*, l'auteur entraîne son monde dans une histoire réalisée aux crayons pleine de mystères aussi bien climatiques qu'humains.
Le fermier Bailey renverse accidentellement un étranger. Après lui avoir porté secours, il le ramène à la ferme. Pendant qu'il récupère du choc, le fermier observe un changement de saison tout autour de la ferme qui, elle, est toujours en été. Il se met alors à regarder cet étrange étranger d'un autre œil. **GV**

L'ÉTRANGER
par Chris Van Allsburg
Éditions D'eux, album cartonné dès 3 ans,
32 pages couleurs, 18,00 €, disponible

LES FEMMES D'ABORD

Mais qui est donc la mystérieuse Marie de France, première femme de lettres française, qui a autant inspiré Jean de La Fontaine ? Pour l'instant, cette dame est peut-être une énigme, mais la réédition de ses fables risque bien de la mettre sous le feu des projecteurs dès la sortie de *Fables de Marie de France*, un recueil de vingt-cinq fables de la poétesse écrites entre la fin du XI[e] siècle et sa mort au tout début du XII[e] siècle.



Magnifiquement illustré par Fred L., le texte bénéficie d'une nouvelle traduction soignée réalisée spécialement par Christian Demilly. Avant d'écrire ses propres fables, Marie de France a traduit celles d'Ésope. Il y a de nombreux points communs entre les deux qui vont, au final, faire penser à La Fontaine en lisant ces textes où les protagonistes du monde animal font sensiblement la même chose. La différence majeure réside dans le style employé. Celui de Marie de France est d'un modernisme frappant tant l'humour et une certaine forme d'impertinence sont présents à chaque page. **GV**

FABLES DE MARIE DE FRANCE
par Marie de France, Fred L. & Demilly
Éditions Talents Hauts, album relié dès 8 ans, 64 pages couleurs, 18,50 €, disponible

DU CÔTÉ DE LA FOURMILIÈRE

Pour apprendre au petit tyran qu'il doit partager son royaume avec bébé, Aurore Petit a recours aux grosses bébêtes de la Préhistoire pour faire passer le message dans *La petite sœur est un diplodocus*. Heureusement, elle est de bon conseil. De son côté, Delphine Perret remet en scène ses petits animaux pleins d'humour pour six nouvelles histoires réunies dans l'album *Björn – Une vie bien remplie*. Pour les futurs ornithologues, *Photo de famille* de Chloé Millet et Delphine Jacquot (illustrations) démarre avec la préparation très colorée de l'anniversaire de Diego, un ara Macao, où sont conviées les plus belles parures à plumes sur pattes de la création dans un ouvrage de grande précision. **GV**

LA PETITE SŒUR EST UN DIPLODOCUS
par Aurore Petit
Éditions Les Fourmis rouges, album relié dès 3 ans, 48 pages couleurs, 15,50 €, disponible

BJÖRN – UNE VIE BIEN REMPLIE
par Delphine Perret
Éditions Les Fourmis rouges, album relié dès 3 ans, 64 pages couleurs, 13,00 €, disponible

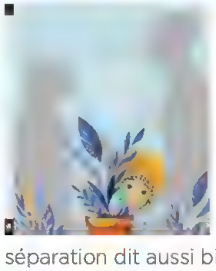
PHOTO DE FAMILLE
par Millet & Jacquot
Éditions Les Fourmis rouges, album relié dès 6 ans, 64 pages couleurs, 18,00 €, le 20 octobre

Du bon usage du rail

À une époque où les moyens de transport polluants sont remis en question, l'album documentaire *Trains de légende* (Nathaniel Adams et Ryan Johnson aux crayons) passe en revue l'âge d'or de ces machines électriques ou à vapeur qui circulent aux quatre coins de la planète. On y trouve aussi bien le Transsibérien que le Shinkansen japonais ou l'Express du désert qui traverse la Namibie. En tout, ce sont treize itinéraires tellement détaillés que cette lecture peut être un complément intéressant pour acquérir en s'amusant tout plein de notions utiles en géographie, histoire et économie tout en admirant les doubles pages de Ryan Johnson, un des illustrateurs du *Boston Globe*. **GV**

TRAINS DE LÉGENDE
par Adams & Johnson
Éditions Milan, album relié dès 8 ans, 80 pages couleurs, 17,50 €, le 12 octobre

La vie, son œuvre



Chez Little Urban, les sujets sont sérieux. Avec *Mon nom à moi, c'est Billy*, Loïc Clément et Clément Lefèvre traitent de la cour d'école, un endroit qui peut très rapidement se transformer en Far West si l'on n'y prend pas garde. Heureusement, Billy a l'attitude à suivre. Qui dit séparation dit aussi bientôt une nouvelle tête à la maison. Angela Portella et Léa Mazé traitent le sujet avec *L'Amie de papa*, un ouvrage bien fait qui présente la chose de façon positive. **GV**

MON NOM À MOI, C'EST BILLY
par Clément & Lefèvre
Éditions Little Urban, album relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 14,50 €, disponible

L'AMIE DE PAPA
par Portella & Mazé
Éditions Little Urban, album relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 14,50 €, disponible

Allez, on danse

Le Catalan Luciano Lozano fait très fort avec *Diane et le ballet*, une histoire avec des intervenants vraiment craquants à commencer par Diane, un personnage maintenant récurrent dans les récits proposés par cet auteur. On aime bien aussi le bouledogue Arturo. Et pas seulement parce qu'il est français. Entre documentaire et récit, l'album démolit les clichés et insiste sur les bienfaits sur l'esprit qu'apporte cette discipline pas forcément axée sur le corps. **GV**

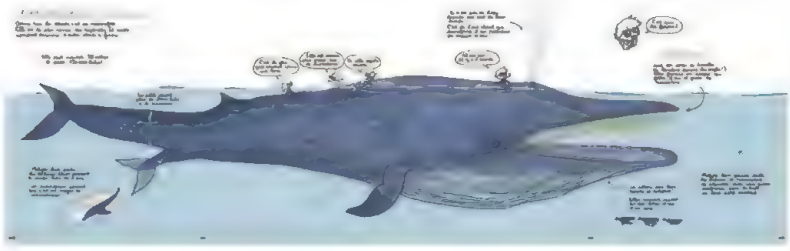
DIANE ET LE BALLET
par Luciano Lozano
Éditions Les Éléphants, album relié dès 6 ans
44 pages couleurs, 15,00 €, disponible

Ne juge pas un livre d'après sa couverture

Introuvable depuis longtemps après une première publication chez un autre éditeur, le *Monsieur Personne* de Joanna Concejo est à nouveau dispo dans les bonnes crémeries. Dans cette histoire au dessin qui aurait plu à Topor, l'autrice met en scène un personnage qui semble bien seul dans sa vie couleur muraille. Mais voilà, si personne ne sait qu'il il est, Monsieur Personne cache un secret incroyable. **GV**

MONSIEUR PERSONNE
par Joanna Concejo
Éditions Format, album relié dès 3 ans
53 pages couleurs, 19,50 € disponible

OCEAN'S 4



BD documentaire à partir de sept ans, *Le Super Week-End de l'océan* de Gaëlle Alméras est un livre illustré conçu de manière originale qui aborde toute une série de thèmes allant de la vulgarisation scientifique, l'amitié ou l'écologie à la découverte du monde. En gros, l'ouvrage réserve de nombreuses lectures possibles suivant le centre d'intérêt principal des petits lecteurs. L'histoire débute avec les retrouvailles de Rat, Castor et Orni, les trois amis du *Super Week-End de l'espace*. Le trio va rejoindre Echid, la cousine d'Orni, en Australie pour explorer les plages et les fonds marins et découvrir la flore aussi bien végétale qu'aquatique qui s'y trouve. Présenté sous la forme d'une BD classique avec une vraie histoire, l'ouvrage comporte vingt chapitres qui passent en revue de façon ludique l'essentiel à connaître sur le monde marin et l'océan. Cerise sur le gâteau, cinq panoramas géants de quatre pages à déplier promettent des heures de découverte et de rêverie supplémentaires. **GV**

LE SUPER WEEK-END DE L'OCÉAN
par Gaëlle Alméras
Éditions Maison Georges, album relié dès 7 ans,
170 pages quadrichromie 24,90 €, disponible

À LA DOUCHE

Marre d'entendre les marmots récriminer dès qu'il s'agit d'aller au bain ? Excédé de devoir leur plonger la tête dans l'eau savonneuse pour qu'ils rutilent comme un sou neuf ? Parfait. Les Polonais Piotr Socha (dessins) et Monika Utnik-Strugata (texte) ont compilé l'histoire de la propreté corporelle à travers les âges spécialement à l'attention des parents à court d'arguments pour récurer leurs gosses.
Après la lecture de *C'est sale !*, plus personne ne va ignorer pourquoi les anciens Égyptiens s'épilaient toutes les parties du corps ni comment les choses se passaient avant l'invention de la chasse d'eau. Drôle et bourré d'infos, ce livre illustré aborde l'art de la propreté des temps anciens à l'ère du voyage dans l'espace. **GV**

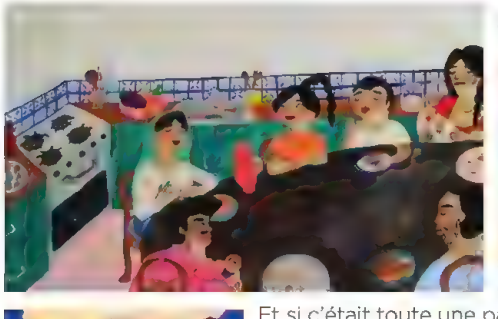
C'EST SALE !
par Socha & Utnik-Strugata
Éditions La Martinière Jeunesse, livre relié dès 8 ans, 220 pages illustrées couleurs, 21 €, disponible

QUAND UNE GOURDE EST LA SOLUTION

Alors que l'illustrateur Quentin Blake ne va pas tarder à fêter ses quatre-vingt-dix printemps, son dernier livre, *Monsieur Firmin dans le désert*, parle justement d'un homme âgé dans la même situation. Pour se rendre à la grande fête organisée par Miranda, sa petite-fille, M. Firmin doit traverser à pied un désert peuplé de créatures un peu inquiétantes comme le Spondure à deux têtes ou le Gonzon à pois mauves. Caché sous son ombrelle ou tout au sommet d'un arbre, le vieil homme les évite les uns après les autres jusqu'au moment où il tombe sur le plus redoutable d'entre eux : le Zagobert. Mais voilà, celui-ci est en train de mourir de soif et M. Firmin a justement une bouteille d'eau au fond de son sac. Dessinée d'un trait toujours aussi énergique ponctué de grandes tâches à l'aquarelle, cette histoire d'entraide est parfaite pour apprendre l'amour de son prochain à tous ces gosses bloqués devant leur console de jeu. Il serait bon aussi de prévoir des colonies de vacances dans le désert de Gobi pour veiller à l'éducation. **GV**

MONSIEUR FIRMIN DANS LE DÉSERT
par Quentin Blake
Éditions Gallimard Jeunesse, album relié
dès 4 ans, 40 pages couleurs, 14,50 €, disponible

HELP!



Avec *Perdu ma langue*, Daisy Bolter décrit le marasme de Mabo, un jeune né en France de parents immigrés. Tout se passe bien jusqu'au jour où il se retrouve chez ses grands-parents qui ne parlent que le sindar. Incapable d'en saisir le moindre mot, le garçon vit très mal la chose.

Et si c'était toute une partie de son histoire qui s'était envolée ? Heureusement, les choses vont finir par s'arranger car ses grands-parents ont suffisamment de sagesse en eux pour la partager avec le jeune incompris. Rehaussé par la gouache éclatante de Victoria Dorche, ce récit parle des difficultés que rencontrent les personnes déracinées et leur entourage. **GV**

PERDU MA LANGUE
par Bolter & Victoria
Éditions Didier Jeunesse, album broché, 40 pages couleurs, 14,50 €, disponible

Création libre

Comme il est de mise chez Blexbolex, son album jeunesse *Les Magiciens* est tout sauf ordinaire. Dans une maison, trois magiciens sont traqués par la redoutable Chasseresse et son compagnon le Mâchefer. Le pouvoir de leur imagination sera-t-il suffisant pour que le trio s'en sorte ? Résolument hors norme et graphiquement superbe, cette BD incite le petit lecteur à booster son imagination à travers une succession de dessins pleine page commentés. **GV**

LES MAGICIENS
par Blexbolex
Éditions La Partie, album relié dès 6 ans,
210 pages couleurs, 29,90 €, le 3 novembre

Ce film est un film est un film

La rédaction des *Arts dessinés* a testé pour vous dans le somptueux écrin qu'est la salle de projection du musée du Louvre. Puis, en compagnie du réalisateur, toute la salle a été invitée à découvrir l'exposition *Pharaon des deux terres. L'épopée africaine des rois de Napata*, dont l'univers a inspiré le premier acte du film *Le Pharaon, le sauvage et la princesse*, une jolie fresque animée qui joue à saute-mouton entre trois différentes époques : l'Égypte ancienne, l'Auvergne médiévale et une fantaisie du XVIe siècle en habits des Mille et Une Nuits. Pour rêveurs et rêveuses impénitentes et de tout âge. **GV**

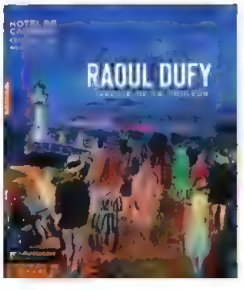
LE PHARAON, LE SAUVAGE ET LA PRINCESSE
Film d'animation de Michel Ocelot
83 minutes, dès 6 ans, distribution Diaphana,
le 19 octobre

Quand l'idée est à géométrie variable

Ouvrage aussi massif que carré, *Jaume Plensa, dessins – drawings* est une monographie consacrée à cette figure majeure de la sculpture contemporaine. Près de trois cents photos illustrent sa manière de concevoir ses œuvres grâce à des dessins préparatoires quelquefois de très grande taille qui lui servent de notes. Les textes accompagnant les illustrations sont de l'historien et critique d'art Jean-Louis Andral, de Clare Lilley et de Jean Frémon. **GV**

JAUME PLENSA, DESSINS - DRAWINGS
Ouvrage collectif
Éditions Skira, livre relié grand format bilingue français/anglais, 312 pages couleurs, 49 €, disponible

Artiste virtuose



Toutes les bonnes choses ayant une fin, l'exposition *Raoul Dufy, l'ivresse de la couleur* à l'Hôtel de Caumont d'Aix-en-Provence vient de tirer sa révérence. Reste ce catalogue pour se remettre en mémoire l'œuvre d'un peintre plutôt très en avance sur son temps. Jean-Pierre Dionnet l'aurait édité dans *Métal hurlant* aux côtés de Druillet et Mœbius tant les mélanges de couleurs sont tout simplement hallucinogènes. L'ouvrage détaille le parcours d'un artiste capable de toucher à tout avec bonheur, slalomant sans difficulté entre différentes techniques, de la peinture à la céramique. **GV**

RAOUL DUFY, L'IVRESSE DE LA COULEUR
Collectif sous la direction de Sophie Krebs
Éditions Hazan / Hôtel de Caumont, livre broché avec rabats, 192 pages couleurs, 29 € disponible

ARTISANAT IS BEAUTIFUL

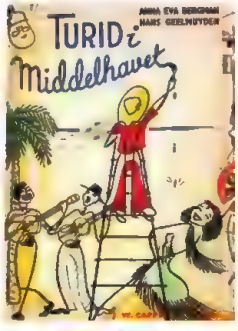
William Morris (dessinateur), Jeffrey & Cie (fabricant) : ***The Pimpernel***, vers 1876.
Paris, musée des Arts décoratifs
© Les Arts Décoratifs

Depuis son ouverture en 2001, le musée d'Art et d'Industrie de Roubaix n'a eu de cesse de rappeler les rapports profonds que la ville entretient avec la Grande-Bretagne depuis l'époque de la révolution industrielle au tout début du XIXe siècle. De cette révolution qui rendait les riches plus riches et les pauvres encore plus pauvres, des personnalités comme le designer et libertaire William Morris se sont levées. De cette prise de position est né le mouvement Arts & Crafts pendant l'ère victorienne en soutien aux ouvriers maltraités. Basé sur trois principes qui unissent l'art et le travail, ce mouvement réformateur et social ne pouvait pas passer inaperçu dans le Nord de la France. L'exposition *L'Art dans tout* revient sur l'influence qu'a eue William Morris sur les arts appliqués. Une centaine d'œuvres (peintures, dessins, mobiliers et textiles) en provenance de la Tate Gallery, du Victoria and Albert Museum, du musée d'Orsay et de différentes collections publiques françaises ont été réunies sur près de 600 m². **GV**

WILLIAM MORRIS. L'ART DANS TOUT
Du 8 octobre au 8 janvier 2023
La Piscine – 23, rue de l'Espérance – 59100 Roubaix

William Morris : ***Figure of Guinevere***, vers 1858
Aquarelle et graphite sur papier 126,4 x 55,2 cm
© London, Tate Britain

L'ABSTRACTION FAITE HOMME ET FEMME



Rouverte après deux années de travaux et de réagencement du lieu, la Fondation Hartung Bergman a fêté l'événement avec l'exposition *Les Archives de la création* qui retrace l'exceptionnelle carrière de deux des plus grandes figures de l'art moderne qui, de leur vivant, furent aussi de sacrés archivistes. L'exposition s'étant conclue le 30 septembre dernier, les retardataires pourront verser quelques larmes de regret en feuilletant les pages du catalogue des objets conservés. Au fil des pages, on suit l'évolution des thèmes élémentaires qui ont inspiré Anna-Eva Bergman comme la pierre, le feu, la mer ou alors la montagne. Les débuts ne sont pas oubliés avec de nombreuses reproductions d'affiches, d'articles et de caricatures ainsi que des extraits de lettres et des photographies. Plus qu'un simple catalogue d'exposition, ce livre documente la manière de faire de deux artistes qui ne vivaient, pensaient et respiraient que pour la création. Il ne reste plus aux retardataires qu'à aller faire un peu de topographie dans le périmètre de la fondation. **GV**

LES ARCHIVES DE LA CRÉATION
par Bergman & Hartung
Éditions Fondation Hartung Bergman, livre broché, 124 pages couleurs, 18 €, disponible

LE LIVRE QUI FICHE LA PÊCHE

Disparue en 2018, Dominique Corbasson était une artiste discrète mais reconnue à l'international. Illustratrice des grands noms de la mode, des grandes marques et des grandes publications, elle laisse une œuvre colorée dans laquelle le regard des curieux et des curieuses aime à plonger en espérant que ce soit vrai. À l'image du livre de François Avril, celui de Dominique Corbasson est réalisé avec un format à l'italienne pratique, ni trop grand ni trop gros, parfait pour s'immerger dans les images proposées. Car *Esquisses* n'est ni un livre ni un catalogue, mais une invitation au voyage dans des lieux et des pays qui auront marqué l'artiste. Après un beau texte de présentation signé Anne Éveillard, la visite commence par la Bretagne. Au fil des pages, des aquarelles prises sur le vif et des croquis de travail pour expliquer la méthode Corbasson. Après défilent l'Écosse, l'Angleterre, Londres, la Norvège, Paris, Tokyo, New York, la côte ouest des États-Unis, Berlin, Bruxelles et ailleurs. Ce livre devrait être fourni avec une poignée de billets d'avion. **GV**

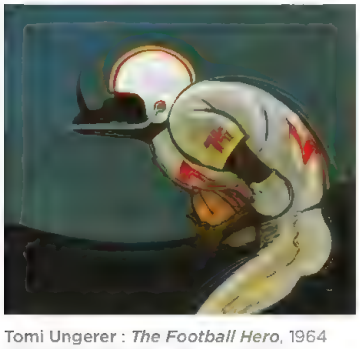
ESQUISSES
par Dominique Corbasson
Éditions Huberty & Breyne / Les Arts dessinés, livre broché à l'italienne, 420 pages couleurs, 44 €, disponible

Sujet brûlant

L'ésotérisme est une source d'inspiration incroyable pour tous les mangakas qui donnent autant dans le gothique ou les vampires que les histoires de chapeaux pointus à califourchon sur un manche à balai. Avec *Sorcellerie*, un beau livre dû aux talents combinés de Jessica Hundley et Pam Grossman, les artistes en panne d'inspiration auront des tonnes de fiches truffées d'illustrations à leur disposition. Pour les lecteurs et lectrices plus attirés par la vocation, nous ne saurons trop leur conseiller de lire en premier le chapitre où il est question de maîtriser le brasier. C'est pratique à une époque où les procès en sorcellerie sont monnaie courante sur les réseaux sociaux. **GV**

SORCELLERIE, LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉSOTÉRISME
par Hundley & Grossman
Éditions Taschen, beau livre relié, 522 pages couleurs, 30 €, disponible

L'ESPACE TOMI



Tomi Ungerer : ***The Football Hero***, 1964
Collection Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'Illustration
© Diogenes Verlag AG Zürich / Tomi Ungerer Estate
Photo : Musées de la Ville de Strasbourg

Expo inédite de Tomi Ungerer à Strasbourg avec *Les Métamorphoses*, un ensemble de cent vingt œuvres en provenance des collections du musée et d'ailleurs qui s'échelonne de la fin des années 1950 au début des années 2000. Bestiaire hybride qui décrit un univers absurde où l'homme s'imbrique tout aussi bien avec la machine que des animaux, cette succession de dessins-collages est aussi un coup de gueule de l'artiste contre la société de consommation et tous les aspects superficiels qui vont avec.

Le 4 juillet dernier, le musée Tomi Ungerer – Centre international de l'illustration a fait savoir qu'un don exceptionnel de 91 dessins de Tomi Ungerer venait de lui être fait sous la forme de la série complète des 28 dessins pour le livre pour enfants *Zloty* paru en 2009, 48 dessins-collages – publiés ou inédits – pour le livre *Mes cathédrales* paru en 2007, un dessin original contre la peine de mort, et une série de 14 collages satiriques et politiques, inédits, réalisés entre 2008 et 2009. **GV**

LES MÉTAMORPHOSES DE TOMI UNGERER
Jusqu'au 6 novembre
Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'illustration de Strasbourg – 2, avenue de la Marseillaise – 67000 Strasbourg

Nymphéas et crustacés

Après la collection d'estampes, place à la peinture et à la vie et l'œuvre de Claude Monet avec ce volumineux ouvrage de quelques kilos tout simplement appelé *Monet. Le Triomphe de l'impressionnisme*. Cette biographie très complète est l'œuvre de l'historien d'art Daniel Wildenstein (1917-2001) et décrit tout ce qu'il faut savoir pour comprendre l'art de Monet. Après, pour faire pareil, ce n'est pas si facile. Restent de sublimes reproductions grand format de la plupart des toiles les plus connues du maître de Giverny. **GV**

MONET. LE TRIOMPHE DE L'IMPRESSIONNISME
Ouvrage collectif
Éditions Taschen, beau livre relié, 588 pages couleurs, 50 €, disponible

On se tape un bœuf

Parmi les nombreux lieux mythiques qui ont beaucoup compté pour les artistes, le restaurant Le Bœuf sur le Toit compte double. Pour se faire une idée, l'ouvrage *Le Bœuf sur le Toit, miroir des années folles* de Jean-Pierre Pastori recense un nombre invraisemblable de peintures, dessins et affiches inspirés par le sujet. Au travers des pages, les ombres de Cocteau, Vance Lowry, Joséphine Baker, Modigliani défilent page après page. **GV**

LE BŒUF SUR LE TOIT, MIROIR DES ANNÉES FOLLES
par Jean-Pierre Pastori
Editions In Fine, livre relié, 158 pages couleurs, 39 € disponible

L'EXPO DU TRIMESTRE

André Devambez : *Le Dirigeablobus*, 1909. MUDO, musée de l'Oise
Photo © RMN-Grand Palais / Adrien Didierjean

Avec le passage du temps, la célébrité d'André Devambez s'est un peu beaucoup étiolée. Afin de remettre ce touche-à-tout de la Belle Époque, aussi bien peintre que graveur et illustrateur, à sa juste place, le musée des Beaux-Arts de Rennes et le Petit Palais ont uni leurs efforts pour organiser l'exposition *Vertiges de l'imagination* qui se tiendra dans la capitale jusqu'au 31 décembre. À travers 250 œuvres d'horizons variés, le public est invité à déambuler dans l'univers débridé d'un artiste aussi à l'aise dans des sujets graves que légers. Ce sera l'occasion rêvée d'admirer son tableau *La Charge* aux côtés d'œuvres représentant des avions avec une précision remarquable, ainsi que des illustrations réalisées pour la presse où l'imagination de Devambez explose littéralement. **GV**

ANDRÉ DEVAMBEZ, VERTIGES DE L'IMAGINATION
Jusqu'au 31 décembre
Petit Palais – avenue Winston-Churchill – 75008 Paris

À voir

Célébrés au cours d'une exposition remarquable au musée des Beaux-Arts de Rouen, le roman *Salammbô* et son auteur Gustave Flaubert continuent de squatter l'actualité. Ce coup-ci, c'est une réédition incroyable due aux limiers des éditions Callidor qui ont retrouvé un exemplaire illustré par Suzanne-Raphaël Lagneau en 1928. Injustement tombée dans l'oubli, cette artiste mérite vraiment ce coup de projecteur aussi salvateur que juste tant les soixante-dix illustrations sont exceptionnelles. **GV**

SALAMMBÔ
par Flaubert, illustré par Lagneau
Éditions Callidor, beau livre relié, 416 pages illustrées, 39 €, le 30 septembre

TOKYO-SUR-LE-RU

Sorti il y a quelques années, le livre de référence *La Collection d'estampes japonaises de Claude Monet*, de Geneviève Aitken et Marianne Delafond, nous revient dans une nouvelle édition qui intègre de nombreuses mises à jour concernant les estampes décrites. De son vivant, le peintre s'était pris de passion pour les œuvres d'Hokusai, Kitagawa Utamaro, Sharaku et de nombreux autres. À travers le travail de ces artistes japonais, il aimait cette façon de constamment reprendre les mêmes paysages, tout comme lui l'a fait avec la cathédrale de Rouen. À l'intérieur, ce sont près de trois cents documents qui accompagnent un texte éclairé rédigé à quatre mains avec préface de Gérald Van der Kemp. **GV**

LA COLLECTION D'ESTAMPES DE CLAUDE MONET
par Aitken & Delafond
Editions Claude Monet Giverny & Gourcuff Gradenigo, livre broché, 176 pages couleurs, 25 €, disponible

PAVÉS EXCEPTIONNELS

Pour une entrée réussie en acquisition d'ouvrages bien faits aux contenus aussi divers que variés, les éditions Martin de Halleux ont confié à Bruno Jean la direction de la monographie consacrée à Stéphane Mandelbaum, un artiste belge dont la part d'ombre lui aura été fatale. L'œuvre de cet artiste mort à vingt-cinq ans est marquée par un goût prononcé pour la provocation morbide, comme le prouve cette série de tableaux sur Joseph Goebbels. Pour réaliser cet ouvrage, Bruno Jean a pisté ces œuvres dispersées chez de nombreux amis et collectionneurs.

Käthe Kollwitz, l'œuvre 1888-1942 est la première monographie traduite en français consacrée à la seule femme artiste allemande qui se soit imposée de son vivant dans son pays. Capable de tout faire – sculpture, dessin, gravure… –, elle se sera attiré pas mal d'ennuis avec les nazis de par ses positions pacifistes.
Une trentaine d'œuvres de cette artiste peu connue en France sont conservées au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg. **GV**

STÉPHANE MANDELBAUM, UNE MONOGRAPHIE
Ouvrage collectif sous la direction de Bruno Jean
Éditions Martin de Halleux, beau livre avec reliure, dos carré, couverture cartonnée, cousue, 592 pages couleurs, 59 €, le 20 octobre

KÄTHE KOLLWITZ, L'ŒUVRE 1888-1942
par Aude Virey
Éditions Martin de Halleux, beau livre avec couverture embossée, reliure reliée et cousue, dos en tissu, 304 pages couleurs dont plusieurs séries de pages en accordéon, 49 €, le 10 novembre

L'ART DE L'ESTAMPE

Françoise Pétrovitch : ***Derrière les paupières***, 2019
Lithographie, 50 x 38 cm, édition Tabor Press
© A. Mole, Courtesy Semiose, Paris © Adagp, Paris, 2020

Artiste coup de cœur de nos colonnes, Françoise Pétrovitch est à l'honneur du 18 octobre au 29 janvier 2023 dans la Galerie 1 de la BNF avec l'expo *Derrière les paupières*. Réalisé en partenariat avec le Fonds Hélène & Édouard Leclerc de Landerneau, l'événement sera l'occasion de s'attarder plus longuement sur les estampes exposées. Si Françoise Pétrovitch excelle aussi bien dans le dessin, la sculpture et différentes disciplines, l'estampe est pour elle un espace de recherche essentiel dans sa démarche. Pour l'occasion, près de soixante-quinze estampes réalisées en sérigraphie, gravure et lithographie ont été réunies pour le plaisir des yeux des visiteurs. Autour de ces estampes, livres d'artistes, céramiques et grands dessins au lavis d'encre amènent un contrepoint nécessaire. Reconnue pour sa maîtrise de toutes les ressources des procédés d'impression, Françoise Pétrovitch est une artiste contemporaine à découvrir si ce n'est pas déjà fait. **GV**

FRANÇOISE PÉTROVITCH, DERRIÈRE LES PAUPIÈRES
Du 18 octobre au 29 janvier 2023
Site François-Mitterrand – Galerie 1 – quai François-Mauriac – 75706 Paris

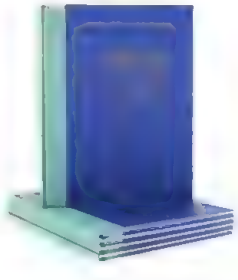
À quoi servent les rêves ?

La collection des dessins en possession du musée d'Orsay dépasse le nombre de 55 000 unités. Des expositions sont régulièrement organisées hors les murs. *Les Arpenteurs de rêves, dessins du musée d'Orsay* propose cinq itinéraires basés sur le pouvoir de création artistique généré sur les artistes par un état de conscience qui altère le réel. Le visiteur pourra croiser aussi bien des monstres que des paysages de rêve ou des dessins inspirés par la musique. Rendez-vous à Évian ! **GV**

LES ARPENTEURS DE RÊVES, DESSINS DU MUSÉE D'ORSAY
jusqu'au 2 novembre
Palais Lumière d'Évian, puis musée des Beaux-Arts de Quimper du 15 décembre au 13 mars 2023

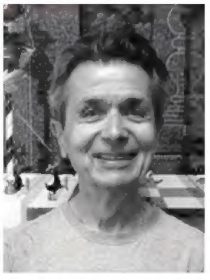
LES ARPENTEURS DE RÊVES, DESSINS DU MUSÉE D'ORSAY
Ouvrage collectif
Éditions In Fine / Le Palais Lumière / Musée d'Orsay / Musée des Beaux-Arts de Quimper, beau livre, 272 pages grand format, 34 €, disponible

Le livre étonnant du trimestre



Henk, une visite au musée est un livre à la croisée des chemins. Livre pour enfants, il est aussi par le soin et l'originalité apportés à sa fabrication un livre d'art dont le contenu serait également une sorte de BD… pour les enfants. La boucle étant bouclée, Henk et Maya sont à Florence. Pendant qu'elle s'envoie une limonade en terrasse, Henk déclenche l'alarme tellement il scrute de près un tableau de maître de la Renaissance italienne. Sur un texte de Sandrine Chalendard, les dessins en noir de Zac Deloupy se superposent aux aquarelles étonnantes de Frank Chalendard. Avec son grand format, son dos toilé et son titre au fer, l'engin n'est pas destiné aux moins de huit ans. **GV**

HENK, UNE VISITE AU MUSÉE
par Sandrine et Frank Chalendard & Deloupy
Éditions Ceysson, livre relié,
40 pages couleurs, 28 €, disponible



Il aura fallu du temps à **Pierre Clément** pour comprendre que ses images demandaient une traduction. Laisser courir les animaux dans un palais en construction ne fait pas une civilisation. Même si la presse, l'édition, la publicité et les expositions font illusion, il a fini par admettre la nécessité d'un mode d'emploi. Architecte de papier, il est maintenant traducteur d'images narratives. Entre-temps, il est devenu imprimeur façonneur en circuit court, une évidence pour un technicien de surface.
| Arrêt sur histoire p. 52

Né en 1986, **Maxime Gueugneau** a d'abord grandi à Lyon, fait des études à Avignon puis a passé dix ans à travailler pour le magazine d'illustration *Kiblind*. Il est aujourd'hui journaliste freelance, spécialisé dans la bande dessinée, le dessin et la littérature jeunesse auprès de *Kiblind*, *Georges*, *Graou* et Radio Nova Lyon. Il est également l'auteur de deux bandes dessinées avec le dessinateur Simon Bournel-Bosson : *En diagonale* (2017) et *Azur* (2020). **| Nina Lechartier p. 78**

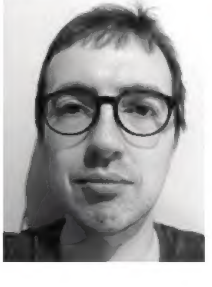
Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et il dirige la galerie Huberty & Breyne à Paris.
| Actus BD p. 148

Spécialiste des cultures geek, auteur des livres *Art ludique* (Sonatine) et *L'Art du manga* (Palette), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage régulièrement ses coups de cœur culturels sur le Huffington Post, et écrit pour *Blast*, *dBD*, *Rockyrama* et *Otomo*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le développement de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank.
| *Ernest et Célestine* p. 116 | *Indie games* p. 138

Isabelle Delorme a été biberonnée aux classiques de la BD dans une famille de filles où *Tintin*, *Astérix* et *Gaston* figuraient en bonne place dans la bibliothèque. Les vacances avec ses cousins lui ont permis de découvrir *Pif*, *Lucky Luke* et *Ric Hochet*. Si, à l'adolescence, l'énigmatique Corto Maltese a failli avoir raison de ses économies, c'est à l'âge adulte qu'elle a découvert sa première héroïne féminine avec *Adèle Blanc-Sec*. Depuis, ses goûts sont devenus éclectiques et mélangent allègrement le féminin et le masculin, la couleur avec le noir et blanc, le réalisme et l'imaginaire, le suspense et la contemplation, les bulles au passé, présent ou futur, les dessins fabuleux et les scénarios déments. Entre deux BD, elle est journaliste et son appareil photo n'est jamais très loin.
| Peter Sís p. 102

Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. **| Actus p. 144**

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine Kotwica** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com
| Jean Claverie p. 108



Nicolas Thys est amateur de licornes et d'ours en peluche depuis la nuit des temps, l'œuvre d'Alberto Vázquez ne pouvait donc que raisonner en lui. Depuis, il porte la bonne parole à qui veut l'entendre et, miraculeusement, quelques revues (*24 images*, *Animascope* ou *Blink Blank*) l'ont laissé écrire et plusieurs salles de cours (Paris 3, EMCA) se sont ouvertes pour l'accueillir. Amen !
| Alberto Vázquez p. 134

Après des études en sciences politiques, **Philippe Peter** se tourne vers le journalisme. Il débute sa carrière au quotidien *France-Soir*, où il commence à écrire sur la bande dessinée. Journaliste indépendant depuis 2012, il s'est spécialisé dans le 9e art, grâce notamment à sa collaboration avec le magazine *dBD*, mais également à travers des articles publiés dans *Le Parisien Week-end*, *Marianne*, *Historia* ou encore *L'Express*. Philippe Peter est également cofondateur de Cases d'histoire, site d'information sur la BD historique. **| Jaouen Salaün p. 84**

Sans oublier la talentueuse et amicale participation de :
Jacques de Loustal (Portfolio p.54), **Jean-Claude Götting** (Portfolio, p.88)

Photographies : Isabelle Delorme © Philippe B. | Géant Vert © Trimalou | Ronan Lancelot © F. Bosser
Pierre Clément, Jean-Samuel Kriegk, Maxime Gueugneau, Janine Kotwica, Nicolas Thys, Philippe Peter © Photos DR

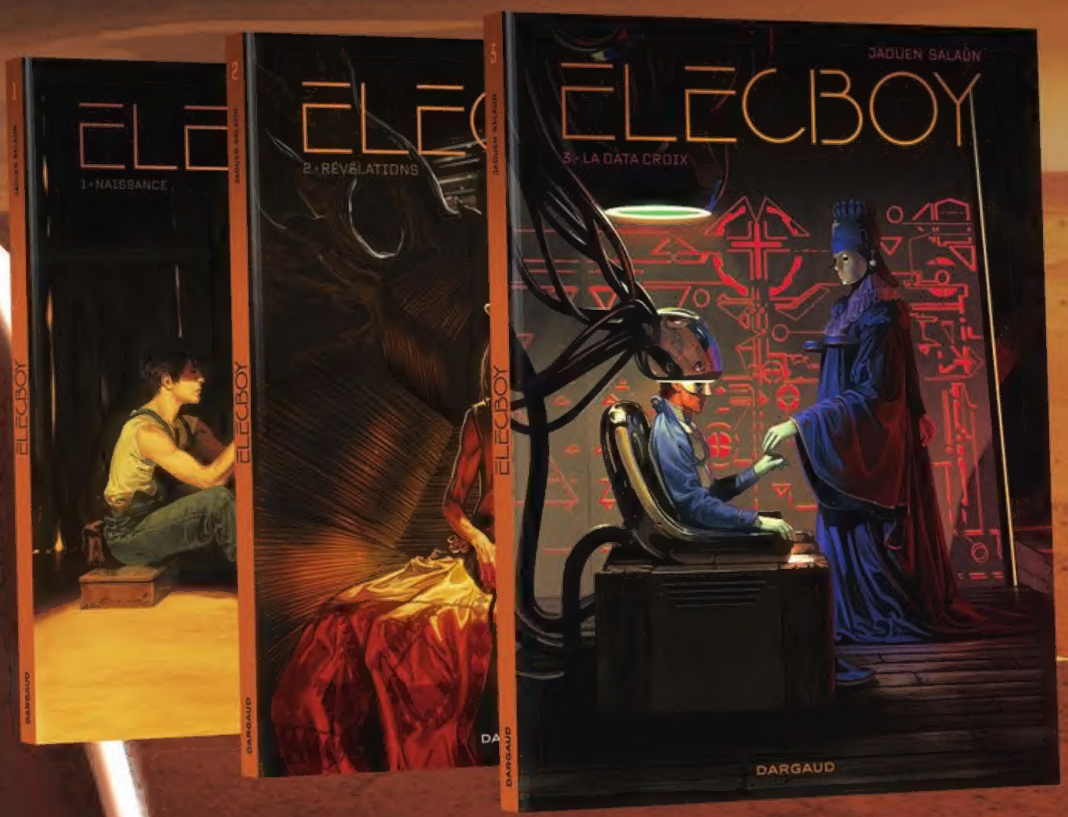
JAOUEN SALAÜN

ELECBOY

QUÊTE INITIATIQUE, PROPHÉTIE MYSTÉRIEUSE, POUVOIRS ÉTRANGES...

UNE AMBIANCE DE FAR WEST POST-APOCALYPTIQUE SIGNÉE JAOUEN SALAÜN !

« À couper le souffle ! » LES ARTS DESSINÉS



En 2122, l'ancien monde a cédé la place au chaos. Sur une terre désertique brûlée par le soleil, une communauté tente de survivre. Un jour, des créatures surgies de nulle part apparaissent dans ce décor d'après l'apocalypse. Elles sont à la recherche de quelque chose... ou de quelqu'un...

DARGAUD EN LIBRAIRIE

© Salaün / Dargaud Benelux 2022

HERMÈS
PARIS
Un jour léger
Photographie retouchée

WANTED!

$50,000 REWARD

RIP-CLUB